This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J.W.ET
NXV

ROMANS CHOISIS.

No. 11. 60 Cents.

MADEMOISELLE SOLANGE

(TERRE DE FRANCE)

PAR

FRANÇOIS DE JULLIOT

NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS
851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.
1891.

VICTOR HUGO'S NOVELS

New Library Edition in French of

LES MISÉRABLES.

Since the author's death, no convenient edition of this great work was to be had, as the old duo-decimo edtion went out of print, and the other editions were large, cumbersome, and costly. Mr Jenkins has supplied this deificiency by the production of an American edition which in every respect is the best, cheapest and most convenient one, it has been printed from new type, on fine paper and tastefully bound. It is issued in five volumes in various bindings, as follows: **Paper, $4.50 the set; cloth, $6.:50 Half Calf, $13.50; ¾ Levant Morocco, $17.50**

For the convenience of schools and students the volumes of "*Les Miserables*" may be had separately in paper at $1.00 and in cloth at $1.50 per volume.

QUATREVINGT-TREIZE

Encouraged by the reception accorded the pub lication of "Les Misérables" the publisher has determined upon issuing the other novels, and has published QUATREVINGT-TREIZE, (now ready) in similar style to "*Les Miserables,*" but in one volume, as follows:—

Paper, $1.00; Cloth, $1.50; Half Calf, $3.00.

GRAZIELLA by A. DE LAMARTINE. This exquisitely told story which is recognized as a model in French style has been added to the French publications in a very pretty edition at the very reasonable price of.....**45 cts.**

LA TULIPE NOIRE by ALEXANDRE DUMAS.—A new and handsome edition of this popular historical romance has just been published by Mr. Jenkins, and will be found in every way superior to any other edition in print while it is cheaper, 12mo.....**45 Cts**

ROMANS CHOISIS.

60 cents each,

or less than one half the price charged for the Paris editions

No. 1.—DOSIA, - - - By Mme. Henry Gréville.
No. 2.—L'ABBE CONSTANTIN, - By Ludovic Halévy.
No. 3.—LE MARIAGE de GÉRARD, By Andre Theuriet.
No. 4.—LE ROI des MONTAGNES, - By Edmond About.
No. 5.—LE MARIAGE de GABRIELLE, By Daniel Lesueur.
No. 6.—L'AMI FRITZ, - - By Erckmann-Chatrian.
No. 7.—L'OMBRA, - - - By A. Gennevraye.
No. 8.—LE MAITRE DE FORGES, - By Georges Ohnet.
No. 9.—LA NEUVAINE DE COLETTE. * * *
No. 10.—PERDUE. - - By Mme. Henry Gréville
No. 11.—MADEMOISELLE SOLANGE, (Terre de France.) By Franois de Julliot.
Ouvrage couronné par l'Académie Française.
No. 12.—VAILLANTE, ou CE QUE FEMME VEUT, By Jacques Vincent. (Montyon prize.)
No. 13.—LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS, - - - - .By Jules Verne.
No. 14.—LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE. By Octave Feuillet
No. 15.—LA MAISON DE PENARVAN. By Jules Sandeau
No. 16.—L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE By Edmond About
No. 17.—COSIA ET LE ROYAUME DU DAHOMEY. By M. Durrand.
No. 18.—SANS FAMILLE. Par H. Malot.
Arranged and abridged by Prof. P. Bercy.

IN PREPARATION.

No. 19.—MON ONCLE ET MON CURÉ. By Jean de la Brête.
Courroné par l'Académie Française.

Others in Preparation:

MADEMOISELLE

SOLANGE

(TERRE DE FRANCE)

PAR

FRANÇOIS DE JULLIOT

Ouvrage couronné par l'Académie Française

NEW YORK:
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS
851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.
1891.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
827643
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1919 L

MADEMOISELLE SOLANGE

(TERRE DE FRANCE)

I

LE petit vent de ce soir-là, un vent d'automne, poussait quelques tourbillons de feuilles mortes et de brins de paille en entrant dans une large cour d'hôtel, où il vagabondait avec de légers bruissements, comme un gamin qui siffle entre ses dents.

— Ce petit vent sera frais, cette nuit, sur la montagne, se disait mentalement un homme qui allait et venait, d'un angle à l'autre, dans la même cour.

Bien enveloppé dans sa limousine, sa casquette de fourrure enfoncée sur sa tête, fumant sa pipe à grosses bouffées, cet homme avait l'allure importante de celui qui a la conscience d'être le personnage principal du lieu : ce je ne sais quoi d'indescriptible auquel tous les indigènes d'un pays où il n'y a pas de chemin de fer reconnaissent le conducteur de diligence.

— Bonjour, monsieur Gély, dit-il en ôtant sa

NOV - 1918

casquette devant un futur voyageur, encore sous la porte cochère.

Le fait d'ôter sa casquette indiquait une certaine considération : un conducteur de diligence n'ôte pas sa casquette au premier venu.

M. Gély était un homme grand, assez ventru, qui avait à peu près les façons d'un monsieur. Il portait une quantité d'ombrelles, de parapluies, de couvertures, de bibelots de voyage sous le faix desquels une personne moins robuste aurait succombé ; il s'occupait de tous ces objets divers avec cette sollicitude particulière, cette manière empressée de quelqu'un qui, après avoir manqué aux choses considérables, a tourné son zèle du côté des minimes.

— Eh bien, Janicou, dit-il au conducteur, pas de chevaux de poste dans tout le pays !

Ce n'était point une question. Il avait l'intonation triste et résignée d'un homme qui a déjà exploré toute l'étendue de son malheur.

— Vous comptiez sans les foires, monsieur Gély ; ces jours-ci, on achète les chevaux, on les vend ; on ne les loue pas.

Le conducteur, M. Janicou, poussa quelques bouffées de fumée qui restaient suspendues dans l'air rafraîchi, et, se tournant vers M. Gély :

— Bah ! dit-il d'un air moitié d'espérance, moitié de douce philosophie, la demoiselle ne déteste peut-être pas les diligences.

Rien n'inspire l'espérance et une douce philosophie comme ces petits nuages de fumée qui vaguent autour d'une pipe ; M. Gély, qui ne fumait pas la pipe, soupira et ne répondit rien.

Cependant, on avait tiré la diligence presque en dehors de la cour ; on cordait la bâche et on allumait les lanternes.

Quelques voyageurs attendaient ; les uns se promenant, — ceux-là en large, ceux-ci en long, — les autres plantés devant la voiture, suivant avec intérêt les apprêts du départ. C'est une chose reconnue : tandis qu'une diligence se dispose à se mettre en marche, l'homme le plus minutieux, le plus riche et le plus pécheur aurait le temps de faire ses malles, son testament et sa confession.

Tout à coup les voyageurs qui se promenaient en large et les voyageurs qui se promenaient en long s'arrêtèrent ; ceux qui s'étaient abandonnés à la contemplation du chargement de la voiture se laissèrent distraire par un spectacle nouveau : les compagnes de route de M. Gély entraient dans la cour.

La plus âgée paraissait remplir les fonctions de gouvernante ; elle ne dit rien, mais son regard, tourné vers la diligence, rendait son silence éloquent.

La seconde était jeune, grande, élancée ; ses châles et ses voiles enroulés permettaient à peine de deviner sa taille et son visage.

Incontinent elle se répandit en plaintes si amères

et en exclamations si lamentables, que tous les voyageurs un peu lettrés songèrent à Jérémie.

En dépit de l'espoir du conducteur, c'était hors de doute, la "demoiselle" détestait les diligences.

— Quinze heures dans ce coffre! quinze heures, grand Dieu!

Elle levait les yeux vers le ciel, mais elle s'adressait à M. Gély.

M. Gély était rouge, essoufflé; sans l'injuste coutume de ne pas s'apitoyer sur les gens gros, l'assistance eût été attendrie.

— Mademoiselle, les hôtels sont pires, Janicou vous le dira. N'est-ce pas, Janicou ?

Le conducteur, ainsi interpellé, s'approcha. Il avait ôté sa casquette et tenait, par respect, sa pipe derrière son dos :

— L'hôtel du *Grand-Cerf!* l'hôtel de la *Jonquille-d'Or!* l'hôtel de la *Bonne femme sans tête!*

— La *Bonne femme sans tête,* ciel! quelle horreur! s'écria la jeune voyageuse.

— Ce sont de vieux hôtels, mademoiselle, reprit M. Janicou : ils ont gardé les noms du temps. Les hôtels de ce pays-ci ne valent pas les hôtels de Paris.

— Ni les voitures, riposta la jeune fille.

— Oh! les voitures, pour ça, mademoiselle, veuillez m'excuser, la voiture n'est pas mauvaise; — M. Janicou se sentait frappé dans son légitime orgueil de conducteur! — les voyageurs ne s'en sont jamais

plaints. M. Gély, qui va et vient si souvent sur la route qu'on peut dire qu'il est toujours quasi dans la diligence, peut en rendre témoignage ; on y est reposé comme dans un hamac. Ce serait la petite voiture.... Elle n'est pas si agréable ; mais la grande voiture, une voiture à trois corps !

— Et c'est le compartiment du milieu que la fortune nous a départi pour y être bercées durant quinze heures ?

— Le coupé était retenu depuis trois jours, " pécaïré " ! répondit M. Janicou.

Il feignait de se condouloir avec la voyageuse, tandis qu'en réalité il n'est d'homme si impitoyable qu'un conducteur de diligence.

Toutefois la compassion gagnait à l'entour ; les voyageurs du coupé, qui tenaient conseil, commençaient à s'émouvoir.

— Nous cédons nos places à ces dames, dit en s'avançant vers M. Gély le plus considérable des trois voyageurs : un collégien de quatorze ans, plutôt courtaud que grand pour son âge.

— Ah ! c'est vous, monsieur Jean, s'écria M. Gély, je ne vous remettais pas sous votre uniforme. Et comme vous venez tard pour les vacances !

Puis s'adressant à la jeune fille :

— Mademoiselle, c'est le petit de Gores.

Mademoiselle ne perdit pas son temps à reconnaître le petit de Gores ; elle fit un geste de gratitude

gracieux mais court, et dit d'une voix extrêmement harmonieuse :

— Je vous remercie, messieurs.

Avant que personne eût pu lui aider, elle posa un pied sur la roue, l'autre sur le seuil de la portière, aussi légère qu'un moineau sautant de branche en branche.

M. Gély, qui ne savait comment exprimer sa reconnaissance aux trois voyageurs, leur disait avec effusion :

— Merci, messieurs, mille fois merci ; que Dieu vous le rende !

— Voilà un beau paradis que M. Gély souhaite à ces messieurs ! murmura la jeune fille en s'installant dans le coupé.

Ce ne fut pas une chose si simple que d'introduire Victoire, la gouvernante, à côté de sa maîtresse, ni même M. Gély à côté de Victoire ; seul un jockey, après la période d'entraînement, s'enlève facilement à un coupé de diligence.

Petit à petit, chaque voyageur s'était emboîté dans sa place ; quatre ou cinq personnes de surcroît venaient de monter.

Le cocher, hissé sur son siège, lança, par-dessus les oreilles des chevaux, une volée de coups de fouet éclatants ; il cria plusieurs : "Hue !" à faire vibrer les murailles, et la diligence roula, lourde, chance-

lante, avec d'effroyables ébranlements, mais pour la plus grande joie des badauds d'alentour.

Car, il est juste de le remarquer, si aujourd'hui, partout où passe un chemin de fer, on trouve toute gent arrêtée à regarder défiler le train, qui dans son champ, qui sur le pont, qui au bord de la rivière, les diligences aussi, en leur bel âge, — qu'elles partissent à midi ou à dix heures du soir, — avaient leurs fidèles, et même plus zélés, éprouvés par de longues attentes. Évidemment ce genre d'émotion est un de ceux sur lesquels l'humanité se blase le moins.

— Il y a longtemps que je n'ai vu partir une diligence, dit la jeune voyageuse du coupé, la tête à la portière.

— En effet, mademoiselle, bien longtemps, balbutia M. Gély qui ne savait trop comment prendre ce compliment.

— C'est assez plaisant, n'est-ce pas, surtout quand on est parmi les héros du départ ? ajouta-t-elle avec un franc éclat de rire.

Le front soucieux de M. Gély se rasséréna.

Enfin installé dans ce coupé d'une diligence à trois corps et devant la belle humeur de la voyageuse, M. Gély croyait pouvoir s'abandonner à l'espérance. Le matin, songeant que, de Paris jusqu'ici, — c'est-à-dire durant tout le parcours du chemin de fer, — il avait fait un voyage sans nuages ; mais se voyant dans cette petite ville, en face d'auberges qu'il dorait

vainement du nom d'hôtel, ne trouvant point de chevaux de poste, l'intérieur de la diligence en perspective, il s'était dit à lui-même — M. Gély se parlait très simplement : — "J'ai mangé mon pain blanc le premier." Certes, le matin, en faisant cette réflexion, M. Gély avait été plus judicieux qu'il ne l'était le soir en augurant de l'avenir sur un sourire de jeune fille. A ce moment où il écoutait l'espérance, M. Gély n'était ni à la fin de son voyage ni au bout de ses tribulations. L'espérance a berné beaucoup de gens infiniment plus fins que M. Gély.

Tout alla bien pendant deux ou trois heures. Ils ne sont pas sans charme, ces premiers moments d'un voyage de nuit en diligence, quand on traverse l'Auvergne et le Rouergue, la route éclairée par les grandes lanternes de la voiture.

C'était la lune qui, cette nuit, illuminait le paysage ; tantôt elle apparaissait, posée sur quelque sommet ou courant à travers la vallée ; tantôt elle disparaissait, égarée derrière les collines.

On montait ces interminables côtes où le conducteur met pied à terre et devise et fume derrière la voiture avec quelques voyageurs.

On descendait ces pentes en lacets rapides où la diligence précipite les chevaux et oscille à chaque tournant, tandis que l'air vous arrive frais et pur, l'air de la montagne.

Par intervalles, à un village, à une auberge isolée

on s'arrêtait. Pendant que le cocher changeait de chevaux, quelques voyageurs allaient s'attabler dans l'auberge ; les autres, accotés à la portière, partageaient du regard les petits soupers de leurs compagnons de route.

C'est à ces relais de nuit qu'il faudrait saisir, sur le vif du lieu natal, ces sujets vulgaires dont quelques artistes font de si jolis tableaux. Sur une table que, par la porte entr'ouverte, on n'aperçoit qu'à demi, un bout d'omelette, une tranche de lard, une moitié de saucisson ; au-dessus du buffet bruni, savamment étagée, la batterie de cuisine où, dans le cuivre reluisant, la lampe miroite, vacillante et fumeuse ; autour de la table, les têtes diverses des voyageurs, ordinaires mais saisissantes : celles-ci, le profil galant tourné vers la fille d'auberge ; celles-là, dont les ombres ressortent sur le mur blanc, estompées en grands nez, comme par le charbon hardi d'un écolier ; enfin, cette alerte du départ, lorsque le conducteur presse les voyageurs, ce coup de l'étrier avant de se remettre en route ; et, par-dessus tout, cette clarté et cette pénombre vraiment locales qui désespéreraient le pinceau d'un Flamand.

Après quelques relais, en général, les voyageurs sont endormis. Ainsi en fut-il de Victoire, aussitôt sa prière récitée. Quant à M. Gély, pour qui un coupé de diligence était "les bras de Morphée," il

avait fermé les yeux, à peine avait-il eu l'esprit tranquille et la tête appuyée.

Seule, leur jeune compagne ne pouvait point dormir. L'intérêt des premiers moments était passé; le charme pittoresque du paysage la touchait de moins en moins, et d'ailleurs, la lune couchée, tout se perdait hors du sillon des lanternes.

Elle posait sa tête à droite, à gauche, au milieu; elle essayait d'étirer ses membres engourdis; elle fermait, rouvrait et refermait les yeux; le sommeil fuyait toujours. La conscience sans remords, c'est un leurre; tout le monde ne dort pas dans un coupé de diligence: il n'est que le sommeil du commis voyageur qui puisse y équivaloir au sommeil renommé du juste.

Encore quelques heures, et le jour pointa, le demi-jour; mais gardons-nous de vanter ici la poésie de l'aurore; le lever du soleil dans un voyage en diligence, c'est le lever du soleil sur un bal: il dépare tout ce qu'il éclaire. Le grand jour, c'est pis encore, surtout si la journée s'annonce chaude, et telle devait être celle-là.

On se réveilla dans le coupé. La jeune voyageuse, lasse de souffrir en silence, commença de se douloir tout haut. Victoire, en témoignage de sympathie, se mit à lever les yeux au ciel, au travers de la bâche; M. Gély à pousser des soupirs de condoléance, profonds et réguliers, qui faisaient autant d'honneur à

la force de ses poumons qu'à la tendresse de son cœur.

La diligence soulevait des tempêtes de poussière : tantôt blanche, fine, brillante comme du roc pulvérisé ; tantôt rouge, épaisse, collante, car les terrains varient ; et blanche, et rouge, la poussière entrait en rafales par les portières. Les mouches arrivaient, une quantité effroyable de mouches et d'une certaine espèce, des mouches de diligence ; ces voitures ont le privilège d'une poussière et d'une mouche spéciales. Il sortait, on ne savait d'où, d'indéfinissables effluves d'ail, de poisson, de fromage. A mesure qu'on avançait, le soleil devenait plus chaud, dardant ses rayons sur la montagne ou dans les gorges étroites ; la poussière augmentait, et les mouches, et les odeurs....

A dix heures, la diligence s'arrêta dans une petite ville qui est le principal relais de la route. On changea les chevaux blancs pour des chevaux noirs et — ainsi qu'il est d'usage à chaque bourg — quelques voyageurs pour d'autres voyageurs, quelques colis pour d'autres colis.

M. Janicou présidait à ces nouvelles dispositions tout en mangeant, avec la pointe de son couteau, une épaisse tranche de saucisson sur un petit pain frais. C'était l'heure de son premier déjeuner.

— Conducteur ? cria la jeune voyageuse du coupé, à peine M. Janicou avait-il pelé sa tranche de saucisson.

M. Janicou s'approcha, appuyant sur la portière ses deux mains, son couteau, son petit pain et sa tranche de saucisson.

— Mademoiselle ?

— Dans combien de temps arriverons-nous au château de Rochebelle ?

— Au château de Rochebelle ? hein.... dans quatre heures, quatre heures et demie.

— Quatre heures et demie ! encore quatre heures et demie de cette torture !

Elle prononçait le mot de torture avec l'accent du condamné qui a passé la nuit au carcan.

— Vous entendez, Victoire, quatre heures et demie.... Monsieur Gély, je n'ai pas un tempérament à pouvoir supporter ces voyages-là.

M. Gély était bien de cet avis ; il ne répondit rien, mais il soupira. Victoire marmotta :

— Quatre heures et demie !

— Quatre heures.... trois heures et demie, reprit le conducteur, qui s'avisait de l'urgence d'un petit rabais. Deux ou trois côtes seulement.... on décharge plus qu'on ne charge ; et voici des chevaux frais, des chevaux noirs....

Il fut arrêté brusquement sur la pente des consolations.

— Aïe ! s'écria la jeune fille.

C'était une toute petite odeur d'ail qui venait de se dégager du saucisson de M. Janicou.

— Bien, bien ; merci, Janicou, dit précipitamment M. Gély au conducteur.

M. Janicou s'éloigna emportant son déjeuner. Toutefois, qu'était-ce donc que l'odeur d'une tranche de saucisson à l'ail ? A ce moment on hissait sous la bâche une trentaine de fromages de Roquefort.

— Pécaïré ! pensa M. Gély, car les fromages exhalaient déjà, à travers les petits mannequins, leur senteur primesautière.

C'est le dernier charme des diligences de l'Aveyron. Tout aussitôt, voici le parfum qui glisse, qui se répand, qui pénètre.... A peine quelques secondes, la voiture, les voyageurs, et aux alentours les choses et les êtres, en sont imprégnés. Par les portières, des bouffées d'air, de poussière et de mouches entrent, fleurant le roquefort.

— Monsieur Gély, dit vivement la jeune voyageuse, ceci n'est plus endurable.... Je vais rester dans un hôtel avec Victoire ; vous continuerez votre route ; vous prendrez des chevaux à Rochebelle et vous reviendrez nous chercher ici.

Le fromage de Roquefort venait de lui inspirer le courage de cette suprême résolution.

M. Gély murmura deux ou trois fois :

— Mais.... mais.... mademoiselle....

Pourtant les mais n'étaient pas des issues à une situation aussi désespérée. Victoire, d'ailleurs, jusque-là sublime, Victoire qui n'avait jamais voyagé

que de Paris à Saint-Cloud " par terre et par eau," Victoire commençait à faillir sous l'odeur des fromages.

Pendant qu'on recordait la bâche et que M. Janicou prenait un verre de vin après son déjeuner, M. Gély eut le temps d'accompagner ces dames à l'hôtel du *Cheval-Vert* et de les recommander à l'hôtelier.

Il revint le front soucieux, il restitua leurs places aux trois voyageurs primitifs du coupé et s'installa dans l'intérieur.

M. Gély ne pouvait le méconnaître ; il n'était pas doué pour des missions si difficiles. N'avait-il pas, jusqu'ici, bien conduit toutes les affaires de Rochebelle ? Et même combien de choses qui n'entraient pas dans ses véritables attributions ! Il voulait bien encore, par-ci, par-là, tracer un chemin, refaire un pont, défricher des terrains incultes ; il n'accepterait jamais d'escorter une jeune fille.

M. Gély était depuis vingt ans l'intendant de la famille de Bozouls, qui possédait le château de Rochebelle et, fort au loin, beaucoup de rochers, de terres et de rivières. La baronne douairière de Bozouls l'honorait de sa confiance : voilà pourquoi elle l'avait chargé d'aller chercher à Paris sa petite-fille, une orpheline, mademoiselle de Bozouls.

Et, par la fatalité des circonstances, il venait de laisser cette jeune fille, cette orpheline, mademoiselle de Bozouls, à l'hôtel du *Cheval-Vert !*

L'horloge de la grande place sonnait deux heures lorsque la diligence arriva à sa destination ; c'est une petite ville de l'Aveyron, située à peu de distance du château de Rochebelle.

Quoique l'arrivée d'une diligence fasse moins d'impression sur les populations, elle n'est pas, pour les voyageurs, moins compliquée que le départ. A peine descendu, à peine étiré, tout le monde s'empresse : les uns pour recouvrer leurs bagages ; les autres pour embrasser leurs parents ou leurs amis : au départ et à l'arrivée d'une diligence, on s'embrasse toujours.

Deux personnes attendaient le collégien que M. Gély avait appelé le petit de Gores : un grand jeune homme, son frère, et un monsieur d'un certain âge, très boiteux.

— Vous, ici ! s'écria le monsieur d'un certain âge en apercevant M. Gély, tandis que le collégien et son frère s'embrassaient tendrement.

— Eh ! mon Dieu oui, moi, M. Léonce.

M. Léonce se nommait : M. Léonce de Bozouls ; mais parce qu'il y avait d'autres Bozouls et surtout parce qu'il y en avait eu beaucoup, on l'appelait tout court : M. Léonce.

— Et mademoiselle de Bozouls ? demanda M. Léonce.

— Mademoiselle de Bozouls ? ah ! monsieur !

— Eh bien, monsieur Gély, qu'est-il arrivé ?

— Rien de grave, monsieur Léonce, rien de grave, grâce à Dieu.

— Où est-elle ? où est mademoiselle de Bozouls ? dit vivement l'aîné des de Gores, coupant court aux effusions de son frère pour se mêler spontanément à la conversation.

— Au *Cheval-Vert*, monsieur, soupira M. Gély, au *Cheval-Vert* avec madame Victoire.

M. de Gores se récria :

— A l'hôtel du *Cheval-Vert ?*

— Et qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire au *Cheval-Vert ?* dit M. Léonce avec beaucoup de sang-froid.

— Ouf ! fit M. Gély.

Débarrassé du plus gros de sa confession, il se mit, plus léger, à raconter les péripéties de la dernière période de son voyage : la période de la diligence.

— Rien de grave, en effet, marmotta M. de Bozouls quand le récit fut terminé.

M. de Gores poussa un peu M. Gély, s'approcha de M. de Bozouls et dit d'une voix assez basse :

— Je crois, Léonce, que vous feriez bien d'aller vous-même chercher mademoiselle de Bozouls.

— Et pourquoi précisément moi-même, je vous prie ?

Léonce de Bozouls était le neveu de la douairière de Bozouls ; il habitait son château : deux raisons pour se dévouer à sa petite-fille.

— Prenez ma voiture, vous gagnerez une heure; elle attendra moins longtemps, dit M. de Gores, par manière de conclusion.

— Eh! qu'elle attende, mon cher ami, s'écria M. de Bozouls, qu'elle attende! qu'elle dîne au *Cheval-Vert*, qu'elle passe la nuit au *Cheval-Vert;* voilà qui l'apprivoisera dans l'Aveyron. Pensez-vous qu'elle fût morte pour être restée quatre heures de plus en diligence? C'eût été, à ma connaissance, le premier cas d'empoisonnement par l'odeur du fromage de Roquefort.

Évidemment M. de Bozouls se laissait moins impressionner que son compagnon par l'idée que mademoiselle de Bozouls attendait à l'hôtel du *Cheval-Vert.* — On dit qu'à un certain âge la sensibilité s'émousse.

M. de Gores se remit à parlementer, presque bas, de cette façon un peu chaude qui sent sa jeunesse.

— Mais vous, Amédée, et Jean, comment irez-vous aux Genêts? dit enfin M. de Bozouls, quand il se sentit ébranlé.

— Nous irons à pied, cela dégourdira les jambes de Petit-Jean.

Petit-Jean faisait ce jour-là ses premières armes de galanterie française.

— Ces Parisiennes, marmotta M. de Bozouls, feraient aller les montagnes à leur rencontre.

Léonce de Bozouls se comparait heureusement

aux montagnes, lesquelles ont la réputation de ne pas se déranger facilement.

Il monta avec M. Gély dans la voiture des de Gores, une grande berline qui avait été destinée à emporter tous les bagages du collégien.

— On enverra chercher tes malles demain ou après-demain, quand on le pourra, dit l'aîné des de Gores à son frère.

Petit-Jean ne souffla mot : il tenait à gagner ses éperons. Les deux frères prirent ensemble le chemin de leur vieux château, qui s'appelait : les Genêts.

Pendant un moment, ils marchèrent en silence, chacun songeant : les petits chemins de l'Aveyron portent au songe.

Certes Petit-Jean, pour sa part, ne manquait pas de sujets de réflexion : privé d'un mois de vacances, il avait maintenant à bien employer le mois de délices qui lui restait : ce n'est pas une petite affaire que de rattraper le temps perdu.

Deux ou trois fois Amédée se tourna vers lui pour entamer la conversation ; mais Petit-Jean regardait sur le chemin, tout droit, d'un air absorbé : il s'imaginait que son frère, qui avait la fâcheuse manie des retours sur le passé, allait gâter par quelque remontrance le charme de ses projets d'avenir.

— Tu n'as donc pas reconnu mademoiselle de Bozouls ? demanda enfin Amédée.

— Mademoiselle de Bozouls ? pourquoi veux-tu

que je l'aie reconnue ! Il y a des siècles que je ne l'ai vue.

— Quatre ans.... reprit lentement Amédée ; elle avait seize ans ... elle en a vingt.

— Oui, c'est assez probable. Voilà pourtant à quoi cela sert d'avoir été reçu à l'École polytechnique: 16 et 4 font 20. Ce petit calcul te fait honneur.

— Et.... comment est-elle ? dit Amédée sans prendre garde à l'impertinence de son frère.

— Elle est très grandie.

— Grandie, bien.... mais encore?

— Encore.... voyons, elle était en cachemire des pieds jusqu'au cou, et la tête en gaze.

— Voilà une belle description !

— Je n'ai jamais eu le prix de littérature pour les descriptions, riposta Petit-Jean.

Le fait était que Petit-Jean n'avait jamais eu un prix pour quoi que ce fût. Il s'enhardissait en voyant quel tour prenait la conversation.

— M. Gély a dû lui dire qui tu es?

— M. Gély, oui ;.... il a une jolie façon de présenter les gens, M. Gély : " c'est le petit de Gores ! "

Petit-Jean accentua ce mot *petit* avec beaucoup d'amertume.

— Et qu'a-t-elle dit, quand elle a entendu ton nom ?

— Mon nom ? Tout de bon, tu es naïf ; elle avait bien affaire de mon nom ! C'était ma place qui l'in-

téressait ; elle l'aurait acceptée d'aussi bonne grâce si je m'étais appelé le petit Guignol.

— M. Gély ne t'a pas reparlé pendant la route?

— M. Gély? Ah! oui, il en avait bien le loisir! Si tu crois que c'était une petite besogne de soutenir le moral de mademoiselle de Bozouls;.... quatre heures de plus, il devenait fou, le pauvre homme! Encore avions-nous notre part d'agrément, jusque dans l'intérieur,.... des *ah!* des *oh!* des *aïe!* C'est une de ces voyageuses que Dieu envoie pour les péchés de toute une diligence. Il aurait fallu des voyageurs à tête de bois pour qu'ils pussent dormir.

— Et à cœurs de pierre, dit Amédée.

— Ah! quant au cœur!.... — Petit-Jean n'osa pas achever sa pensée. — Je me disais seulement: j'ai entendu cette voix-là autrefois; elle a une manière de voix d'oiseau.

— Un chant d'oiseau, murmura Amédée en souriant.

II

IL est impossible d'être mieux nommé que le château de Rochebelle : c'est un nom d'autrefois.

A présent que nous avons assez d'esprit pour qu'il pointe dans les moindres choses, nous choisissons des noms plus ingénieux. Nos aïeux n'y entendaient pas tant de malice : leur château planté sur une belle roche, ils l'appelaient Rochebelle ; et, de siècle en siècle, les gens simples jugeaient que ce nom était bon.

Dans une étroite vallée du Rouergue formée d'un côté par la montagne, toute boisée à la base, à demi aride au sommet, de l'autre par de grandes collines élevées ou abaissées en désordre, le roc de Rochebelle se dresse, gigantesque, superbe, toisant les coteaux et défiant presque la montagne.

On a agité beaucoup de conjectures sur le fait de sa naissance ou de son établissement, car on s'enquiert de l'origine de tous les droits, dans l'Aveyron aussi bien qu'en tout autre pays du monde ; il y a des gens fort savants dans l'Aveyron.

Cet énorme rocher est-il né là, au milieu de cette

petite vallée, comme un condor dans un nid de fauvette ? ou, primitivement joint à la montagne, s'en est-il quelque jour détaché pour venir s'installer au frais sur le bord de la rivière ? Plus d'un Titan, ce dit-on, s'est passé ainsi sa fantaisie champêtre.

Tel qu'il est, on comprend que ce roc inaccessible ait tenté quelque hardi seigneur régnant peut-être par le même droit de conquête, en ces temps dans lesquels, preux guerroyeur, on faisait son château où l'aigle fait son aire.

Figurez-vous un grandissime rocher, tout le tour coupé à pic. On y monte d'un seul côté par une sorte de pont de pierres et de terres rapportées, bien étroit encore, fort raide et néanmoins très amélioré par chaque génération de propriétaires, durant une vingtaine de lustres.

Ce dut être premièrement un chemin pour les hirondelles, ensuite pour les chèvres, peu après pour les ânes ; les voitures n'y sont pas encore passées. Ainsi, écuries et remises ont dû s'établir au bas du rocher, inconvénient plus grave en nos jours qu'aux autres siècles : on est devenu si exigeant de confortable !

Le château s'est étendu sur toute la longueur du sommet, dans un alignement où plusieurs constructions successives ont amené un peu de fantaisie ; il n'a qu'une tour, une grosse tour ronde qui domine la vallée, portant haut sa lourde couronne de créneaux.

Quant aux jardins, quelque admiration qu'on eût conçue envers les gens d'outre-Manche, il ne s'agissait pas de dessiner là un parc à la mode anglaise. C'est déjà bien galant à la nature d'avoir fait l'espace un peu large et d'avoir suffisamment recouvert le roc de terre ; et bien galant à l'art d'avoir ménagé, sur une des façades du bâtiment, une grande terrasse plantée de quatre allées d'ormes, et sur l'autre façade, une petite terrasse sans le moindre arbrisseau.

Du côté de la grande terrasse, la route passe au bas du rocher et immédiatement s'avancent les premières assises de la montagne. Par-dessus la route, appuyé d'un bout sur Rochebelle, de l'autre sur la montagne, on a jeté une sorte de viaduc, "un pont du diable", qui relie hardiment le roc à la montagne et amène au château l'eau des sources voisines.

Du côté de la petite terrasse, amassé contre le rocher et serré par la rivière, gît le village de Rochebelle : des maisons petites, inégales, hautes et pointues comme des arbres qui cherchent le soleil ; celles qui sont sises sur le Tarn tournent leurs pignons vers la vallée et conservent encore quelques débris des fortifications qui devaient servir de premiers remparts au château.

C'était jadis un vrai chevalier tout armé en guerre que le château de Rochebelle, debout sur son rocher. Combien de sièges soutenus! combien d'Albigeois

protégés ! combien de suzerains défiés ! De siècle en siècle, il changea maintes fois d'ennemis et de maîtres ; enfin il y a tantôt trois cents ans, il fut donné à un Bozouls qui l'avait vaillamment défendu pour le roi. Ce Bozouls était un baron de date immémoriale.

Nous laisserons à Dieu, si vous le voulez, de compter tous les Bozouls qui étaient passés depuis ce premier seigneur de Rochebelle, jusqu'à celui dont on disait en 1869 : "Le feu baron".

Si ce n'est pas une petite chose, ainsi qu'on a pu s'en aviser, de jeter un coup d'œil sur un château de l'Aveyron, ce n'est pas une chose moindre que de faire connaissance avec les habitants d'icelui. Un château de l'Aveyron présente une image assez fidèle de ce que devaient être, dans un temps plus pastoral, les diverses tribus sous les tentes d'Israël.

On vit longtemps dans l'Aveyron et on a beaucoup d'enfants ; voilà comment il se fait qu'on est si nombreux.

Les Bozouls d'aujourd'hui se comparant à ceux d'autrefois, se trouvaient esseulés ; leur château était presque vide, il n'y avait plus que trois foyers à Rochebelle.

La baronne douairière de Bozouls occupait le corps du bâtiment. Elle était veuve du feu baron de Bozouls, l'aîné de la maison dont, par je ne sais quel deuil respectueux, aucun survivant ne portait

encore le titre. Elle avait vu mourir, avant son mari, trois de ses beaux-frères et deux de ses belles-sœurs : l'ancienne génération s'en allait.

Hélas ! et non pas seulement l'ancienne. La mort, en Rouergue aussi bien qu'en autre lieu, oublie parfois dans son champ quelques épis desséchés de la récolte dernière, et fauche sans regarder parmi les gerbes à moitié mûres. C'est ainsi que le fils unique de la baronne de Bozouls, jeune encore, avait été emporté à Sébastopol par un boulet de canon ; sa femme lui avait à peine survécu : il ne restait d'eux qu'une fille, Solange de Bozouls, que M. Gély venait de rapatrier, en coupé de diligence, dans l'Aveyron.

L'aile gauche du château était habitée par les derniers survivants de la vieille génération : le beau-frère et les deux belles-sœurs de la douairière.

L'aile droite, qu'on appelait le côté de la tour, appartenait à Léonce de Bozouls, le fils d'un des cadets défunts du feu baron. Vous l'avez vu se dévouer pour aller chercher mademoiselle de Bozouls à l'hôtel du *Cheval-Vert.*

C'est chez les vieux Bozouls qu'il faut vous transporter par l'imagination si, le lendemain du voyage de mademoiselle Solange, vous voulez rencontrer les principaux habitants de Rochebelle.

On était à la veillée. Léonce, qui savait que ses tantes avaient un goût extrême pour les belles histoires, et qui lui-même se plaisait à conter, était

venu leur offrir, dans sa primeur, la relation de son petit voyage. Cette relation aurait fort risqué de tourner vers l'agrément plutôt que vers la charité, si Geneviève, la femme de Léonce, n'eût pas été là pour y apporter, quand elle pouvait en saisir l'occasion, quelque tempérament de bienveillance. Les pentes sont glissantes dans les jolies narrations.

A la moitié du récit de Léonce, la baronne de Bozouls était entrée. Elle venait excuser sa petite-fille auprès de ses belles-sœurs : Solange se trouvait encore trop accablée de fatigue pour pouvoir sortir de sa chambre, traverser le château et visiter ses vieux parents.

La baronne de Bozouls, arrivée au milieu d'une histoire, vous vous en doutez, incommodait beaucoup : voilà pourquoi la conversation languissait.

Tandis que ces divers personnages sont assis en cercle, — on s'asseyait toujours en cercle chez les vieux Bozouls, — et tandis qu'ils causent peu, c'est une occasion très favorable pour vous les présenter. Que si ces présentations sont un peu longues, il ne faudra pas vous en étonner, n'étant rien de naturel comme de se conformer aux coutumes du lieu où l'on se trouve ; or, chez les vieux Bozouls, ce n'était pas une cérémonie à laquelle on eût manqué, et ce n'était pas une chose légère qu'une présentation. Chez les vieux Bozouls, tout se passait en bonne forme.

La baronne douairière de Bozouls n'était plus jeune; quel était précisément son âge? On ne le disait point; c'est toujours une médisance de dire l'âge d'une femme. Il y avait encore sur son visage, avec un reste de beauté, je ne sais quel souvenir de jeunesse : quand l'esprit et le cœur n'ont point vieilli, la physionomie le témoigne.

Madame de Bozouls avait beaucoup vécu dans l'Aveyron; elle n'était pas devenue ce que ses belles-sœurs appelaient "une bonne Aveyronnaise" les vraies gens de l'Aveyron le lui tenaient à grand péché, les gens des autres pays n'y pensaient pas. Elle aimait le monde; elle recevait grandement; elle ne comprenait pas la vie de campagne, sinon avec toutes les aises et tous les agréments des grandes villes; elle avait le goût du confortable et une pente au luxe. Autant que faire se peut en Aveyron, elle avait introduit ces deux nouveautés dans la partie du château qu'elle habitait.

Les vieux Bozouls, au contraire de leur belle-sœur, haïssaient le changement, et, à tort ou à droit, ils se méfiaient du progrès. Bien sacrilège qui eût osé concevoir la pensée d'apporter à leur demeure la plus petite amélioration!

Tous les trois étaient célibataires : M. Élie, mademoiselle Agathe et mademoiselle Jacqueline de Bozouls.

M. Élie avait quatre-vingts ans; on lui en aurait

à peine donné soixante. C'était un ancien officier des gardes du corps du roi Charles X. Il était très grand et se tenait encore fort droit, il conservait dans la taille, dans l'allure, dans les manières, je ne sais quel mélange exquis du gentilhomme et du militaire du vieux temps. Il avait vécu dans le monde ; il avait vu la cour ; mais il semblait appartenir à une société plus lointaine encore, à une cour plus antique On se transmet mieux en province ce ton, ces façons du passé qui s'évaporent à l'air des capitales. L'avenir pouvait donner d'autres vaillants et d'autres fiers Bozouls, M. Élie était le dernier modèle des galants et preux chevaliers.

Mesdemoiselles de Bozouls étaient deux types de choix de la vieille fille de l'Aveyron.

Mademoiselle Agathe avait dû être une personne fort agréable à une époque déjà reculée. Elle avait de l'esprit, de la lecture, mais des manies et l'horizon des idées un peu court. Elle se confinait davantage en deçà au fur et à mesure que lui venaient les années.

Mademoiselle Jacqueline était considérée comme beaucoup plus jeune ; c'était l'adolescente de la maison ; elle avait soixante ans ; on ne l'appelait guère que Jacquette, de son nom d'enfance. Mademoiselle Jacquette avait fort peu d'esprit, et ce peu, tourné tout aux petites choses : elle aimait le ménage, elle s'appliquait aux menus détails ; elle se plaisait

dans la recherche minutieuse sur la conduite du prochain. Pas un polisson ne dérobait une prune au village, pas une donzelle ne baillait un baiser que mademoiselle Jacquette ne le sût.

Ni mademoiselle Agathe, ni mademoiselle Jacquette n'avaient jamais quitté le Rouergue, leur pays natal. Les Bozouls célibataires, sauf M. Élie, avaient pris à la lettre le sage conseil du bon Lafontaine : "Ne voyager qu'aux rives prochaines;" ils n'avaient vu couler de rivières que le Tarn et l'Aveyron. A soixante-sept ans, Julien, qui venait de mourir, n'avait jamais découché.

Léonce de Bozouls était le principal représentant de la seconde génération. Plutôt semblait-il appartenir à l'ancienne, tant il sympathisait avec elle; néanmoins il ne faut rien exagérer, hormis avec la baronne de Bozouls.

Encore n'était-ce pas que la tante et le neveu eussent des idées ou des sentiments différents : ils se trouvaient d'accord sur toutes les grandes choses sans exception ; mais ils n'avaient jamais pu se concilier sur aucune des petites, et, parce que les petites sont les journalières, il advenait qu'ils étaient en réalité toujours divisés. C'était de l'incompatibilité d'humeur.

Léonce, au reste, qui avait le goût de la discussion, pouvait arguer sur nombre de matières, car il était fort instruit. A quinze ans, il avait eu une jambe

cassée dont il était resté très boiteux. Il s'était appliqué à l'étude et, pour se rendre utile dans son pays, il s'était tourné vers la médecine. Il était docteur et excellent praticien ; il exerçait son art avec plaisir, avec dévouement et d'une façon gratuite, ce qui explique qu'il eût obtenu, aussi bien que mérité, la plus nombreuse clientèle des environs.

Léonce de Bozouls était une âme d'élite, mais sous ce qu'on appelle "une rude écorce." Il avait les idées et les sentiments les plus nobles, voire les plus délicats ; il n'avait pas le caractère facile, ni les manières courtoises.

Hélas ! ce n'était pas seulement avec la baronne, sa tante, qu'il se trouvait en incompatibilité d'humeur ; pour tout dire, son humeur était compatible avec celle de fort peu de monde. On lui plaisait ou on ne lui plaisait pas ; selon l'un ou l'autre, il était aimable ou bourru ; il ne connaissait pas de tempéraments. De même en affection : ou bien il ne vous marchandait pas sa vie, ou bien vous n'étiez bon qu'à pendre. Il ne dépensait pas son cœur en monnaie, il n'avait que des louis d'or.

N'allez pas penser néanmoins qu'il ne connût point la politesse, car il avait été fort bien élevé ; on n'avait qu'à l'écouter blâmer sévèrement quiconque péchait contre la plus étroite convenance, pour s'assurer combien il retenait les doctes leçons de sa jeunesse. Lui-même en usait à ses heures et suivant

ses goûts ; autrement, il était de ces gens dont un auteur a dit "qu'ils ont de la politesse en pièce, mais qu'ils n'en font jamais d'habit".

Léonce de Bozouls était en outre fort bon chrétien, et son plus de mérite gisait précisément du côté des vertus qu'on se figurait qu'il pratiquait le moins bien : il avait le pardon strict envers ses ennemis et la charité courte pour toutes gens qui ne lui agréaient pas. C'était à désespérer qu'il atteignît jamais à la douceur de l'Évangile. Cependant, comme cette vertu était la seule qui lui manquât, Dieu avait eu la miséricorde d'y suppléer : il lui avait donné pour femme sa cousine Geneviève, la dernière Bozouls d'une branche cadette.

Geneviève était née dans l'Aveyron et elle l'aimait, car elle avait le cœur fidèle et tendre ; mais, bien qu'elle eût à peine quitté son pays, peut-être pour appartenir à une autre génération, peut-être parce qu'elle s'était mariée, — elle s'était mariée à seize ans, — elle ne ressemblait aucunement à ses tantes. C'était une de ces fleurs des montagnes plus jolies que les fleurs des jardins, plus simples que les fleurs des champs. Sa famille, ses enfants, ses pauvres, telle était toute la vie de Geneviève. Son fils aîné avait dix-sept ans. Il voyageait pour terminer son éducation, chose quelque peu contraire aux traditions de la maison : on n'échappe pas tout à fait à la contagion du siècle. Ses autres enfants, —

quatre enfants, — étaient beaucoup plus jeunes, les deux derniers même tout petits : voilà pourquoi Geneviève était songeuse, elle se demandait si on dormait dans la tour, tandis qu'elle écoutait à demi la causerie de ses vieilles tantes.

— Léonce ne nous a pas marqué à quelle heure ils sont arrivés, disait mademoiselle Agathe à sa belle-sœur.

— A minuit ; ma pauvre enfant a eu là une rude journée.

— En pleine nuit ! s'écria mademoiselle Jacquette.

Mademoiselle Jacquette usait beaucoup de la forme exclamative.

— Ma chère amie, répondit madame de Bozouls, on ne choisit pas toujours ses heures. A la vérité, pour épargner un peu de fatigue à Solange, il aurait été possible de marcher plus vite.

— Au risque de tuer les chevaux des de Gores, repartit brusquement Léonce, qui saisit à la volée cette manière de réprimande.

— Les chevaux des de Gores ! s'écria de nouveau mademoiselle Jacquette.

Mademoiselle Agathe lui poussa un peu le pied sous sa robe ; mais le moyen de retenir une exclamation ?

Léonce n'en était pas, sans doute, à cette partie du récit quand madame de Bozouls l'avait interrompu : ou peut-être, connaissant l'humeur de ses

tantes, avait-il passé cette petite circonstance. C'était ainsi qu'il agissait lorsque ses amis pouvaient se changer en "pierre de scandale", et les de Gores étaient de ses amis.

Pendant qu'on expliquait à mademoiselle Jacquette la suite des choses, comment les chevaux des de Gores — des chevaux de l'ancien régime, galants, mais pleins de réserve, — s'étaient enhardis à aller chercher Solange à l'hôtel du *Cheval-Vert*, elle branlait la tête et murmurait d'un petit air très fin :

— Ah ! vraiment, Amédée de Gores !

Une jeune fille arrivant à minuit dans la voiture qu'un jeune homme lui a envoyée, il n'était pas merveille que cela parût anormal à mademoiselle Jacquette, qui avait toujours été une personne d'une grande vertu.

— Le proverbe a raison qui dit : "Autre temps autres mœurs", répondit-elle à sa belle-sœur.

— Mais il me semble, Jacquette, que de laisser ma petite-fille revenir avec mon neveu, mon intendant et une gouvernante, dans la voiture de nos voisins, c'est une chose qui eût été convenable dans tous les siècles.

— Je crois que, dans notre siècle, les jeunes filles ne voyageaient pas de cette manière, répliqua mademoiselle Jacquette en pinçant un peu ses lèvres, qu'elle avait déjà fort minces.

— De votre temps, ma chère amie, les jeunes filles ne voyageaient pas beaucoup.

Madame de Bozouls se leva et prit congé de ses belles-sœurs. Elle ne tenait pas à laisser la conversation s'enraciner sur un terrain épineux.

Il ne faut pas vous imaginer que ce fût un événement ordinaire que le retour de Solange de Bozouls dans l'Aveyron. A l'âge de dix ans — l'âge où l'âme est une cire molle pour les bons et les mauvais plis, — elle avait été confiée à une sœur de sa mère qui vivait à Paris dans tout le luxe d'une grande fortune. Chaque année, elle était venue régulièrement à Rochebelle passer deux ou trois mois, sauf depuis quatre ans, parce que la douairière avait fait alors de longs séjours à Paris.

Il y avait donc quatre ans que les Bozouls n'avaient vu leur petite-nièce ; cela explique que les moindres particularités qui la concernaient fussent intéressantes.

Durant toute la journée, les vieilles demoiselles avaient en vain attendu la visite de Solange. Mesdemoiselles de Bozouls ne connaissaient pas la fatigue des voyages. Ce manque d'empressement de leur nièce, cette première négligence des bienséances de famille ne leur faisait rien augurer de bon du changement que quatre années pouvaient avoir apporté à son éducation.

C'était, en effet, son éducation de jeune fille, mais

de jeune fille selon le monde, que sa tante — sa tante "la Parisienne" — avait prétendu achever. Eh! grand Dieu! quelle éducation! Voilà où Solange s'était formée à ces soins infinis d'elle-même, à tant de ridicules délicatesses; voilà où elle avait pris ces habitudes de luxe et nourri ce goût de grandeur qui se trouvaient si disproportionnés à sa fortune. Solange ne devait pas avoir une grosse dot; son père ni son grand-père n'avaient pas entendu beaucoup à leurs affaires, à quoi la douairière n'était point pour remédier.

Est-ce qu'il n'aurait pas été plus sensé d'élever cette jeune fille simplement, dans l'Aveyron? Mademoiselle Agathe, secondée par M. le curé et par la bibliothèque de feu le chanoine de Bozouls, se serait chargée de son instruction; mademoiselle Jacquette l'aurait initiée de bonne heure à la science et à l'art du ménage....

Du moins, ce n'était pas manque de conseils, si la baronne de Bozouls avait engagé sa petite-fille dans la voie périlleuse d'une aussi funeste éducation. A cet égard, la conscience de mademoiselle Agathe et celle de mademoiselle Jacquette pouvaient se reposer en paix: elles avaient largement accompli leur devoir.

On veilla longtemps, ce soir-là, chez les vieux Bozouls; on se lamenta sur l'éducation du jour, et sur toutes ces grandes cités où la jeunesse suce le

mauvais exemple en même temps que les bonnes leçons : Paris surtout, Paris, la "Babylone moderne!"

On pouvait bien accabler Paris, car M. Élie sommeillait dans son fauteuil.

M. Élie avait gardé de la "grand'ville" des souvenirs agréables, et il était galant homme ; il ne laissait pas médire de ce qu'il avait une fois aimé.

III

LE lendemain, vers trois heures, mesdemoiselles de Bozouls laissèrent leurs petits chiens endormis sur un édredon, — ces petits chiens avaient la douce habitude de faire leur sieste après le dîner, — et toutes deux, leur ouvrage à la main, elles allèrent s'asseoir sur la grande terrasse.

A Rochebelle, pourvu que le temps fût beau, il était d'usage de se visiter là ; mais devant l'une ou l'autre partie du château, vis-à-vis de chez la douairière ou vis-à-vis de chez les Bozouls, pour marquer qui faisait la visite et qui la recevait ; les demoiselles de Bozouls surtout se montraient extrêmement pointilleuses sur cette distinction.

Au reste, en ce qui concernait ces demoiselles, il aurait bien fallu être ignorant des choses du monde pour s'y méprendre. Lorsqu'elles allaient du côté de chez leur belle-sœur, soit pour la voir elle-même, soit pour quelqu'un de ses hôtes, elles prenaient toujours le soin de mettre leurs chapeaux : des chapeaux à grandes fleurs qui avaient l'apparence de bouquets d'église. Mesdemoiselles de Bozouls n'a-

vaient jamais voulu s'accommoder à ce traitement familier qui est de mode aujourd'hui.

Elles entendaient la simplicité dans le train de la vie, dans les occupations, dans les habitudes, mais point le laisser aller dans les manières ; même en famille, elles usaient de quelque cérémonie.

Ce jour-là, elles pensaient à recevoir leur nièce. En toute rigueur, il eût été plus convenable de l'attendre dans leur salon, ces demoiselles y avaient fait réflexion ; mais l'espérance d'apercevoir plus tôt leur petite-nièce — la curiosité les poussant — l'avait emporté sur leur dignité coutumière. Elles s'étaient donc assises sur la terrasse, bien en face de chez elles, tournées vers leurs fenêtres, coiffées de leurs bonnets et leurs broderies sur leurs genoux : tout cela faisait assez connaître quelle était leur intention.

Mesdemoiselles de Bozouls étaient mises avec beaucoup de soin. Leur petite-nièce était maintenant une jeune fille dont il fallait compter l'opinion; d'ailleurs, qui aurait eu la pensée de se présenter devant une Parisienne sans avoir fait quelque toilette ? C'étaient des robes à fond sombre, avec de grands ramages de nénufars jaune clair et toutes leurs larges feuilles vertes ; les ornements assortis : par-ci, par-là, de petits nœuds jaune clair, par-ci par-là de petits nœuds verts, de ce beau vert du feuillage humide du nénufar.

Mesdemoiselles de Bozouls étaient toujours habillées de la même façon, chaque fleur, chaque bout de ruban posé symétriquement du même côté. Elles croyaient que, si l'une avait été parée de nœuds aurore et l'autre de nœuds barbeau ; l'aînée de roses, la cadette de myosotis ; celle-là les portant aux joues du bonnet, celle-ci au bavolet, le monde ne les aurait pas jugées bonnes sœurs, comme elles l'étaient en effet ; car le monde se prend fort aux apparences. Ces demoiselles savaient que "ce sexe" doit respecter le qu'en dira-t-on jusque dans ses exigences et ne pas espérer, au moment présent, la récompense des sacrifices accomplis. Ces demoiselles pensaient que, plus tard, ce respect et ces sacrifices portent leur fleur : vous entendez, une bonne renommée.

A la vérité, mesdemoiselles de Bozouls n'étaient plus que des holocaustes volontaires à ce sphinx qu'on appelle le qu'en dira-t-on ; il y avait bien quatre ou cinq lustres que, même à la petite ville voisine, on ne médisait plus ni de mademoiselle Agathe, ni de mademoiselle Jacquette.

Tout en poussant et en tirant leurs aiguilles, ces demoiselles causaient à demi-voix :

— Il paraît qu'Élie a renoncé à la chasse aujourd'hui, disait mademoiselle Agathe à sa sœur.

M. Élie se promenait, avec son neveu Léonce, le long du château, sans aucune distinction de devant de porte.

— A cause de Solange, sans doute, répondit mademoiselle Jacquette. Ne voulait-il pas aller lui-même s'informer de ses nouvelles, c'est-à-dire la voir le premier, si je ne lui avais représenté qu'elle est notre nièce et qu'elle nous doit d'abord une visite ?... Élie ne pèse pas assez certaines choses.

— Élie est toujours galant, répliqua doucement mademoiselle Agathe.

Mademoiselle Agathe et mademoiselle Jacquette firent silence : Solange arrivait.

— Bonjour, ma tante Agathe ; bonjour, ma tante Jacquette ; comment allez-vous, mes tantes, depuis quatre ans que je n'ai eu le plaisir de vous voir ?

— Très bien, grâce à Dieu, ma chère enfant, je te remercie, répondit mademoiselle Agathe.

Mademoiselle Jacquette ne dit rien ; elle trouvait à ce début un air un peu dégagé.... la jeunesse du jour.

— Comme tu ressembles à ton père ! reprit mademoiselle Agathe en s'approchant pour regarder sa nièce, et à ton grand-père !

— A tous les Bozouls, n'est-ce pas, mon oncle ? dit Solange avec un sourire doux et fier.

Elle tendait ses deux mains à M. Élie, qui s'avançait, suivi de Léonce.

M. Élie l'embrassa ; — il embrassait volontiers ses nièces quand elles étaient jolies. — Léonce ôta tout juste son chapeau. C'était assez pour une personne

qui ne lui plaisait point. Outre les préjugés de ses tantes, il avait contre Solange je ne sais quelle antipathie particulière, incompatibilité de nature.

— Tu reconnais bien Rochebelle? dit M. Élie en souriant.

— Si je reconnais Rochebelle? oh! mon oncle, comme les hirondelles leur nid. — Elle se tournait vers un cordon de nids d'hirondelles suspendus à la corniche du château. — D'ailleurs, rien ne change dans l'Aveyron.

— Hélas! excepté nous, répondit mélancoliquement mademoiselle Agathe.

— Vous, ma tante! Mais il ne s'est pas fait un pli à votre front depuis quatre ans.... Ma tante Jacquette, aussi, conserve toujours sa mine jeune.

— Vraiment? répondit mademoiselle Jacquette d'un air radouci.

Mademoiselle Jacquette aimait toutes choses tournées finement, ainsi qu'on les savait tourner de son temps; mais, pour les compliments, elle les acceptait tels quels. Il n'est pas qu'on ne se ressente toujours un peu de fille d'Ève.

Tandis qu'on échangeait ainsi les premières civilités, — on était encore debout, — mademoiselle Jacquette murmura à l'oreille de sa sœur:

— Je crois que voici les messieurs de Gores.... Ces jeunes gens ne manquent jamais à aucune bienséance, se disait à part soi mademoiselle Jacquette.

Elle comprenait que cette visite était l'hommage d'arrivée de Petit-Jean. En faisant un léger retour sur le passé, mademoiselle Jacquette aurait pu noter que Petit-Jean témoignait, cette année, plus d'empressement que de coutume.

Amédée et Petit-Jean saluèrent, et, tour à tour, on serra la main d'Amédée et on embrassa Petit-Jean ; car Petit-Jean avait beau faire, s'incliner fort bas et de très loin, hormis Solange, tout le monde l'embrassa.

— A quel âge donc me comptera-t-on comme un jeune homme ? se demandait-il à lui-même.

Petit-Jean avait bien des années encore à être embrassé dans l'Aveyron.

— Je ne te présente pas Amédée de Gores : vous êtes de trop vieux amis, dit mademoiselle Agathe à Solange.

Solange venait de rendre à Amédée un salut de tête que mademoiselle Agathe trouvait très court.

— Ce serait une tardive présentation, ma tante, répondit Solange ; nous étions fort petits quand on a dû nous présenter l'un à l'autre.

Elle parlait d'un ton froid, mais sans hésiter, comme quelqu'un chez qui la présence d'esprit supplée heureusement à des facultés plus précieuses.

Amédée comprit qu'elle ne l'avait pas reconnu.

Évidemment mademoiselle de Bozouls manquait un peu de la mémoire des physionomies et peut-être

même de celle du cœur : Amédée, l'ami de son enfance, depuis quatre ans n'était point changé.

Amédée de Gores n'était pas beau. On ne remarquait dans son visage que ses yeux bruns ; de grands yeux, vrais miroirs de l'âme, ou la lumière d'une belle intelligence était tempérée par une douceur grave, surprenante à cet âge. Il avait trente ans. Il était très grand, très mince, les épaules étroites. Il n'avait pas la mine avantageuse, ni la tournure élégante des jeunes gens d'aujourd'hui ; mais dans sa physionomie, dans sa personne, dans ses manières, une vraie noblesse, de la simplicité, de la modestie sans embarras et cet air d'honnête homme, tel qu'on l'entendait au XVIIe siècle.

Lui aurait eu le droit de ne pas reconnaître Solange. A seize ans, il l'avait vue, pâle, effilée, une petite figure toute chiffonnée.

A présent, elle était très grande ; sa taille avait conservé, dans des formes d'une finesse exquise, ce souple, ce frêle qui n'avait plus rien de chétif. C'étaient encore ses cheveux blonds, mais d'un blond de bronze avec, çà et là, pareilles à des rayons de soleil, quelques lueurs dorées. C'étaient, sous ses longs cils bruns, ses grands yeux, mais agrandis : des yeux verts, d'un vert extraordinairement clair et diaphane, avec un indéfinissable regard. C'était l'ovale étroit du visage, plus purement dessiné qu'autrefois ; et le teint d'une transparence presque

idéale, plus rosé : ce blanc, ce rose indécis que Murillo seul a trouvé pour ses Vierges.

Comme elle avait grande mine maintenant ! Quelle superbe sur cette tête haute qu'elle relevait encore d'un élan un peu dédaigneux ; quelle superbe, même dans l'aisance simple de ses manières, dans la douceur de son sourire, dans le timbre de harpe de sa voix ! Ne semblait-elle pas une dernière et délicate fleur que l'orgueil des Bozouls avait poussée?.... Toutefois, au travers de ce regard chatoyant et de ce fin visage, à de certains chocs, il jaillissait de l'âme un éclair de vaillance et de fermeté : peut-être Dieu avait mis une épée de Tolède dans cette gaine de mousseline.

— Je ne prends jamais de fauteuil, dit mademoiselle Jacquette d'un air un peu serré, pour répondre aux compliments que lui faisait sa nièce au sujet de l'un des deux fauteuils du jardin, deux vieux fauteuils de jonc, raides et secs, qui paraissaient d'arêtes de poisson.

— Des fauteuils de carême, pensait Solange.

Mademoiselle Jacquette poursuivit à demi-voix :

— De mon temps, les jeunes filles ne s'asseyaient que sur des tabourets.

Les temps étaient changés : Solange s'assit dans le fauteuil.

De rapporter ici toutes les questions que mademoiselle Agathe et mademoiselle Jacquette adres-

sèrent à leur nièce, ce ne serait pas d'un grand agrément : mesdemoiselles de Bozouls faisaient de nombreuses questions ; mademoiselle Agathe y mettait ce jour-là quelque curiosité ; mademoiselle Jacquette, un peu de malice.

Solange leur répondait simplement :

— Oui, ma tante. — Non, ma tante.

Ces réponses, pour être faites à propos, ne donnaient pas à la conversation beaucoup d'entrain ni de variété.

Mademoiselle Solange n'était pas d'humeur loquace, elle n'éparpillait pas son esprit au vent, se disait Petit-Jean.

Sa voix était si harmonieuse ; ses "oui, ma tante," et ses "non, ma tante," étaient si admirablement modulés, que les écouter ne laissait pas d'avoir du charme....

Chansons banales sur des airs délicieux, se disait Amédée.

Lorsque mesdemoiselles de Bozouls eurent dévidé les questions les plus pressées :

— Tu ne nous as pas demandé de nouvelles de nos chiens, dit mademoiselle Agathe d'un ton de doux reproche.

Les chiens de ces demoiselles faisaient partie de la famille.

Solange répondit nonchalamment :

— Ah ! vous avez des chiens !

— Ciel ! s'écria mademoiselle Jacquette, elle a même oublié nos chiens !

Mademoiselle Jacquette pinça un peu ses lèvres, rangea les plis de sa robe et recula sa chaise contre la bordure de buis du massif. Elle n'avait pas besoin d'en entendre davantage, sa nièce était jugée.

Alors M. Élie put se rapprocher de Solange et placer un mot dans la conversation. M. Élie aurait été bien malheureux s'il fût né bavard, car il avait la courtoisie de ne jamais interrompre ses sœurs, et ses sœurs parlaient quasi toujours. Peu lui importait que Solange eût oublié leurs coutumes et jusqu'à leurs chiens ; il n'avait aucun préjugé contre l'éducation de Paris ; il conservait beaucoup d'indulgence pour les jolies femmes ; il aimait sa nièce parce qu'elle avait les yeux des Bozouls.

— Te voilà aujourd'hui un peu reposée, n'est-ce pas, mon enfant ? dit-il à Solange.

Il ne prenait pas garde que cet air de congratulation n'était pas encore à propos.

— Reposée ! moi, mon oncle ? s'écria Solange. — Elle cherchait depuis un instant une manière pas trop apparente d'appuyer sa tête au terrible dossier de son fauteuil de jonc. — Il me faudra bien des jours encore pour me reposer.

— Vous avez fait un long et désagréable voyage, mademoiselle, dit Amédée de sa voix mâle, laquelle prenait, quand il le fallait, de très douces intonations.

Lui aussi, courtois et patient, il avait attendu le moment propice pour adresser la parole à Solange.

— Affreux ! répondit Solange, un voyage affreux !

Elle leva les yeux au ciel, comme s'il en eût été le seul témoin. Petit-Jean pensa qu'elle aurait pu également les tourner vers lui.

— Sauf la dernière étape, ma cousine, dit Léonce avec un peu d'empressement, pour lui souffler quelque remerciement à l'adresse des de Gores.

M. Élie, qui ne remarqua pas son intention, ne le laissa pas achever.

— Sauf le dîner à l'hôtel du *Cheval-Vert?* demanda-t-il.

— Vous avez pu trouver un dîner à l'hôtel du *Cheval-Vert ?* dit Amédée.

Amédée cherchait à témoigner sa sympathie, une sympathie véritable ; mais, parce qu'il ne sentait pas assez l'horreur de tels événements, sa physionomie ne portait pas toute la compassion qu'il aurait fallu.

— Un dîner, monsieur ! s'écria Solange animée d'une légitime indignation ; vous appelez cela un dîner ! des mouches en sauce, des mouches frites, des mouches à la crème !

Elle joignait les mains, comme devant le spectre divers de ces mouches variément accommodées.

— Je vous en prie, ne parlons pas davantage sur cet épouvantable voyage. Il me semble que toute ma lassitude me reprend.

Elle accota ouvertement la tête à son fauteuil pour affirmer n'avoir pas la force d'affronter de tels souvenirs.

— Je vois bien, ma cousine, dit Léonce, que j'ai failli aux devoirs de ma profession, hier et ce matin, en ne vous comptant pas dans mes visites de malades.

— Geneviève ne m'a pas oubliée dans les siennes, répliqua sérieusement Solange.

— Bah ! Geneviève, qui est-ce que Geneviève pour les graves maladies? C'était un docteur, que sais-je? une consultation de la Faculté qu'exigeait une fatigue aussi tenace, empirée de rechutes aussi alarmantes.

Solange tourna la tête afin de voir quel était son air,.... un air assez railleur.

— Un docteur ne doit pas être un importun chez vous, n'est-ce pas, ma cousine ?

— Si c'était un ami, non, mon cousin, répondit-elle.

Tandis qu'on devisait ainsi, mademoiselle Jacquette se disait :

"Des chiens qu'elle a vus tout petits, des chiens qu'elle a retrouvés ici, il n'y a pas plus de quatre ans ! Eux qui la reconnaîtraient, pauvres petites bêtes !"

Aussitôt qu'Amédée et Petit-Jean eurent repris ensemble le chemin des Genêts, Petit-Jean demanda à son frère :

— Toi qui as vécu beaucoup à Paris, connais-tu la politesse des capitales ?

Amédée se tourna tout d'une pièce vers Petit-Jean.

— Et en quoi la politesse de Paris t'importe-t-elle ?

— Ah ! mais.... en quelque chose.... Je voudrais savoir, par exemple, si c'est dans les usages de ce pays-là, lorsque quelqu'un vous a prêté une voiture, de ne pas dire merci.

— Petit-Jean, dit sévèrement Amédée, s'arrêtant court au beau milieu du sentier, il est dans les usages de l'Aveyron, quand on oblige quelqu'un, de ne pas en attendre de remerciement, ce qui équivaut presque à en demander une récompense ; et il est dans les usages de tous les pays d'offrir tels services qui sont de véritables devoirs de bienséance.

— Des devoirs de bienséance ou des devoirs de cœur ? dit Petit-Jean d'une voix fine, où perçait une pointe d'impertinence.

— L'un et l'autre, Petit-Jean : les Bozouls sont nos voisins depuis des siècles, et nos amis, presque nos parents, depuis aussi longtemps.

Il n'y avait rien à répliquer ; Petit-Jean, qui le comprit, se remit à cheminer, et parce que Amédée resta soucieux, les deux frères continuèrent à marcher en silence.

— Peut-être, songeait Petit-Jean, Amédée reporterait-il volontiers sur la tête de mademoiselle Solange cette amitié séculaire !

Mais Petit-Jean eut l'air de digérer la semonce et jugea prudent de garder pour soi ses secrètes pensées.

IV

LES vraies gens de l'Aveyron dînent à midi ; vous l'entendez bien, ceux qui n'ont pas épousé de femmes étrangères, car les femmes étrangères bouleversent toutes les menues habitudes d'une maison. Les vieux Bozouls avaient gardé intactes aussi bien les coutumes de leurs ancêtres que leurs idées et leurs vertus. On dînait chez eux à midi, et, si l'on attendait quelques convives, comme c'était une chose considérable, une demi-heure glissait dans les apprêts. A la campagne, on double volontiers le quart d'heure de grâce pour des invités qui arrivent de loin, par des chemins difficiles, avec des chevaux qui ne vont pas toujours grande allure. Il y a donc pour les convives exacts quelques instants d'intimité avec les hôtes de la maison : ces instants peuvent avoir leur agrément.

Amédée de Gores connaissait parfaitement l'Aveyron, les usages des repas priés ; aussi, lorsque Petit-Jean tenta, ce jour-là, de lui remémorer les demi-heures d'attente passées chez les vieux Bozouls, Amédée répondit par manière de remontrance :

— Un honnête homme est toujours à l'heure.

La vérité, c'est qu'il croyait au charme des avant-dîners.

Il fallut bien que Petit-Jean se rangeât à la loi de civilité d'Amédée; car monsieur et madame de Gores, qui sortaient fort peu des Genêts, ne se rendaient pas à l'invitation des Bozouls. C'était un dîner de voisins, mais où certainement on ne conviait pas d'enfants, là gisait le secret appât pour Petit-Jean. Que lui importaient quatre heures d'ennui à Rochebelle ? il se sentait grandi d'une coudée.

Lorsque Amédée et Petit-Jean entrèrent, à midi moins dix, chez les vieux Bozouls, quelques personnes du château seulement étaient arrivées. Mademoiselle Jacquette faisait les honneurs de son salon, sa nièce Geneviève et sa petite-nièce Solange à ses côtés. La douairière de Bozouls causait avec son beau-frère.

Entre les pieds de M. Élie, les chiens des demoiselle de Bozouls étaient assis : Amant et Sylvie. C'étaient deux petits chiens blancs, les yeux un peu rouges, le museau noir, les soies frisées ; très bien coiffés, ce jour-là, tels que des chiens qui reçoivent : une petite huppe relevée sur la nuque par un nœud de ruban fort galant.

Comme ils n'avaient garde d'aboyer, sachant vivre, ils se contentaient de tousser un peu pour se donner une contenance, chaque fois que quelqu'un d'étranger entrait ; une petite toux de dévote, sèche et discrète, le nez entre leurs pattes.

A l'égard des de Gores, qui étaient d'anciennes connaissances, ils en usaient différemment ; ils se mirent à remuer sur le tapis, d'une façon imperceptible, les petits panaches de leurs queues.

— Ils savent bien qui sont nos amis, murmura mademoiselle Jacquette d'un air attendri ; elle avait remarqué cette politesse.

Amédée de Gores alla se placer auprès de M. Élie et de la douairière, pas trop loin de mademoiselle Jacquette, vis-à-vis du fauteuil où mademoiselle Solange était assise.

Car ce n'était pas seulement au lendemain d'un voyage en diligence que Solange de Bozouls acceptait un fauteuil ; elle n'était pas du siècle des tabourets. En outre, elle avait la détestable habitude de s'appuyer au dossier de son fauteuil, les fauteuils fussent-ils très profonds et même garnis de gros coussins, comme ils l'étaient chez ses tantes.

Dans ces fauteuils, il n'y a pas de milieu : ou vous êtes sur le bord, l'oiseau sur la branche ; ou vous êtes au fin fond, l'oiseau dans son nid.

Solange avait choisi, de ces deux extrémités, la plus douce. Bien enfoncée dans les coussins, presque disparue dans l'épaisseur des plumes, elle s'amusait à ramener les grandes franges des glands sur ses genoux, et elle y passait ses doigts effilés avec une expression de bien-être exquis.

Une fois confortablement installée, Solange se

trouvait toujours en plus belle humeur; ce qui, d'ailleurs, est le fait de presque tout le monde, n'étant guère que les saints qui conservent leur aménité d'esprit sur un chevalet.

Mademoiselle Jacquette était assise fort droite sur sa chaise, comme sur un pliant, ses deux mains posées correctement l'une sur l'autre; elle témoignait ainsi sa bonne éducation et protestait d'exemple contre les mœurs du siècle.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Solange de Bozouls à Rochebelle; mesdemoiselles ses tantes ne l'avaient revue qu'un court instant pendant la visite qu'elles lui avaient rendue.

Ces demoiselles ne s'étaient point trompées sur l'éducation de leur petite-nièce, qu'elles avaient jugée détestable par l'ensemble : le particulier était encore pire. C'était le particulier que mademoiselle Jacquette avait tâché de percer durant ces huit jours ; ores écoutant, ores interrogeant : faisant jaser, par-ci par-là, les serviteurs de Rochebelle, car nulle part cette gent n'est ennemie d'une innocente bavarderie, mademoiselle Jacquette savait déjà bien des choses!

C'était merveille comme les vieilles sonnettes du château, dormant de leur premier sommeil, s'étaient éveillées, agiles, sous les doigts de mademoiselle Solange; le domestique entier du château était en branle; chacun courait par les corridors, tout le

monde perdait son temps à la fois.... et "Jésus!" pourquoi? Combien de soins, des petits surtout, et des inutiles; quelle application aux plus minimes ajustements, quel sérieux aux futilités!

Toutefois ces vieilles gens ne se doutaient point; mademoiselle Solange avait dans son parler plein de musique un si gracieux merci! C'était mademoiselle Jacquette qui les comptait déjà tous — en son imagination — pour morts à la peine sous le dur service de sa petite-nièce. Pauvres gens, qui avaient cru voir couler leurs vieux jours dans un paisible travail. Et lorsque, le soir, elle relatait à mademoiselle Agathe ce qu'elle avait recueilli pendant la journée, mademoiselle Agathe aussi gémissait, parce que mademoiselle Agathe avait fort bon cœur et que ces choses étaient lamentables.

— Comme vous vous êtes faite belle, ma tante, pour nous recevoir! dit tout à coup Solange, sans bouger dans son fauteuil, de manière qu'on aurait cru ouïr la voix de l'oiseau qui avance la tête pour fredonner sur le bord du nid.

Mademoiselle Jacquette était, en effet, fort élégante: une robe de soie, gorge de tourterelle avec des reflets changeants, qui, en certains rayons de lumière, lui donnaient l'apparence d'un arc-en-ciel; un bonnet de dentelle blanche orné de plusieurs pensées aux couleurs choisies, ces belles et grosses pensées, telles que dans les plates-bandes des jar-

dins du Midi; un grand col à rabat brodé; des manches à engageantes brodées; un mouchoir brodé posé sur ses genoux; enfin une jupe brodée dont les festons apparaissaient discrètement, lorsque mademoiselle Jacquette tirait un péu sa robe.

— Toutes les fois que nous recevons du monde céans, répondit mademoiselle Jacquette, et toutes les fois que nous sommes priées à dîner en ville, ta tante Agathe et moi, nous mettons une robe de soie.

Solange entendit la leçon : elle portait une simple robe de batiste à teinte pâle, avec des broderies de même couleur.

— Mais il faut donc qu'il y ait des mines de robes de soie dans vos montagnes, ma tante, reprit-elle en souriant; car ce n'est pas petite chose de suffire à tous les dîners qu'on donne et qu'on accepte dans l'Aveyron, où l'on aime plus qu'en pays de France à prendre ses repas ensemble.

Mademoiselle Jacquette se recueillit un instant. Elle envisageait par deux côtés la question de sa nièce et la réponse qu'elle y devait faire; elle commença par le côté sérieux.

— Oui, nous nous plaisons, dans l'Aveyron, à prendre nos repas ensemble, comme nos aïeux s'y sont toujours plu, dit-elle gravement. C'est dans de telles réunions, durant les longs entretiens avec les personnes d'un autre âge, que la jeunesse s'instruit et se forme; c'est ainsi que les bons principes et les

bonnes coutumes se perpétuent dans les familles : les éducations ne s'en trouvent pas plus mauvaises.

"Mais, puisque tu parlais de robes, — mademoiselle Jacquette passait au côté frivole, — il est vrai que nous en avons beaucoup. Les héritages de nos parentes, voilà les mines de nos montagnes ; les étoffes d'autrefois étaient autres que celles d'aujourd'hui : alors, les robes duraient plusieurs générations, à présent, — mademoiselle Jacquette prit un air de mépris, — une saison !

— Une saison, répondit Solange pour tenter de défendre son siècle, celle des roses ne dure pas davantage.

— Mais, au moins, riposta mademoiselle Jacquette, elle ne leur coûte rien.... Nous portons les robes de notre grand'mère et celles de nos grand'tantes, que nous laisserons à notre tour à nos nièces.

Mademoiselle Jacquette se tournait avec affectation vers Geneviève, comme pour exclure Solange de cette succession. Amédée de Gores, quoique fort attentif à la conversation sérieuse de M. Élie et sans doute indifférent à une futile causerie de femmes, eut à ce moment un léger sourire.

Geneviève baissait les yeux.

— Ma chère Geneviève, dit Solange avec gravité, les filles de tes filles feront prudemment de ne pas compter sur mes habits d'apparat. — Et s'adressant à mademoiselle Jacquette : — Savez-vous, ma tante,

que vous avez un art de fée pour métamorphoser ces toilettes de jadis ! Nous en faisions la remarque l'autre jour. Vous aviez un air à la dernière mode.

— Ah ! tu as remarqué cela ?

C'était le faible des demoiselles de Bozouls ; elles haïssaient tout ce qui change, et néanmoins elles aimaient la mode ; elles ne voulaient pas varier, et elles prétendaient à suivre ce qui est la variation même : il y a toujours quelque défaut à la logique des femmes.

— Je vois qu'à Paris on porte des broderies, dit mademoiselle Jacquette en s'avançant un peu pour regarder celles de sa nièce, mais d'une mine déjà dédaigneuse, car elle s'avisait de loin que c'était un travail fort grossier. Tu brodes beaucoup sans doute ?

— Moi, ma tante ? je ne brode pas du tout : je ne sais pas broder.

— Tu ne sais pas broder ? on ne t'a pas appris à broder ? Pauvre enfant ! s'écria mademoiselle Jacquette.

Dans l'opinion de mademoiselle Jacquette, broder était, après le catéchisme, le point principal d'une éducation féminine. Mesdemoiselles de Bozouls avaient passé leur vie à broder, comme les araignées font à tisser leur toile.... de ces fines broderies qui consument des existences entières.

— Eh bien, et les broderies que tu portes ? poursuivit mademoiselle Jacquette.

— Mes broderies? je les achète.

— Tu.... les.... achètes? Une jeune fille, acheter des broderies! Je pensais qu'il n'y avait que les jeunes gens pour acheter les broderies de leurs jabots. Et tu mets à tes robes des broderies faites par n'importe quelles mains?

Geneviève, dont le sérieux commençait à faiblir, adressait force signes à Solange pour l'arrêter sur la pente glissante des aveux.

Solange était imperturbable.

— Celles-ci, ma tante, sont faites au métier.

— Au.... métier? Tu dis au métier? Et tu te pares avec des broderies faites au métier!

C'était le dernier période de la perdition du siècle. Mademoiselle Jacquette se recula sur sa chaise, presque jusqu'au dossier.

— Solange, dit Geneviève par manière d'accommodement, regarde de près les broderies de mes tantes, toi qui aimes les belles choses.

Elle lui montrait le mouchoir de mademoiselle Jacquette, et son col, et ses manches, qui étaient admirables.

Solange leva un peu la tête hors de son fauteuil et prit l'air de s'émerveiller.

— Oh! ma tante, voilà qui ornerait la robe de baptême d'un dauphin!

— Est-ce que cela te tente pour apprendre à broder? demanda mademoiselle Jacquette.

Elle s'apercevait que sa nièce avait le goût bon : c'est le premier point dans tous les arts. Lui serait-il donné de réparer l'éducation de sa nièce ?

Mais Solange répliqua nettement :

— Non, ma tante, non, je n'ai pas cette vocation. Je pense qu'il faut une vocation de bénédictin pour passer sa vie à copier ces espèces de manuscrits.

Mademoiselle Jacquette se mordit les lèves.

— Il paraît que le temps à fort raccourci depuis notre jeunesse ; pour les jeunes filles d'aujourd'hui tout est travaux du moyen âge.... Tu ne te lèves pas de grand matin, je suppose ?....

— C'est selon ce qu'on appelle le matin, ma tante, guère après dix heures.

— Dix heures ! ah ! c'est l'aurore à Paris !

Mademoiselle Jacquette raillait sa nièce.

— Pour ma part, ajouta-t-elle d'un air grave et en se redressant, je ne crois pas avoir jamais manqué à la prière du matin qu'on récite tous les jours à l'église à six heures.

— Et vous ne vous recouchez pas après la prière ? demanda innocemment Solange.

C'eût été à croire qu'à son tour elle se permettait de railler sa tante ; mademoiselle Jacquette, déjà au courant des choses, ne le pensa point.

— Quand tu vas à la messe de six heures, tu te recouches donc après la messe ?

— Certainement, ma tante.

— On me l'avait dit ; je craignais de manquer à la charité en le croyant, s'écria mademoiselle Jacquette.

Elle fit un geste de pitié et chercha autour d'elle quelque écho à sa juste indignation.

Les deux petits chiens seuls osèrent lever la tête ; mais Amant ni Sylvie n'étaient pas pour se scandaliser de la paresse d'autrui.

Ces petites bêtes, qui avaient en horreur l'odeur du tabac et qui se plaçaient auprès de M. Élie parce qu'elles savaient qu'il ne fumait point, avaient fini par s'imaginer qu'Amédée de Gores cédait, au contraire, à cette infectante manie du jour. Amant avait flairé un peu, avait avisé Sylvie ; ils s'étaient rapprochés des dames, et définitivement ils venaient de s'installer dans un fauteuil ; ils avaient ce trait commun avec Solange : ils ne prenaient jamais de tabourets.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, ils relevaient la tête, et les petits bouts de leurs nœuds de ruban leur tombaient sur le nez, par manière de salut.

— En vérité, pensait mademoiselle Jacquette, ils donnent autant d'attention que Solange à l'arrivée des convives.

Les entrées étaient toujours un peu solennelles chez les vieux Bozouls.

Mademoiselle Jacquette s'avançait de quelques pas, faisait aux nouveaux venus une révérence fort correcte et leur présentait sa nièce.

Solange se levait, si elle les jugeait assez respectables, s'inclinait légèrement et rentrait dans son fauteuil. Pour peu que les hommes eussent la mine jeune ou les cheveux teints, elle les saluait de la tête, à la mode d'Amant et de Sylvie.

— On ne lui a pas même enseigné à faire la révérence, se dit pour conclure mademoiselle Jacquette.

Il n'est rien tel qu'un dîner de l'Aveyron pour donner, en notre siècle, l'idée d'un repas homérique. N'y cherchez pas la trop grande délicatesse des mets, ni les apprêts savants, mais plutôt cette abondance des viandes, cette vertu des vins, et les interminables devis que le poète des poètes a si bien célébrés.

Au temps d'Homère, toutefois, le discours devait être plus général ; aussi, dans un dîner de l'Aveyron, le voisinage est-il d'une tout autre conséquence. Tandis que les plats passent après les plats, la conversation peut se nouer, même assez particulière, et il est arrivé qu'auprès d'une voisine agréable les heures ont passé, courtes, entre les vingt-quatre mets.

Ceci explique pourquoi nombre d'invités, en attendant le dîner, s'occupent de ranger dans leur imagination tous les convives autour de la table. " Plaise à la maîtresse de maison que je ne sois pas auprès de M. X....! — Si ma bonne étoile (certaines gens ont une étoile pour les repas) me donnait ma-

dame Z.... pour voisine ! " Amédée de Gores, ayant bien supputé l'âge et la dignité de chacun, s'était dit :

— Je serai à côté de mademoiselle Solange.

Mais il n'avait pas une étoile pour les dîners : il se trouva placé entre mademoiselle Jacquette et M. le curé. A cause d'un courant d'air de la porte à la croisée, — ces courants d'air séculaires que les Bozouls respectaient comme des revenants du passé, M. le curé ne pouvait pas prendre la place d'honneur qui lui était due. Pourquoi se trouvait-il précisément entre Amédée et Solange ? Sans doute c'était une idée morale que mademoiselle Jacquette avait eue là.

M. le curé causa donc avec Solange, et mademoiselle Jacquette se chargea d'entretenir Amédée. "L'homme ne vit pas seulement de pain ;" les voisins de mademoiselle Jacquette ne jeûnaient pas de paroles humaines. Mais en vain Amédée voulait-il appliquer au discours de mademoiselle Jacquette toute son attention ; sans cesse il la sentait glisser vers la conversation voisine. Il répondait parfois hors de propos aux finesses d'esprit de mademoiselle Jacquette et d'aventure à ses offres ; il refusait les meilleurs crus et acceptait des pâtés qui lui apparaissaient ensuite, dans son assiette, comme des boulets de canon.

La conversation voisine, pourtant, n'avait rien de fort animé. Solange complimentait le curé sur l'église

qu'il bâtissait; le curé disait à Solange quels sujets il avait choisis pour les vitraux et quel saint présiderait à chaque chapelle. Lorsqu'il s'apercevait que Solange méconnaissait les patrons les plus vénérés de la paroisse, il laissait échapper un petit geste de scandale.

Que faisait donc Amédée ainsi aux écoutes, maintenant de cet entretien banal, tout à l'heure de l'insignifiante causerie du salon ? C'était son secret. Ne pourrait-on pas, dans la jeune fille d'aujourd'hui, reconnaître l'enfant d'autrefois, deviner la femme de l'avenir, et saisir presque imperceptibles, sous ces différents propos de politesse, quelques révélations de l'esprit et du cœur ?

Amédée de Gores voyait bien sur quelle pente étaient ses sentiments. Maintes fois il s'était dit, — depuis plusieurs jours, il se le répétait, — que nous devons peser toutes choses, surtout celles du cœur, avant de risquer un pas dans la vie. Ainsi il suivait son propre conseil; il examinait, il scrutait. Mais, pendant qu'il faisait si sagement, voilà qu'un insaisissable bandeau lui glissait sur les yeux.... Il croyait poursuivre sa réflexion, et c'était son rêve; il se figurait que sa raison écoutait par delà les paroles, et son cœur se berçait au chant mélodieux de la voix.... bandeau de gaze ou de charme au travers duquel chacun se leurre de voir.

Cependant les pâtés passaient, hauts et lourds

comme des cathédrales ; les lièvres gisants dans les grands plats, leurs yeux éteints encore mélancoliques ; les perdreaux pressés l'un contre l'autre tels qu'une jeune et tendre couvée. Et puis les crèmes, savamment panachées ; les gâteaux, avec leur saveur et leurs noms d'autrefois : les tôt-faits, les flaunes, les royales ; et les fruits, rangés aussi méthodiquement dans les coupes massives que la récolte sur les étagères du fruitier.

Solange, qui n'avait plus la coutume des repas de son pays, considérait avec effroi cette épouvantable suite de plats et la lourde ordonnance de ce service.

Elle aussi, elle réfléchissait.

Tel avait toujours été le plantureux confortable de ses ancêtres, elle le savait, et tel était encore celui de toutes les anciennes maisons de l'Aveyron ; mais le moyen de s'accommoder à ces usages d'un temps plus primitif et de se plaire à ce mauvais goût, elle qui ne prisait que la finesse des apparences et la fleur du luxe? Sans doute, c'étaient des choses bien futiles ; néanmoins, de celles qui paraissaient à Solange faire la trame de la vie. Elle se souvenait en ce moment que sa tante lui avait dit à Paris, et justement au sujet de ces choses minimes : "Ne te marie pas à un Aveyronnais."

Le repas terminé, mademoiselle Jacquette prit le bras d'Amédée ; il eût été trop modeste pour aspirer de lui-même à cet honneur. Petit-Jean profita des

circonstances pour offrir le sien à Solange. Ce n'était pas trop tôt que la fortune lui daignât octroyer ce dédommagement : entre ses deux vieilles voisines, le temps lui avait duré une classe de collège.

Quoiqu'un peu petit, comme il suppléait la taille par se tenir très droit et se hausser sur ses ergots, c'était un joli cavalier que Jean de Gores ; en outre, un cavalier fort bien appris. Tel le jugea Solange sur le salut qu'il lui adressa : un salut de jeune diplomate en première ambassade.

— Est-ce que je ne vous ai pas rencontré ces jours-ci, monsieur, lui dit-elle gracieusement.

Elle croyait reconnaître cette salutation.

— Le surlendemain de votre arrivée, oui, mademoiselle, je suis venu avec mon frère Amédée pour vous rendre mes devoirs.

— Me rendre vos devoirs ? mais il me semble qu'auparavant.... Voyons.... que je recherche un peu dans mes souvenirs.

— Pardon, mademoiselle, prenez garde ! dit Petit-Jean avec son sérieux plein de malice ; il y a des souvenirs qui sont si affreux !

— Des souvenirs affreux.... Ah ! vous étiez avec nous dans la diligence.

Petit-Jean fit un signe affirmatif.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas rappelé ce titre de camarade d'infortune, quand vous êtes venu me rendre vos devoirs ?

— Moi, mademoiselle, que j'eusse osé, le surlendemain même de cet épouvantable voyage, prononcer devant vous le nom de cette horrible voiture ! Mais, mademoiselle, vous ne pouviez pas songer à un grain de cette poussière-là, ni à une mouche qui eût flairé le fromage de Roquefort ;.... comment donc ! à un compagnon de route ?

Solange entendait fort bien raillerie, une fois reposée.

— Ainsi, c'est vous, monsieur Jean de Gores, ou Jean, je crois que je peux bien vous appeler Jean ?

— Comme il vous plaira, mademoiselle, répondit Petit-Jean, qui trouvait cette façon un peu leste.

— C'est vous qui m'avez si galamment cédé votre place de coupé ?

— Moi-même, mademoiselle.

— Il faut donc que je vous remercie, vous-même, une seconde fois ?

— Je le veux bien, mademoiselle, répondit Petit-Jean sans embarras ; à vrai dire, je n'ai reçu la première fois que le tiers d'un merci qui était un peu petit pour trois personnes.

— Surtout pour trois personnes qui venaient de donner une telle marque de dévouement ; car l'intérieur est au coupé ce que le coupé est à un coupé-lit. Tout de bon, je m'étonne que vous ayez pu patienter aussi longtemps, au lieu de revendiquer sur-le-champ votre part tout entière.

— C'était un léger acompte, mademoiselle, je n'attendais le reste que dans l'autre monde, mon frère m'ayant appris que, dans celui-ci, il ne faut pas plus demander un remerciement qu'une récompense.... Comment dis-tu cela, Amédée ?

Amédée venait de conduire mademoiselle Jacquette à sa place ; il s'approchait de Solange et de Petit-Jean.

— Ah ! j'y suis : pour avoir rempli ses devoirs de bienséance, et surtout ses devoirs de cœur.

Amédée rougit. Il adressait à Petit-Jean force signes de réprimande ; mais autant de signes perdus : par précaution, Petit-Jean ne le regardait pas.

— Je vois que votre frère a trouvé en vous un élève heureusement doué, dit Solange à Petit-Jean, un élève d'avenir : remettre ses débiteurs à l'autre monde ! car vous m'avez peut-être sauvé la vie....

Elle lui tendit ses deux mains.

— Je vous remercie donc, un grand merci du fond du cœur, et pour vous tout seul.

Petit-Jean serra dans les siennes ces mains blanches et fines et refit, tout glorieux, son salut de cour.

— C'est le point le plus horrible des diligences, continua Solange en se tournant vers Amédée, elles risquent de rendre presque incivil ; ne pensez pas néanmoins qu'elles puissent aller jusqu'à rendre ingrat. Si, l'autre jour, en ma lassitude, je ne vous ai

rien dit de cette grande berline ... oh! je l'ai reconnue tout de suite, la grande berline des Genêts....

Amédée fit un geste suppliant pour arrêter ses remerciements.

— J'ai compris là tout le bonheur du retour au pays, dit-elle ; on n'est pas encore arrivé, au-devant de soi, voici le témoignage d'attention et de bonté d'un ami d'enfance.

Elle ne lui tendit pas la main; mais quelle inflexion dans sa voix! Etait-ce seulement de la mélodie? ou quelque chose d'un cœur sensible, au moins à l'amitié?

— Je n'ai pas besoin, comme Petit-Jean, d'attendre ma récompense dans l'autre monde, dit Amédée en souriant, si vous voulez bien vous rappeler que j'étais.... que je suis votre ami d'enfance.

— Madame votre mère est toujours souffrante, reprit Solange ; nous projetons d'aller la voir un de ces jours, ma grand'mère et moi.

— Ce sera une grande joie pour elle, mademoiselle ; ma mère vous aime tant!

— Elle veut bien encore quelquefois penser à moi ?

— Aux Genêts, mademoiselle, on a beaucoup de temps pour songer au passé, on serait inexcusable d'oublier ses amis.

Petit-Jean s'éloigna de quelques pas. C'est ce qu'il

faisait, quelque goût qu'il eût pour la conversation, aussitôt qu'il la voyait prendre de ces tournures particulières.

Mais vous pensez bien que mademoiselle Jacquette, que je vous ai dit être une personne de grande prudence, n'aurait pas autorisé un tête-à-tête au beau milieu de son salon. Elle estimait justement une maîtresse de maison responsable de tout ce qui se passe sous son toit.

Elle se rapprocha du groupe de la jeunesse et dit à Solange :

— Veux-tu aider à Geneviève, et nous offrir le café ?

Puis, à Amédée :

— Vous causiez avec ma nièce ?

— Nous parlions de ma mère, répondit Amédée qui avait l'air un peu ému.

D'un si bon fils, cela n'avait rien de surprenant.

Solange, après un coup d'œil jeté sur l'assistance, jugea que ce ne serait pas trop qu'une seconde recrue.

— Allons, Jean, dit-elle, voici l'affaire d'un homme de sacrifice, encore un devoir à remplir.

Petit-Jean ne s'avisa que de l'honneur. Il prit le sucrier et suivit Solange, pas à pas, d'un air appliqué, se surveillant lui-même, car le moindre heurt était de conséquence. En effet, les anciennes porcelaines des vieux Bozouls n'étaient pas seules en jeu

ici, mais la réputation de Petit-Jean : qu'il cassât l'aile d'un papillon au couvercle du sucrier, il n'était plus qu'un collégien.

— Est-ce que tu es un bon aide, Petit-Jean ? demanda Amédée quand son frère arriva avec Solange, portant la dernière tasse.

La question était oiseuse ; Amédée voyait assez la belle tenue de Jean, et ce mot : *petit*, adressé à quelqu'un en si honorables fonctions, était hors de saison.

Petit-Jean fit la moue et ne répondit pas.

— Vous voyez bien, dit Solange en versant du café à Amédée, qu'il n'attend pas sa récompense en ce monde, et qu'il se moque des vaines louanges des hommes : il fait son travail à la sueur de son front, comme qui gagne son paradis.

— Il y a d'autres personnes qui se moqueraient des vaines louanges des hommes pour gagner leur paradis en si bonne compagnie, riposta Petit-Jean en regardant droit dans la tasse d'Amédée.

Amédée fronça le sourcil.

— Voilà qui t'apprendra à m'appeler Petit-Jean devant le monde, se dit Petit-Jean dans le secret de soi-même.

Ils avaient fini d'offrir le café; ils en étaient aux liqueurs,

— Qu'est-ce que c'est que ces genres de liqueurs ? marmotta Solange en débouchant les flacons.

— Ce sont des liqueurs que fait mademoiselle Jacquette, répondit Petit-Jean.

— Ah ! des liqueurs du cru.

Petit-Jean approcha discrètement son nez de chaque flacon et dit d'un air entendu :

— Cela, c'est du cassis, et ceci de l'orange.

— Il n'y a que les indigènes pour reconnaître ces liqueurs-là, dit Solange. Vous vous chargez des flacons ; moi, je donne les verres.

Elle se rappelait le conseil de certain dicton : "Méfiez-vous de la fortune du pot, des concerts d'amateurs et des liqueurs de ménage." Elle ne voulait pas assumer la responsabilité de présenter, même à des convives de l'Aveyron, une de ces espèces redoutables.

Amédée s'était retiré avec Léonce dans l'embrasure d'une croisée ; ils faisaient chacun leurs petites réflexions sans encore les échanger.

— La grâce est la première qualité d'une maîtresse de maison, se disait Amédée en regardant Solange.

— Il semble que ce soit une chose de haut intérêt que de voir présenter des verres à liqueur, se disait Léonce en regardant Amédée.

— Il est grand dommage, dit Léonce tout haut à Amédée, que ma cousine Solange n'ait pas fait faire son portrait avant de quitter Paris, où les peintres de portraits ne manquent pas. C'est fort bien de nous honorer de sa présence, mais il fallait songer à

la postérité : ne trouvez-vous pas qu'elle est née tout exprès pour laisser une image de la beauté éthérée des dames de Bozouls ?

Solange allait et venait au-dessous des grands tableaux. C'était, en effet, la tête fine et fière des aïeux les plus reculés des Bozouls, ces mêmes grands yeux transparents et jusqu'au teint douteux des pastels effacés.

— Plus d'un de vos descendants regrettera d'être venu au monde trop tard, répondit Amédée.

— Plaise à Dieu que personne ne se plaigne d'y être venu en même temps que ma cousine, répliqua Léonce assez brusquement ; les grands yeux valent pour la postérité, mais pour les contemporains, le grand cœur.

Solange s'approcha, des petits verres à la main.

— Nous trouvons que votre portrait s'harmonierait bien avec ceux des Bozouls d'autrefois, mademoiselle, dit Amédée.

— Pourquoi pas avec les Bozouls d'aujourd'hui ? demanda-t-elle.

Elle montrait parmi ces derniers le portrait de Léonce.

— Oh ! ma cousine, s'écria Léonce, ce serait un plaisant compliment à vous faire ! Au reste, je ne ressemble en rien aux Bozouls.

— Sauf par le cœur, mon cousin ; car j'ai ouï dire que les Bozouls l'avaient fort noble.

— Ma cousine, vous êtes bien aimable, répondit Léonce avec la mine d'un ours des montagnes qui reçoit une marque de politesse.

— Aimable, non, dit Solange ; mais je suis meilleure physionomiste que vous.

Petit-Jean comprit que c'était le moment de dire à ces messieurs, qui tournaient leur verre dans leurs doigts d'un air d'embarras :

— Voulez-vous de la liqueur de cassis, messieurs, ou de la liqueur d'orange ?

V

N ne se souvenait pas depuis quel temps il y avait des de Gores au château des Genêts ; les bonnes gens du pays pensaient que c'était du commencement du monde.

Les de Gores appartenaient à cette antique noblesse de province qui a vécu sans aventures que celles de la guerre ; attachée, durant la paix, à sa terre et à ses devoirs, ne faisant grande figure que dans son pays et justifiant le vieil adage : " Qui va doucement va loin."

M. de Gores était un homme de soixante-neuf ans, très vert encore. Madame de Gores, beaucoup plus jeune que lui, mais faible et malade, paraissait presque du même âge.

Ils avaient eu huit enfants, dont il ne restait que l'aîné, Amédée, et le plus jeune, Petit-Jean.

Amédée avait fait d'excellentes études, et de bonne heure avait été reçu à l'Ecole polytechnique ; mais il n'y était point entré et n'avait pas choisi de carrière ; sa santé, délicate alors, l'avait obligé à retourner au pays natal. Maintenant, quoiqu'il fût devenu

robuste, il restait voué à la vie de campagne et à la surveillance des terres de son père.

De gérer les biens des de Gores, ce n'aurait point paru une petite besogne à qui en aurait regardé l'imposante nomenclature sur leurs archives de famille; car ils se trouvaient encore très hauts et très puissants seigneurs d'un grand nombre de lieux.

Toutefois, dans la pratique, c'était beaucoup plus simple. La seigneurie des Genêts était exactement nommée; cette superbe étendue de bois et de rocs ne rapportait rien de fort considérable, hors l'honneur d'en être propriétaire. Ainsi les de Gores avaient-ils de quoi continuer l'aisance de leurs pères et le train ordinaire de la vie du Rouergue, rien de plus. Il se trouvait que c'était assez pour leur ambition.

Les jeunes de Gores avaient, à la vérité, un grand oncle fort riche et sans enfants : le dernier représentant d'une branche de la famille transplantée en Russie et qui y avait poussé ses racines. Mais cet oncle, ainsi que tous les oncles riches, avait une multitude de neveux, parmi laquelle il paraissait avoir oublié ses petits-neveux de l'Aveyron.

Monsieur et madame de Gores avaient donc fait sagement de donner à leurs enfants des habitudes et des goûts de simplicité, afin qu'avec leur modeste fortune ils pussent tenir en Aveyron le même rang que tous les de Gores y avaient tenu et qu'ils pus-

sent se trouver heureux dans une noble médiocrité.

Le château des Genêts n'était pas très loin de celui de Rochebelle. Depuis un temps immémorial, on se visitait souvent de l'un à l'autre ; c'est-à-dire pendant la belle saison, car les chemins étaient détestables.

Il faut savoir que, dans l'Aveyron, on ne compte pas seulement pour ses voisins les gens auxquels on dit bonjour de sa fenêtre : le voisinage s'étend à la ronde, l'espace d'une belle chevauchée autour d'un château hospitalier.

Les cavaliers et les piétons qui passent par les sentiers de traverse arrivent plus vite aux Genêts ; mais les voitures qui prennent la grande route avec ses lacets pour adoucir les côtes, allongent beaucoup.

Quand on dit grande route, il faut s'entendre ; sur de telles grandes routes, une ancienne voiture a sa place fort exiguë, et par-ci, par-là, si un espace est ménagé pour les rencontres, c'est à des distances longues et inégales. On se figure même difficilement comment en useraient deux voitures qui se trouveraient, les chevaux nez à nez, au beau milieu de l'intervalle. Mais les gens du pays n'y songent point : c'est affaire à la Providence.

Quelques jours après le dîner donné par les Bozouls, la voiture de Rochebelle suivait au petit trot cette espèce de grande route qui conduit aux Genêts.

Madame de Bozouls allait, avec Solange, faire aux de Gores la visite promise ; Léonce les accompagnait.

Le temps était beau et clair ; chacun gardait pour soi ses pensées et admirait le paysage. Dans une voiture découverte, quand il y a une personne de mauvaise humeur, les autres admirent le paysage.

Léonce était, ce jour-là, d'une très méchante humeur ; pourquoi ? Il n'aurait pas précisément pu le dire : c'était une foison de petites raisons. Assis en face de Solange, il l'avait choisie pour le sujet de ses réflexions ; et les réflexions sur cette "Parisienne dépaysée," comme mademoiselle Jacquette appelait sa nièce, étaient fort irritantes.

Toute Parisienne qu'était Solange, il eût été plus équitable de reconnaître qu'elle ne paraissait dépaysée nulle part ; elle savait si bien transporter ses aises partout ! Léonce n'avait qu'à la regarder en ce moment, confortablement installée dans le fond de la voiture, appuyée à son coussin presque jusqu'à la tête.

Mais ce coussin, justement, était une nouveauté qui choquait fort mesdemoiselles de Bozouls, et, par suite, beaucoup leur neveu. Avait-on jamais vu dans l'Aveyron une jeune personne en bonne santé s'en aller, couchée dans une voiture, telle qu'une sultane dans sa litière ?

Les façons de Solange, au départ de Rochebelle,

n'avaient pas non plus échappé à Léonce ; ne cherchait-elle pas du regard un valet de pied ! et ne fronçait-elle pas le sourcil devant la tête grise du cocher !

Il n'y avait guère que cela à reprendre à l'équipage de la douairière : le valet de pied était un luxe réservé aux rares visites d'étiquette, et les cheveux du cocher, hélas ! étaient presque blancs. Madame de Bozouls s'en excusait en disant à sa petite-fille : " Les domestiques de ce pays-ci ne savent pas ne rien faire." Et, pour le cocher : " Ce n'était qu'un petit groom lorsque je suis arrivée à Rochebelle."

Mais, comme le remarquait mademoiselle Jacquette, la douairière était si faible ! Le temps n'arriverait-il pas où l'on verrait, sur la voiture de sa belle-sœur, un fainéant se croiser quotidiennement les bras ? Et déjà est-ce qu'il n'avait pas été question d'engager Bernard à teindre en noir ses cheveux gris, au risque que sa femme ne le reconnût point ?

Cependant Léonce, en scrutant ses pensées, en arrivait à se demander ceci : Comment se faisait-il, tandis qu'il avait pour Solange les sentiments mêmes de mademoiselle Jacquette et qu'il se montrait envers elle moins courtois que pour le commun des gens qui ne lui plaisaient pas, comment se faisait-il que, tout doucement, contre son propre gré, il se sentît apprivoiser ?

Cette jeune fille si égoïste avait donc l'instinct du

cœur bien sûr en amitié : tout de suite elle avait aimé Geneviève, elle avait estimé Léonce. Et qu'y pouvait Léonce ? S'il se promenait le long de la terrasse sans saluer personne, comme c'était sa coutume, Solange, par malice assurément, mais d'une voix très douce, lui disait en lui tendant la main : " Bonjour, mon cousin." Le moyen de ne pas répondre : " Bonjour, ma cousine," et de ne pas serrer cette main charmante ?

Lorsque Solange était dans son fauteuil, il se trouvait une foule d'objets divers dont tour à tour elle avait affaire : un coussin, un livre, un tabouret, un éventail, un flacon.... elle semblait être du siècle des nobles damoiselles entourées de leurs pages; mais où sont les pages de l'Aveyron ? Solange y suppléait par ses cousins. Elle avait une façon si accorte de vous inspirer vos menus devoirs, qu'on se faisait vite auprès d'elle, si l'on n'y prenait garde, à ce petit train d'honnête galanterie. Pour un bourru tel que Léonce, dont la galanterie n'était pas la vertu française de prédilection, voilà où gisait le point grave de la situation.

Les réflexions de madame de Bozouls étaient beaucoup plus gaies.

— Monsieur et madame de Gores vont trouver Solange bien embellie ! se disait-elle.

Madame de Bozouls ne reconnaissait ni une imperfection à la beauté de sa petite-fille, ni un défaut à

son caractère. Elle reposait doucement sur cette tête jeune et fière ses dernières espérances, ses dernières tendresses, ses dernières vanités. Qu'elle pût voir Solange faire dans le monde une figure digne des Bozouls; que Solange lui dît: "Ma mère, je suis heureuse," là était toute la gloire et toute la félicité de ses vieux jours.

Solange se laissait aller pour lors à des impressions joyeuses, mais indécises. Elle avait le cœur neuf qui s'éveillait dans son nimbe d'illusions et qui s'intéressait à tout parce qu'il ne se cloîtrait pas encore dans une pensée unique.

C'est un des jolis côtés de l'Aveyron que les Genêts. Figurez-vous une petite vallée étroite, sinueuse, ce que les gens qui n'aiment point la nature appellent un trou: elle semble être seulement le lit démesuré de la petite rivière qui coule au fond, une petite rivière reluisante entre les lisières vertes des prés, comme un fil de perles transparentes.

Le château des Genêts est bâti sur une très haute colline qui domine cette petite vallée; il passe pour le château le plus laid de l'Aveyron, où néanmoins il y a des châteaux extrêmement laids. Si on l'appelle encore un château, c'est plutôt pour la renommée des sept tours qu'il eut aux temps fabuleux que par considération pour le tronçon de celle qui lui reste. Ce tronçon de tour, coiffé d'un toit écrasé à grands bords rabattus, tel qu'un chapeau de bonne femme

du pays, n'affiche aucune prétention féodale, ni aucune apparence guerrière. D'innombrables pigeons qui montrent leurs petites têtes par les anciennes meurtrières, et une végétation moussue entre les tuiles et sur les gargouilles, achèvent de lui imprimer un caractère pacifique.

Du temps même de ses sept tours, il paraît que le château avait sa réputation de laideur. Elle tient de son origine. Certains jeunes diables, dit-on, en villégiature dans l'Aveyron, furent séduits par la fraîcheur de ce lieu — la fraîcheur est le premier charme pour la gent diabolique — et ils y voulurent bâtir un séjour d'été.

Cette jeunesse dorée allait bien arranger l'Aveyron ! vous pensez si aucun indigène voulut dresser le plan du manoir de pareils seigneurs et risquer de vivre sous leur fourche. Force leur fut donc de faire venir un architecte de leur propre pays. Ce vieil architecte de l'enfer, qui avait les conceptions sombres de son terroir, éleva les Genêts ; il pensa à la puissance, à la durée ; il oublia la lumière et la gaieté.

Aussi les jeunes diables trouvèrent leur château si noir et si lugubre, qu'ils s'y prirent d'un ennui immortel et le vendirent.

De vous raconter comment les de Gores l'ont acheté, tout l'Aveyron en serait bien en peine. Toujours est-il qu'ils s'étaient fort bien accommo-

dés de la seigneurie des Diables, tant la joie d'une bonne conscience reluit sur les murailles. Le cachet satanique a peu à peu disparu ; il ne restait guère que le pavé de la cour qui tînt de la première époque ; les voitures y faisaient un bruit infernal. Encore ce dernier vestige du passé ne troublait-il pas les présents châtelains ; — tout tourne à bien pour les gens vertueux ! — les de Gores aimaient ce tintamarre, qui leur annonçait l'arrivée de leurs amis.

Au roulement de la voiture des Bozouls, tous les habitants des Genêts accoururent. Ce fut une grande joie pour monsieur et pour madame de Gores de revoir la petite amie de leur maison. Amédée avait bien dit : aux Genêts, on avait le temps de penser à ses amitiés. Et, comme les souvenirs ne sont pas le partage exclusif des vieillards, lui aussi, il avait l'air un peu ému.

Petit-Jean arriva, moitié fier, moitié fâché ; car, d'en haut, où il était en train de faire aux pigeons quelques agaceries, il avait ouï la voix mélodieuse de Solange qui disait : " Où donc est Petit-Jean ? " C'était fort bien de songer tout de suite à lui ; mais qui avait autorisé mademoiselle Solange à l'appeler Petit-Jean ? Voilà comment les libertés se prennent.

Peut-être Solange avait-elle un peu oublié les de Gores, depuis quatre ans, et quatre années de Paris ! .... Aussitôt aux Genêts, le vieux temps saillait de l'ombre et se redorait au rapide rayon du

souvenir. Combien de journées elle avait passées là, de ces journées d'enfance qu'on se remémore, mélancoliques ou gaies, avec un suave plaisir! Elle y avait joué si follement, au printemps, dans les prés en fleurs; elle s'y était reposée, lasse d'amusements et de promenades, si doucement sur les genoux de madame de Gores, et endormie comme sur les genoux d'une mère.

Les années, d'ailleurs, semblaient n'avoir pas effleuré les Genêts, tant Solange y retrouvait toutes choses telles que dans ses plus lointains souvenirs.

Rien ne changeait aux Genêts, ainsi qu'à Rochebelle, chez mesdemoiselles de Bozouls; mais, il faut bien l'avouer, ici, cette manière de fidélité était encore plus déplorable; car le château des Genêts, au dedans non plus qu'au dehors, n'avait jamais eu d'élégance.

C'étaient de larges salles, des plafonds très hauts, de longs corridors; on sentait partout courir les frissons.

Depuis que les tentures étaient tombées en poussière, un artiste peintre du Rouergue avait exécuté, sur les murs des vestibules, de formidables comètes chocolat avec de fantastiques chevelures jaune d'œuf. Au lieu de rappeler les diables, cela sentait fort le monastère.

Dans le salon, tout avait le même air. Les meubles raides et droits, modestement vêtus de leurs housses

et rangés symétriquement le long des murs, ressemblaient à des moines récitant l'office ; à chacun des angles, une petite encoignure dressée et recueillie faisait le saint dans sa niche ; par-ci, par-là, une lourde console s'accotait à la muraille, comme une châsse : tout fleurait l'éternité. Où donc étaient les cabrioles des premiers propriétaires ?

Tandis que la visite se prolongeait, — on faisait aux Genêts les visites fort longues, — ces petites remarques se présentèrent à l'esprit de Solange, et les réflexions vinrent peu à peu souffler sur ses émotions. Évidemment cet ameublement échappait à toute classification de style et aurait défié l'amateur le plus intrépide. Il n'y avait pas chez les de Gores un siège où l'on fût positivement à son aise.

Solange n'avait jamais pensé à ces détails matériels, naguère, quand elle venait intimement aux Genêts. On vante à tort la jeunesse, c'est l'enfance qui a les plus vraies et les plus bienfaisantes illusions : partout où l'on est aimé, tout est beau. Maintenant, le jugement de Solange s'était formé ; le goût lui était venu, et d'ailleurs.... voilà ce que c'est que de faire les visites trop longues, qui est un usage du pays.

La visite terminée, on avait l'habitude, aux Genêts, si le temps était bon, de descendre à pied le long des sentiers pour rejoindre la voiture au bas de la côte. Les hôtes du château accompagnaient leurs

amis jusque-là. L'Aveyron est un des pays du monde où l'on s'accompagne le plus.

A peine a-t-on franchi la cour, la vue est ravissante ; les diables avaient bâti leur château infernal en plein paradis terrestre. Devant vous, à vos pieds, tout autour et tout au fond de la vallée, les bois s'étendent, serrés et touffus, de manière qu'on n'aperçoit pas une seule motte de terre. Ils sont toujours frais, sauvés par la montagne des rayons trop chauds du soleil. Çà et là seulement, l'automne venait d'y jeter de grandes pièces jaune clair, comme des voiles d'or sur la tête des arbres encore verts.

Amédée et Petit-Jean marchèrent devant avec Solange. Amédée offrit son bras à Solange, et Petit-Jean leur fit les honneurs du paysage.

— Voyez-vous, mademoiselle, comme ces vaches ont l'air petites, en bas, dans le pré ? Et tous ces moutons qui descendent ? Et le berger ? Et le chien ?.... On dirait d'une boîte de bergerie.

— Elle est très jolie votre boîte de bergerie ; ce que je préfère, ce sont les arbres, tous ces arbres verts.

— Moi, c'est le chien, dit Petit-Jean ; et toi, Amédée ?

— Ce coin de ciel un peu rose.

Petit-Jean regarda Solange et haussa imperceptiblement les épaules. Petit-Jean l'avait remarqué.

Depuis qu'Amédée avait été reçu à l'École polytechnique, il disait à tout venant de ces choses saugrenues. Tout le monde sait qu'il y a toujours des chiens et des arbres verts dans une boîte de bergerie; mais des coins de ciel un peu roses !

Tandis qu'ils admiraient tous les trois les merveilles champêtres de la boîte de bergerie, un jeune gars, qui allait vers Rochebelle et qui paraissait avoir doublé le pas pour les rejoindre, s'arrêta à côté d'eux.

— Bonjour, mesdames, messieurs, et la compagnie, dit-il en tournant son chapeau dans ses doigts de cette façon particulière au salut des paysans.

— Bonjour, Pierril, répondit madame de Bozouls.

Et puis Léonce, et les de Gores :

— Bonjour, Pierril.

Ce n'était pas encore assez pour Pierril ; il s'approcha d'Amédée et, le saluant de nouveau, il se mit à tourniller son chapeau devant Solange. Elle seule n'avait pas dit : " Bonjour, Pierril."

— Vous ne reconnaissez pas Pierril, mademoiselle, Pierril de Rochebelle ? dit Amédée à Solange.

Elle avait fait un signe de tête et laissait là le pauvre garçon.

— Ah ! vous êtes de Rochebelle ? dit Solange d'une mine distraite.

— Si je suis de Rochebelle, mademoiselle ? Je suis Pierril, le frère de lait de M. Amédée.... Made-

moiselle me connaît bien ; c'est moi qui plantais des fleurs dans le petit jardin de mademoiselle, moi qui mettais des roues aux charrettes de ses poupées, moi qui tenais la bride de son âne quand mademoiselle se promenait, le dimanche, sur la grande route.... Pierril, le fils de Catinou.

— Son père est mort depuis deux ans, reprit Amédée ; sa mère est devenue infirme, cette bonne Catinou, qui vous faisait de si belles fouaces, le jour de la fête.

— Oui, je m'en souviens : elle faisait de belles fouaces, mère Catinou. — Allons, bonjour, Pierril.

Et Solange passa.

Amédée n'osa pas l'arrêter plus longtemps. Il regarda en arrière et aperçut Pierril qui tournait encore son chapeau entre ses doigts, de grosses larmes dans les yeux. La demoiselle l'avait oublié!

Mademoiselle Solange était restée pour Pierril une de ces dames blanches, comme il y en avait beaucoup, paraît-il, au temps jadis, et dont sa mère-grand lui avait conté tant et de si beaux hauts faits. Pour l'apercevoir sur quelque cime au coucher du soleil, Pierril aurait gravi la montagne depuis l'aurore.

Il savait bien — il l'avait su le premier au village — que mademoiselle Solange était de retour ; mais le moyen de se présenter au château ? Mademoiselle Solange avait l'air si fier ! Ce qui venait maintenant

de pousser son courage et de le rendre si hardi d'oser tourner son chapeau devant elle, c'était la présence de monsieur Amédée. Amédée avait servi à Pierril de bon génie plus pratique qu'une dame blanche ; tout ce que Pierril savait, Amédée le lui avait appris : lire, écrire, compter ; et combien de choses d'histoire et de grammaire ! Pierril avait plus de réputation au village qu'un académicien dans la capitale : au village, il n'y avait pas trente-neuf savants comme lui.

Mais Pierril s'en avisait bien : la demoiselle avait à peine l'air de connaître M. Amédée.

— Vous n'avez pas été voir cette pauvre femme, au bout du village ? demanda timidement Amédée, que les larmes de Pierril émouvaient.

— Au bout du village ! s'écria Solange, moi ! y songez-vous, monsieur ? Que je traverse Rochebelle ; que je passe dans ces ruelles infectes ! Mais, mon Dieu, quand ce serait le chemin du paradis ! C'est assez, c'est trop d'apercevoir de ma fenêtre, assez bas heureusement pour qu'ils n'en gâtent pas la vue, ces hideux petits cloaques ;.... nous n'avons pas un village propre et coquet comme le vôtre.

Solange étendait la main dans la direction des Genêts.

Amédée ne s'enhardit pas à répliquer. Il regarda au delà des doigts de Solange, le village et l'église qu'on apercevait tout le long du ro

Car le village des Genêts est quasi incrusté dans le roc, les maisons faites d'un seul mur qui s'adapte à une cavité naturelle ; Solange pouvait les trouver proprettes, elle n'y était jamais entrée.

L'église est bâtie de même : une simple muraille qui clôt une grotte, digne paroisse de son village.

Cet ensemble d'architecture primitive, ce rocher percé de portes et de croisées, ne laissent pas d'avoir un effet pittoresque. En voyant de loin, saillant du roc, ce petit clocher pointu, on ne sentait pas son âme s'élever par l'essor de grandes pensées, comme à l'aspect d'une cathédrale, mais son cœur palpiter sous l'émotion de mille petits souvenirs.

— Lorsque vous étiez enfant, tout enfant, dit Amédée à Solange, vous veniez le dimanche passer la journée aux Genêts. C'est là que nous entendions la messe. Vous vous mettiez à genoux à côté de moi, vous souvenez-vous ? dans notre vieux banc ; je cherchais pour vous les prières dans votre petit livre et vous lisiez l'évangile dans mon gros paroissien.... Vous aimiez beaucoup cette grand'messe, mademoiselle.

— La grand'messe des Genêts, je la trouvais si belle ! répondit Solange : le plain-chant retentissant des paysans du village ; les bouquets à raisins d'or, aux jours de fête ; les cierges avec leur lumière mystique, dans cette grotte presque sombre... Jean était bien petit, pour qu'il se rappelle tout cela.

Petit-Jean était sérieux ; on glissait sur la pente des souvenirs ; il comprenait qu'il allait être de trop. D'ailleurs, Petit-Jean n'aimait point qu'on se souvînt devant lui ; n'était-ce pas le narguer? Certes, il n'aurait pas mieux demandé que de dire, ainsi qu'on disait chez les vieux Bozouls : " Il y a quarante ans, je plantai cet arbre ; il y a cinquante ans, je chassai le loup." Mais Petit-Jean touchait du doigt tous ses souvenirs.

— A Paris, reprit Solange, dans les grandes églises, souvent il m'est arrivé de resonger à celle-ci, ma petite église de l'Aveyron, car elle me semblait mienne, plus mienne que celle de Rochebelle : elle est restée dans ma mémoire comme l'idéal des églises de mon pays.

— Et dans cette petite église de votre pays, dans votre petite église, répondit Amédée, permettez-moi de vous le dire, mademoiselle, plus souvent encore on pensait à vous.... le dimanche, quand les grands cierges étaient allumés ; les jours de fête, lorsque les bouquets d'or reluisaient, et au mois de mai, devant l'autel de la Vierge, où tant de fois vous étiez venue poser des fleurs. A combien de mois de mai, depuis lors, ai-je apporté là des fleurs — les plus belles de ma mère — en songeant à vous, et des prières pour cette petite amie qui grandissait si loin de nous !

Amédée parlait avec cette demi-voix qui fait un secret des choses les plus simples.

Petit-Jean jugea que c'était le moment de s'éloigner un peu. Il coupa une grande gaule et se mit à battre à droite et à gauche, pour avoir l'air de penser à quelque chose.

— Et quelquefois, pendant nos longues veillées des Genêts, continua Amédée, il m'est arrivé, tout en parlant de la petite amie absente, de songer, mais plus tristement. Vous étiez grandie, déjà ; je me demandais si, de retour ici, vous ne regretteriez pas Paris, " Paris " la " grand'ville," et si vous pourriez aimer encore notre pauvre vieil Aveyron.

— Notre pauvre vieil Aveyron ! vous dites cela par manière de coquetterie ; il est toujours riche, toujours jeune, toujours fleuri, toujours vert. Peut-être est-ce amour du pays natal : il me semble n'avoir jamais rien vu de plus joli que ce paysage.

Ils longeaient un petit ruisseau, dont l'eau incolore et transparente n'avait l'air que d'une gaze glissant sur les pierres. Le soleil s'était caché derrière la montagne et, seulement par les échancrures, lançait des rayons longs et rougeâtres. De grandes étendues gisaient dans l'ombre, au bas de la vallée ; mais sur le versant, par-ci, par-là, les têtes des bois étaient ensoleillées avec mille nuances ; des insectes couraient ou voletaient, cherchant leur souper au dernier soleil, et, dans les prés, on entendait encore chanter les cigales.

— Je me demandais si vous vous souviendriez de

vos amis de l'Aveyron, dit Amédée, de vos amis d'autrefois....

— Mes amis d'autrefois? je n'en ai eu qu'un, je crois, un seul....; à moins que vous ne vouliez compter aussi ce jeune homme nouveau-né.

On pouvait parler de Petit-Jean sans plus de révérence, il s'était retiré de la société; il trempait sa gaule dans le ruisseau et la passait sous les gros cailloux, pour faire peur à de petites écrevisses qui se sauvaient à toutes jambes.

— Un seul ami? répéta Amédée.

Et il murmura, mais très bas, quelque chose où Solange n'entendit — tant c'était murmuré bas — que le mot de " rêve. "

— Je croyais que vous pensiez, répondit-elle, que vous réfléchissiez; mais vous avez le front si grave.... que vous ne rêviez point.

— Il y a des rêves sérieux, dit Amédée; les cœurs mêmes les plus graves ont les leurs, et trop hardis, peut-être.

Amédée voulut sourire, mais sa voix chevrotait.

Solange regardait droit devant elle. Dans ses yeux clairs comme l'eau du ruisseau, où l'on croyait entrevoir jusqu'au fond de son âme, aucune expression ne passa, même fugitive.

Elle écoutait, pourtant.... le bruissement des fourmis ailées ou le chant des cigales?

Au bout des sentiers, à mi-côte, la voiture de Rochebelle attendait, et le cheval d'Amédée, tout sellé. Petit-Jean, qui était, pendant les vacances, la cheville ouvrière de la maison, tout à l'heure, en donnant ses ordres, venait de se rappeler que son frère reconduisait les Bozouls jusqu'à la moitié du chemin autrefois. Et Amédée avait aujourd'hui si bien la mine de se remémorer autrefois !

Tandis que le chemin était assez large, quoique taillé en plein roc, Amédée se tint auprès de la voiture, chevauchant dans les pierres. Il continuait son rêve, son rêve sérieux. Cet air tiède, encore plein de senteurs et de frémissements, ce soleil couché, dont il ne restait plus que sur le ciel les derniers reflets, un je ne sais quoi des choses lui montait au cœur. Chacun a son heure de poésie dans la vie, même de poésie sérieuse.

Léonce et Solange l'examinaient.

Léonce pensait aux papillons, à ces papillons qui voltigent autour de la lumière, qui se brûlent les ailes, qui tombent recroquevillés et noircis, qui restent gisants sur le carreau.

Si cette comparaison lui venait naturellement à l'esprit, ce n'était pas pour sa justesse, mais parce qu'elle est courante : les papillons qui se brûlent les ailes s'étant fait une réputation universelle. Autrement, Léonce savait bien qu'Amédée n'avait pas les ailes du cœur si légères, et, s'il y avait pris garde

monté comme l'était son ami, l'allusion aux papillons était un peu forcée.

Amédée aurait certainement paru un cavalier de bonne grâce, n'eût été sa monture. C'était un cheval rouan, un indigène, évidemment : la crinière grosse et courte, de fortes jambes, le trot dur et bruyant ; on voyait qu'il n'était pas sujet au vertige au-dessus de l'abîme ; il portait la tête à son aise, ainsi qu'un cheval de fermier, et gravissait les côtes, le genou plié, tel qu'un paysan du Rouergue. Ce n'était pas un cheval pour quelqu'un qui rêvait.

Solange se disait :

—Il a l'air de monter un ours.

VI

AMÉDÉE de Gores n'était pas un de ces songeurs de profession qui, plutôt que d'affronter les aventures de la réalité, laissent leur cœur s'accouardir dans les mollesses de l'espérance. Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis la visite des Bozouls, et monsieur de Gores allait à Rochebelle demander à madame de Bozouls la main de Solange pour son fils Amédée.

Amédée de Gores avait eu, dès sa première jeunesse, des idées bien arrêtées au sujet du mariage — voilà ce que c'est que d'être réfléchi. — Il ne désirait pas que sa femme fût belle : il la voulait simple comme lui, bonne, sérieuse et dévouée.... "La grâce est trompeuse et la beauté est vaine." C'était la femme forte qu'il lui fallait : " Le cœur de son mari met sa confiance en elle ; elle a cherché la laine et le lin et les a travaillés avec ses mains sages et ingénieuses ; elle se lève lorsqu'il fait encore nuit."

Vous pensez bien qu'il ne manquait pas de jeunes filles dans l'Aveyron, dont l'éducation était dirigée vers la réalisation de cet idéal, — c'est le pays où on les trouverait le plus nombreuses, — et vous vous

figurez qu'après avoir aussi mûrement réfléchi, Amédée n'avait qu'à fixer son choix.

Ah ! la conduite serait bien facile, si l'on n'avait affaire qu'à sa raison ; hélas ! il faut compter avec son imagination et avec son cœur. Or, vous l'avez vu, pendant qu'Amédée tenait verrouillée sa porte à tous les rêves, les rêves avaient sauté par la fenêtre ; tandis qu'il surveillait de près son imagination, son cœur lui avait échappé.

Amédée avait toujours aimé Solange d'une affection toute simple d'abord, lorsque Solange était petite. Mais, tandis que Solange grandissait et d'enfant devenait jeune fille, l'amitié d'Amédée avait grandi de même et s'était changée en tendresse. Cette métamorphose-ci se fait aussi naturellement que l'autre ; parce qu'elle se fait plus secrètement, Amédée ne s'en était pas tout de suite avisé. Aussitôt qu'il avait revu Solange, il s'était dit en son cœur :

— "Votre parler est doux !" — "votre taille ressemble à celle du palmier !" — "les cheveux de votre tête sont comme la pourpre du roi !"

Mais, en songeant au mariage, il avait oublié les sages instructions de la mère du roi Salomon.

Une chose néanmoins lui donnait quelques appréhensions : "les solives" des Genêts n'étaient pas "des cèdres ;" il ne pouvait point faire à Solange "des chaînes d'or marquetées d'argent." Se conten-

827643

terait-elle de l'existence simple de madame de Gores? Voudrait-elle renoncer au luxe, à quoi elle s'était faite?

Incontinent Amédée avait tourné la question. Ne pouvait-on pas, avec de l'entente et de l'économie, recrépir les Genêts, relever la vieille tour, l'ajuster et la meubler d'une façon plus moderne et plus confortable?

C'était merveille comme monsieur et madame de Gores, pour n'être pas amoureux, entraient dans les rêves de leur fils, et jusque dans ses rêves de dévouement.

Tous deux étaient vieux et ils tenaient à si peu de choses! Il y avait bien, chez madame de Gores, plusieurs meubles véritablement beaux, et dans la bibliothèque de monsieur de Gores trois ou quatre objets d'art avec quelques petits tableaux qui passaient pour des chefs-d'œuvre; enfin, dans une vieille armoire des Genêts, derniers vestiges d'une splendeur passée, dormaient des brocarts antiques auxquels les générations après les générations n'avaient jamais touché. De ces précieuses reliques, économie des siècles, ne pouvait-on pas maintenant parer le logis de Solange? et, dans cette tour où elle habiterait, faire refleurir pour elle les vieux Genêts?

Et cette plaisance de la vie, ce superflu que Solange comptait pour le nécessaire, Amédée, par mille petits sacrifices en ce qui ne concernait que lui-même, ne

saurait-il pas le lui continuer? Il lui serait si facile, eh! mon Dieu, si doux, de se dévouer pour elle à toutes les heures et dans toutes les choses de l'existence! Il allait l'entourer de tant de soins, de tant de bonté, de tant d'amour!

En regardant de loin, le long de son avenir, cette joyeuse abnégation quotidienne, il se disait, déjà rassuré: "Je pourrai la rendre heureuse." De se demander si elle le rendrait heureux, il l'oubliait.

Amédée de Gores prétendre à la main de Solange de Bozouls! Le moyen que la baronne douairière ne fût pas surprise? Elle écouta d'abord presque sans le comprendre le discours de monsieur de Gores, tout clair qu'il était. Voilà une demande bien flatteuse à la vanité des Bozouls!

Pourtant, si la douairière avait voulu lever les yeux sur les tableaux suspendus à la muraille, ce n'était pas une chose étrange; on lisait encore parmi les inscriptions: "Bénigne de Gores, dame de Bozouls;" "Gillonne de Bozouls, dame de Gores." Mais c'était d'un autre âge, du temps où la reine Berthe filait.

Il est vrai aussi que, lorsque Solange était toute petite et Amédée presque grand, maintes fois on s'était plu à projeter leur mariage, à Rochebelle et aux Genêts. Le commandant de Bozouls lui-même, voyant Amédée brave et sage, lui disait en se jouant:

— Si ma fille est jolie, je la marierai avec toi; tu seras un galant homme qui la rendra heureuse.

Solange était jolie ; Amédée était un galant homme qui ne demandait pas mieux que de la rendre heureuse ; mais le commandant de Bozouls était mort depuis longtemps.

Ce n'était pas que la douairière méconnût les grandes qualités d'Amédée ; mais, enfin, il n'était guère séduisant ; il n'était pas beau ; et, pour tout dire, il n'était point riche.

Quoi ! mademoiselle de Bozouls, sa petite-fille, cette fleur de grâce et de fierté, irait éclore dans ce vieux manoir ? Et voilà où ses rêves de grand-mère, si haut envolés, allaient se poser, sur le pigeonnier tronqué des Genêts ? Les de Gores étaient bien hardis !

Madame de Bozouls répondit très froidement à monsieur de Gores.

Il lui semblait qu'Amédée était bien sérieux pour sa petite-fille.... ; tous deux n'avaient ni les mêmes habitudes, ni les mêmes goûts ... ; on ne voyait pas entre eux cette sympathie de caractère qui présage le bonheur de tous les jours. Enfin, — dans des questions aussi graves, c'est le devoir d'une grand-mère de songer à tout, — Solange n'avait pas non plus une grosse dot ; dans un temps où les exigences du monde sont devenues si lourdes, ces deux fortunes réunies ne comportaient pas grande suffisance.

Monsieur de Gores reprit de son mieux ces diverses raisons, surtout celles de la fortune, qu'il sentait

être la réelle. Il raconta à madame de Bozouls comme il avait offert à Amédée l'avantage du quart de ses biens, tel que les aînés des de Gores l'avaient toujours eu, et comme Amédée le refusait. Il rapporta fidèlement à madame de Bozouls les pensées d'Amédée, leurs projets pour le bien-être de Solange, leurs rêves pour son bonheur. Dans la parole franche de monsieur de Gores reluisait toute la noblesse des sentiments de son fils; le dévouement y palpitait, tout chaud encore du cœur d'Amédée.

Assurément cela était fort beau; madame de Bozouls voulait bien en estimer davantage Amédée et même monsieur et madame de Gores, les vieux amis des Bozouls : elle les loua tout haut; mais tout bas elle se disait que les sentiments — c'est regrettable — contribuent pour une part très minime au bien-être de la vie. Qu'était-ce donc pour Solange que le luxe des de Gores et la moitié ou les trois quarts des Genêts?

La douairière promit que, dans huit jours, elle donnerait aux de Gores la réponse de sa petite-fille, et monsieur de Gores se retira.

Il avait bien compris la froideur de madame de Bozouls : cependant il espérait au cœur de Solange.

Madame de Bozouls ne songeait pas à choisir elle-même la destinée de sa petite-fille; elle ne voulait faire peser dans son conseil ni sa propre ambition ni sa tendresse. Elle exposa loyalement à

Solange, avec la chaleur presque éloquente de monsieur de Gores, la demande d'Amédée, ses nobles sentiments, le tendre souci qu'il témoignait pour son bonheur. Elle voulut même se montrer, envers les de Gores, bonne voisine : elle recrépit les Genêts, elle releva la vieille tour ; elle tendit les appartements des vieux brocarts.

S'il avait plu à Solange de se laisser attendrir par ces petits projets bourgeois et de s'immoler à une amitié d'enfance, — c'était le mot de madame de Bozouls, — elle lui aurait dit, avec la mélancolie des plus belles espérances fauchées au pied :

— Immole-toi, mon enfant.

Aux Genêts, ce huitième jour était de grande conséquence ; à Rochebelle, ce ne semblait pas être un de ces jours qui décident de toute une vie.

Mesdemoiselles de Bozouls, debout derrière les vitres de leurs fenêtres, étaient seules à s'agiter. Il s'agissait de savoir à quel moment précis Léonce, qui voulait se charger de la délicate mission d'apporter aux de Gores la réponse de madame de Bozouls, allait se mettre en route pour les Genêts. Parce qu'il n'y avait pas de grands événements dans l'existence de ces demoiselles, les petits y prenaient de l'importance, et jusqu'aux petits événements de l'existence d'autrui.

Madame de Bozouls n'avait pas voulu celer à ses belles-sœurs la demande des de Gores. Elle connais-

sait assez la vanité des mystères dans une maison dont mademoiselle Jacquette habitait une partie, pour épais qu'ils fussent, les murs mitoyens avaient l'ouïe fine, et, ce qui n'est pas plus particulier aux murs de Rochebelle, ils avaient une langue à répéter toutes choses, surtout les secrets.

Aussi, depuis huit jours, si l'on n'avait pas bien réfléchi chez la douairière, chez ses belles-sœurs on avait beaucoup commenté ; à ne juger que par où on parlait le plus, il aurait été croyable que c'était ici qu'il était question d'un mariage.

Mesdemoiselles de Bozouls avaient tout de suite auguré de l'éducation de Solange quelle serait sa réponse ; néanmoins elles n'avaient pas laissé de s'exclamer à tout propos, durant ces huit jours :

— Solange de Bozouls refuser la main d'Amédée de Gores !

Les vieux Bozouls aimaient extrêmement les de Gores, et tout particulièrement Amédée. Amédée, d'ailleurs, paraissait né pour être prisé des vieilles gens : le caractère qui tenait un peu de l'antique, les sentiments religieux portés ferme, sans ostentation ni respect humain, les idées politiques droites comme l'épée de ses ancêtres, et ce respect pour l'âge, cette politesse de jadis, presque cette galanterie envers les vieilles femmes.... Quelle heureuse différence avec la jeunesse d'aujourd'hui qui dédaigne tous les siècles, qui coudoie tous les préjugés,

qui ne rend des visites honnêtes nulle part, et qui fume partout!

Il y avait donc beaucoup à dire sur le refus inconsidéré de Solange; là, ces demoiselles voyaient l'accomplissement de toutes les prophéties : c'était le premier affront des Bozouls aux de Gores. Il fallait bien qu'une Bozouls eût été élevée à Paris pour faire ce scandale dans l'Aveyron.

Il y avait beaucoup à dire aussi sur la folie de madame de Bozouls, qui poussait la présomption de sa petite-fille et berçait son orgueil de rêves dangereux.

Et qui donc espéraient ces dames? Un prince Charmant pour offrir à Solange, par-dessus son cœur, ses trésors et sa couronne? Certainement il y avait beaucoup à dire; mais mesdemoiselles de Bozouls pouvaient avoir la conscience quiète : elles avaient tout dit.

Léonce se promenait depuis une demi-heure le long de la terrasse en attendant la lettre de madame de Bozouls, — les femmes écrivent toujours au dernier moment; — il marchait à grands pas, les mains dans ses poches, le sourcil froncé, il tâchait d'éventer sa mauvaise humeur.

— Ah! c'est toi, Petit-Jean! dit-il tout à coup en apercevant Petit-Jean au bout de l'allée; quelle nouvelle apportes-tu?

— Aucune nouvelle, monsieur, je suis parti des

Genêts sans que personne le sache : j'ai besoin de vous parler.

Léonce le toisa involontairement. Petit-Jean ne se redressa pas pour paraître plus grand : il était grave, mais simple.

— Eh bien, dit Léonce, de quoi viens-tu me parler?

Petit-Jean commença, sans lever la tête :

— Vous savez qu'Amédée aime mademoiselle Solange....

— Je le sais, je le sais, marmotta Léonce, et elle le sait aussi bien que moi.

L'amour d'Amédée l'impatientait. Quelles vanités que la réflexion et le jugement s'ils servent à placer ainsi son cœur !

Petit-Jean reprit d'une voix plus timide encore :

— Amédée dit : "Autrefois elle aimait tant les Genêts ! " Mais, à présent, ce n'est plus autrefois, monsieur.... Les Genêts, ce n'est pas beau comme Rochebelle, et l'Aveyron n'est pas plaisant comme Paris ! — Petit-Jean rougit. — Mon frère peut-être n'est pas assez riche ?

— C'est cela, murmura Léonce.

— Oh ! monsieur, si ce n'est que cela, j'ai une idée, moi

— Toi, tu as une idée ?

— Oui, monsieur, j'ai une idée, une excellente idée, qui m'est venue hier. Hier au soir, mon père causait avec Amédée ; j'avais la tête appuyée sur

l'épaule de ma mère : on croyait que je dormais. Mon père parlait terres, argent, que sais-je ? Amédée disait : "Je n'accepterai jamais mon bonheur au détriment de Petit-Jean." Moi, je ne dormais pas : je réfléchissais.... Voyons, monsieur, au lieu d'avantager Amédée du quart de sa fortune, si mon père la lui donnait toute, toute sa fortune, ce serait encore beaucoup mieux ?

Cette fois, Petit-Jean regarda Léonce tout droit, car il trouvait son idée superbe.

— Et toi, qu'est-ce que tu aurais ? dit Léonce.

— Moi, monsieur, je n'aurais rien.

— C'est très simple ; et tu vivrais avec quoi ? avec ta part de l'eau fraîche des Cascadettes ?

Les Cascadettes sont une propriété communale du village des Genêts : dix ou douze petites fontaines bondissantes, renommées pour leur fraîcheur.

— Oh ! pardon, monsieur, vous allez voir que j'ai pensé à tout ; les gens qui travaillent ont autre chose à manger que l'eau fraîche des Cascadettes. Et ne trouvez-vous pas que ceci sera pour moi d'un singulier avantage ? Les gens qui n'ont point de fortune travaillent.... Oh ! je piocherai, par exemple : j'achèverai mes classes ; je serai reçu à tous mes examens ; j'entrerai à Saint-Cyr ; — je préfère Saint-Cyr à l'École polytechnique ; — j'en sortirai sous-lieutenant. Avouez, monsieur, qu'avec une carrière on n'a que faire d'être riche.

Léonce ne répondait rien. Petit-Jean était trop sérieux pour qu'il osât se remémorer le pot au lait de Perrette.

— Je ne crois pas qu'on puisse rien reprendre à mon plan, reprit Petit-Jean interprétant à sa guise le silence de Léonce, et, comme vous le disiez vous-même, c'est très simple....; j'ai pensé, monsieur, que vous, qui êtes l'ami d'Amédée, vous vous chargeriez de lui expliquer mon idée.

Léonce sourit.

— Tout de bon, monsieur, s'écria Petit-Jean, enfin indigné de n'être point compris, je ne vois pas pourquoi vous hésitez, et je m'étonne qu'Amédée fasse tant de façons ; cent fois j'ai entendu dire ceci à mon père, et Amédée comme moi, et vous-même, monsieur: "Tous les cadets des de Gores ont eu pour patrimoine leur épée."

— Petit-Jean, dit Léonce, tu n'entends pas grand'-chose aux affaires.

Mais il lui serra la main.

Petit-Jean, de son côté, pensa que Léonce ne méritait guère sa réputation : "rond en affaires."

— Attends-moi, ajouta Léonce ; nous allons partir ensemble pour les Genêts.

Ils étaient devant la partie du château qu'habitait Léonce.

Dans le petit salon de la tour, Léonce trouva Solange et Geneviève assises ensemble sur un de

ces fauteuils d'autrefois, à deux places, qui devaient être fort goûtés en leur temps pour les entretiens intimes. Mais Geneviève et Solange ne causaient pas ; elles avaient causé, et, ne s'étant point accordées, elles en étaient à ce moment où chacun se sent mal à son aise dans un fauteuil à deux places, et où aucun n'ose le quitter.

Léonce leur fit part de l'idée de Petit-Jean, sans commentaires, dans sa primitive simplicité. Ce n'était pas qu'il la jugeât fort pratique ; il y voyait seulement quelque chose pour attendrir le cœur de Solange.

Solange, qui avait ôté toutes les bagues des doigts de Geneviève, se divertissait à les faire rouler une à une sur ses genoux ; quand Léonce se tut, elle hocha légèrement la tête, sans interrompre son jeu.

C'était assez pour Léonce ; il tourna court au milieu du salon et se mit à l'arpenter d'un angle à l'autre.

— Solange, dit Geneviève, un dernier conseil : demande encore quelques jours de réflexion.

— Quelques jours de réflexion ! Est-ce que tu crois, Geneviève, que je vais faire une retraite, comme ma tante Jacquette m'a dit qu'elle a fait à chaque parti qui s'est présenté pour elle ? Ses retraites n'ont pas amené grand résultat, par parenthèse, si ce n'est de la laisser à sa véritable vocation ; car ma tante Jacquette est bien ce qu'on appelle une personne dans sa vocation.... Il est vrai que, dans

mon cas, une retraite serait plus à propos, aussi bien que pour entrer en un cloître, pour renoncer au monde, à ses vanités, à ses pompes, et pour faire vœu de pauvreté.

— Parlons sérieusement, Solange, dit Geneviève.

— C'est facile, le sujet n'est guère plaisant.

— Tu estimes Amédée, n'est-ce pas ?

— Infiniment; Amédée a été créé et mis au monde, dans le monde de l'Aveyron, précisément pour être estimé.

— Pourquoi précisément pour être estimé ?

— Parce qu'il n'y a pas été mis pour être aimé.

— Il n'a pas assez de qualités sérieuses pour qu'on l'aime ?

— Bien au contraire ; des qualités sérieuses, des vertus, je croirais plutôt qu'il en a trop : voilà par où on l'estime, c'est ce que je précisais.... ; mais de ces qualités plus légères, de ces manières de défauts qui sont des charmes ?.... Tu peux bien en convenir.... qu'est-ce qu'il a qui séduise l'imagination ? Or, je me figure que c'est un peu par l'imagination qu'on prend le cœur, tu sais, comme les alouettes avec de petits miroirs.

— Voilà une flatteuse comparaison.

— J'en ai une autre. L'imagination, c'est le petit bois qu'on allume d'une étincelle, les petits fagots ; ces petits fagots embrasent la grosse bûche, je veux dire le cœur.

— Celle-là est bien poétique.

— Oh ! flatteuse, poétique ! On cherche toujours les nobles comparaisons plutôt que les justes. Eh bien, Geneviève, je gagerais.... voyons, je gagerais mon cœur que jamais jeune fille au monde n'a eu l'idée raisonnable d'aimer Amédée.

— Tu perdrais la gageure : je connais plus d'une jeune fille qui aime Amédée.

— Plus d'une jeune fille !.... mais, ma chère Geneviève, c'est une épidémie ; au moins est-ce l'air du pays ? ce sont des jeunes filles de l'Aveyron ?

— Oui, Solange, des jeunes filles de l'Aveyron, qui entendent peut-être mieux que toi le bonheur.

— Ah ! c'est une spécialité des *demoiselles* de l'Aveyron ?

Geneviève ramassa ses bagues, les enfila à ses doigts et se tut.

— Geneviève, reprit Solange, ne te courrouce pas.... Chacun et surtout chacune entend le bonheur à sa mode. L'idéal est dans l'ordre naturel ou surnaturel une des espèces les plus variées....; je félicite les " demoiselles " de l'Aveyron d'avoir trouvé, toutes à la fois, le leur incarné dans Amédée. Le mien n'a pas jusqu'ici rencontré un corps ; il n'a point plié ses ailes dans cette étroite boîte humaine. Pourtant, je le confesse, il n'est peut-être pas, pour cela, plus éthéré que celui de ces " demoiselles ". Je ne vois pas clairement de quoi est sa tête, mais ses

pieds sont d'argent. Ainsi, crois-le bien, s'il ne manquait à Amédée que les grâces, je serais assez sensée pour accueillir sa demande. Ceci, c'est mon dernier mot : quelque bon, quelque digne, quelque noble que soit Amédée, et quand j'aurais pour lui — puisque je suis dans l'Aveyron — jusqu'à de l'amour, je ne l'épouserais point.

— Tu avoues que tu ne le trouves pas assez riche ? murmura Geneviève se penchant vers Solange, de peur que Léonce ne l'entendît.

Soin inutile ! Léonce savait toutes ces raisons depuis huit jours et il avait, après mademoiselle Jacquette, les plus fines oreilles du Rouergue.

— Pas assez riche, répéta tout haut Solange.

— Tu crois donc, ta grand'mère t'apprend que la richesse est la première nécessité de la vie !

— Ma grand'mère ne me l'apprend point : elle comprend ces choses comme moi ; moins bien même ; je suis faite pour les deviner.

— Les choses de la fortune ? et tu penses qu'il n'y a pas des femmes qui sont heureuses dans une vie simple ?

— Oh ! je ne suis pas sans l'avoir ouï dire.... des femmes heureuses en tricotant des bas, en brodant des bonnets grecs à leur mari, en lisant *la Cuisinière bourgeoise :* des femmes heureuses par le cœur. Encore faut-il que le cœur ne s'enfume pas à la vapeur du pot-au-feu ! Ce sont des histoires de fées, vois-tu,

Geneviève, où une baguette miraculeuse change à propos les citrouilles en carrosses, les lézards en laquais, les liqueurs de ménage en nectar, et les confitures en ambroisie.

"Non, je n'ai pas le sens de la vie médiocre.... il me faut la vie haute et douce : l'Aveyron l'été, Paris l'hiver ; ici et là, dans ma maison un grand train, dans ma bourse de quoi faire des largesses aux pauvres sans les toucher. Jamais je n'entrerai sous un chaume de paysan ; jamais je n'affronterai chez moi les petits détails domestiques.

"Nos aïeux étaient sans doute plus simples ; moi, je suis de mon temps. Un appartement de mauvais goût, une voiture vulgairement attelée, me donnent un véritable malaise ; une table bourgeoisement servie, des domestique qui ne sont pas en habit correct, je n'ai point dîné. Aucune baguette magique, aucun amour ne transfigurerait pour moi ce petit train campagnard des Genêts, cet unique valet qui revêt sa livrée patriarcale aux jours de fête, ce vieux château avec ses airs de catacombes, sa toiture de mousses recroquevillées, sa couronne de gargouilles ébréchées, ses pigeons éternels.... Geneviève, j'ai mûrement réfléchi : je serai heureuse de passer ma vie dans une noble famille, avec qui m'aimera ; mais il faut que la réalité prenne ceci de mon idéal : les pieds d'argent.

Léonce continuait sa promenade dans le salon ; de

temps à autre, il s'arrêtait devant la fenêtre pour tapoter un petit air, toujours le même petit air, sur les vitres : tel était, parmi les plaisirs innocents, le divertissement de choix de Léonce.

— Solange, dit Geneviève, es-tu bien sûre que, lorsque tu connaîtras davantage Amédée, lorsque tu apprécieras mieux ses qualités et ses vertus, — que tu ne trouves pas assez légères, — es-tu bien sûre que tu n'auras pas de regrets ? Après cet affront reçu.... les de Gores ont l'orgueil intraitable.... prends garde à ne pas te repentir.

— Si je n'aurai pas de regrets ? Geneviève, est-ce que tu penses bien à ce que tu dis ?

Les grands yeux de Solange se fermaient à demi ; elle repoussait sa tête en arrière avec mépris.

Elle se leva et dit à Léonce :

— Mon cousin, puisque vous me faites l'amitié de vous charger de ce message désobligeant, la lettre de ma grand'mère est là ; je crois que vous pourrez partir quand vous le voudrez.

Léonce s'inclina sans répondre et sortit du salon, passant le premier.

Petit-Jean l'attendait sur la terrasse.

— Mon petit ami, lui dit Léonce, Amédée n'aurait jamais voulu accepter ton sacrifice.

Et, d'un ton amer :

— D'ailleurs, toute votre fortune, ce n'eût pas été assez.

Petit-Jean regarda Léonce avec stupéfaction.

— Pas assez !

En apercevant Solange, il releva la tête, il la salua, mais fièrement.

Elle marchait, la mine haute, un peu pâlie par la colère, les yeux encore pleins de dédain. Le salut de Petit-Jean l'arrêta.

— Petit-Jean, dit-elle très bas en lui tendant les deux mains, voulez-vous rester mon ami ?

Petit-Jean hésita, la rougeur de l'affront d'Amédée lui montait au visage.

Mais Solange avait le regard si franc, l'accent si doux ! Toute sa superbe était tombée.

— Allons, Petit-Jean !

Le cœur de Petit-Jean faillit.

— Votre ami, malgré tout, toujours, dit-il plus bas encore qu'elle n'avait parlé, car il sentait sa faiblesse.

— Toujours, murmura Solange en s'éloignant.

Il semblait que l'écho d'une voix d'ange répétât leur pacte d'éternelle amitié.

Léonce et Petit-Jean, lorsqu'il arrivèrent aux Genêts, trouvèrent monsieur de Gores sur la porte du château ; Léonce lui remit la lettre de madame de Bozouls. Petit-Jean s'esquiva.

Ce n'était pas seulement que Petit-Jean fût discret : souvent il avait ouï parler des peines fabuleuses de l'amour ; il eut peur du chagrin d'Amédée.

Monsieur de Gores ne se montra pas plus vaillant; lui, qui non plus que petit-Jean n'en avait jamais eu, il croyait aux peines d'amour.

— Voulez-vous donner cette mauvaise nouvelle à Amédée? dit-il à Léonce.

Au fait, Léonce, quoique beaucoup plus âgé qu'Amédée, était son meilleur ami; cette forte amitié s'appuyait sur une large base d'estime. Et monsieur de Gores le savait, tout rustre que parût Léonce, personne — quand il s'agissait d'un ami — ne sondait mieux que lui les profondeurs délicates des affections ou des douleurs et n'avait, selon les blessures, la main si légère ou si ferme pour toucher à un cœur malade.

— L'exactitude est la politesse des rois, dit Amédée de l'air de quelqu'un qui espère un don royal, qnand Léonce entra dans sa chambre.

Léonce s'embarrassa de ce compliment. Il tendit à Amédée la lettre, toute ouverte, de madame de Bozouls.

— Je viens de voir votre père.

Amédée prit la lettre, la lut, la posa sur la table qui était auprès de lui, et dit simplement:

— C'est bien.

Le rêve de sa jeunesse était fini; ses espérances des derniers jours lui tombaient lourdement sur le cœur.

Léonce lui tendit la main. Alors deux grosses

larmes vaguèrent dans les yeux tristes d'Amédée.

C'était la première fois que Léonce le voyait pleurer.

— La vérité, c'est que madame de Bozouls ne me trouve pas assez riche, n'est-ce pas ? dit Amédée.

— Madame de Bozouls, oui ; mais surtout elle, Solange, répondit Léonce.

Il s'avisait de donner au cœur de son ami un de ces poisons qui sauvent la vie.

— Elle ! Solange ! s'écria Amédée ; je croyais qu'elle avait de l'amitié pour moi.

— De l'amitié et de l'estime, oui, mon ami, de l'estime infiniment. Mais qu'est-ce donc que votre noblesse de cœur, votre amour, l'honneur sans tache de votre maison, la tendresse de votre mère, le dévouement de Petit-Jean, au prix des splendeurs ou des aises de la vie ? Du reste, Amédée, quand mademoiselle de Bozouls aurait pour vous de l'amour, elle ne vous épouserait pas.... elle ne demande à la réalité que de tenir ceci de son idéal : les pieds d'argent.

Léonce raconta à Amédée la démarche de Petit-Jean, les conseils de Geneviève ; il lui rapporta exactement les dernières paroles de Solange. Il parlait rudement, sans regarder Amédée, pour avoir le courage de ne pas lui faire grâce d'une goutte de cette lie qui allait le guérir.

Amédée se leva et dit froidement :

— Je regrette d'avoir pleuré : elle ne vaut pas la peine.

Une heure après, Amédée sortit de sa chambre pour accompagner Léonce. Il cria :

— Jean !

Petit-Jean fut bien étonné : quel accent ferme ! quel visage tranquille ! Petit-Jean qui se figurait son frère quasi mort....

— Jean, dit Amédée, j'ai perdu mes plus belles illusions et ma première amie ; mais je sais que j'ai un généreux et noble petit frère : je te remercie.

— Tu ne l'aimes plus ? demanda Petit-Jean.

— Non, Petit-Jean.

— Elle n'est pas même ton amie ?

— Non, pas même mon amie : elle ne m'est plus rien.

Petit-Jean regarda Amédée ; il connaissait bien l'expression des yeux de son frère. Amédée disait vrai, elle ne lui était plus rien.

Petit-Jean se dit en son cœur :

— Elle est toujours mon amie.

VII

L'AUTOMNE avait passé, et ses jonchées de feuilles mortes, l'hiver, et ses neiges immaculées. Il restait encore sur les sommets quelques glaces, dont le blanc se ternissait aux rayons du soleil ; sur les versants des collines et dans l'étendue des vallées, tout verdoyait. C'était le printemps avec ses feuilles clair tendre, ses prés plantureux, ses petites fleurs des montagnes. On entendait les premières chansons des oiseaux, et on commençait à rencontrer quelques papillons.

Sur la route qui longe le pied du roc de Rochebelle, pas encore auprès des remises du château, une voiture allait au petit trot : un dogcart attelé de deux beaux chevaux alezan doré. En avant, un jeune homme très élégant conduisait ; en arrière, deux laquais, le dos tourné, se croisaient les bras ; sur la route, tantôt près, tantôt loin, trois chiens couraient, faisant force allées et force venues, avec cet air affairé particulier aux chiens qui suivent une voiture.

Tandis que les chevaux avaient ralenti leur allure, comme les chiens avaient poussé la leur, ceux-ci

arrivèrent les premiers et seuls devant les remises du château. Aussitôt, sans prendre le temps de la réflexion, — néanmoins avec un ensemble admirable, d'un bond, ils s'élancèrent tous trois sur deux petits chiens bien coiffés, qui étiraient leurs pattes au soleil dans le beau milieu de la route.

Incontinent il y eut de grandes exclamations croisées en l'air :

— Qu'est-ce que c'est que ces chiens !

— Les abominables chiens !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! nos petits chiens !

Et les aboiements des grands chiens ; et les jappements des petits.

Comme la voiture arrivait au tournant de la route, ce fut pour le jeune homme qui la conduisait un tableau un peu confus : deux vieilles dames, en belle toilette, appliquaient à ses chiens de grands coups d'ombrelles ; une jeune femme, tenant un petit garçon par la main, tentait de rassurer les petits chiens et d'adresser aux grands quelques paroles de conciliation, tel était le devant du tableau.

A quelques pas plus loin — ceci était le fond du tableau—une jeune fille grande et svelte se promenait, laissant flotter derrière elle la longue traîne de sa robe claire. La poussière blanche, reluisante au soleil, faisait à l'entour des nimbes d'argent doré.

Ce fond de tableau était charmant.

Au bruit de la voiture, tout ce monde s'émut : les

vieilles dames se mirent à pousser de grands cris et à faire des gestes violents avec leurs ombrelles ; la jeune femme cessa de parlementer au milieu des chiens et se recula sur le bord de la route ; la promeneuse tourna la tête et, s'apercevant enfin de tout ce scandale, se dirigea de ce côté.

On ne voyait pas son visage, mais seulement son chapeau, un grand chapeau de paille, que tapissaient de grosses touffes de muguets bleus dont, par-ci, par-là, mal retenus par le ruban, un ou deux brins tombaient.

— Maroto ! Tartaro ! Bruno ! cria le jeune homme du haut de sa voiture, aussitôt qu'il eut démêlé les meneurs de tout ce fracas.

Les grands chiens venaient de rouler les petits dans la poussière ; ils tenaient entre leurs dents les bouts de ruban de la coiffure des petits chiens et les tiraillaient de toutes leurs forces, jetant la tête à droite, jetant la tête à gauche, pour tirer avec plus d'application.

La voix de leur maître eut plus d'effet que les remontrances de la jeune femme et que les coups d'ombrelles des vieilles dames : ils lâchèrent prise et s'élancèrent en grandes gambades vers la voiture.

Au reste, il était aisé de le voir ces chiens n'avaient pas eu de méchantes intentions : ils n'avaient voulu que se divertir avec les petits chiens, lesquels n'aimaient point la plaisanterie.

L'ordre rétabli, le jeune homme arrêta sa voiture ; il salua courtoisement et balbutia quelques paroles d'excuse à l'adresse des vieilles dames et des petits chiens. Mais ni les vieilles dames ni les petits chiens ne le regardèrent : les dames embrassaient les chiens avec effusion pour marquer de se condouloir avec eux; les chiens léchaient un peu le nez aux dames pour reconnaître cette sympathie.

La jeune femme et le petit garçon rendirent son salut au jeune conducteur du dogcart; la jeune fille, qui était alors tout proche de la voiture, s'inclina d'une manière imperceptible et souleva du bout des doigts le bord de son chapeau.

Cette échappée de vue sous ce grand chapeau dura une demi-seconde. Cependant le jeune homme put entrevoir un visage diaphane et des yeux remplis de lumière ; il put entendre une voix extrêmement mélodieuse qui disait à un des petits chiens : " Et ton ruban ? " Et il aspira une bouffée des muguets bleus, qui lui arrivait en plein visage.

Les chevaux s'élancèrent au grand trot ; mais ils ne firent pas dix enjambées de cette allure, leur maître les retint brusquement. Ce jeune homme s'entendait à conduire, et, malgré que les chevaux en eussent, il leur fallut aller au pas, au très petit pas, si bien que les chiens faisaient dix fois le chemin, tantôt en avant, tantôt en arrière, et que les domestiques se disaient :

— Une fourmi boiteuse suivrait la voiture.

Ces laquais avaient beau jeu pour jaser en eux-mêmes, leur maître n'en avait nul souci ; jusqu'au prochain tournant de la route, il ne cessa de regarder du côté de Rochebelle sans qu'ils pussent s'en aviser : voilà l'agrément des laquais qui tournent le dos.

— Maroto ! Bruno ! qu'est-ce que vous mâchonnez là ? cria-t-il tout à coup, lorsque le rocher même eut disparu et que sa pensée descendit des hauteurs de Rochebelle.... Étienne, regardez ce qu'ils ont entre les dents ?

Étienne sauta à bas de la voiture.

— Bruno, ici ! Je pense que c'est un morceau de ruban, monsieur le marquis.... et Maroto, une espèce de petite fleur.

— Laissez, laissez, répondit le jeune homme ; c'est bien.

Puis il appela :

— Maroto ! apporte, Maroto !

Maroto fit un bond de géant pour atteindre à son maître ; il lui tendit son museau où pendait une grappe du muguet bleu assez défraîchie, quasi mangée ; mais la dernière fleurette saine et sauve, Maroto n'avait pu la happer, parce que l'extrémité opposée de la tige lui arrivait au fond du gosier.

— Bien, Maroto !

Le jeune homme prit la grappe, détacha la petite

fleur si heureusement préservée et la serra dans son portefeuille.

Les laquais, qui ne pouvaient pas voir le détail des choses, murmuraient contre l'injustice :

— Monsieur est toujours à taquiner Maroto, disait Étienne à son compagnon ; et ce gaillard de Bruno, il faut qu'il se passe toujours sa fantaisie.

Cependant, devant la remise de Rochebelle, on devisait sur les événements.

C'était la coutume à Rochebelle que l'on allât prendre les voitures au bas de la côte, puisqu'elles ne montaient pas au château ; il eût fait beau, du reste, voir la berline à six places de mesdemoiselles de Bozouls grimper le rocher comme une gazelle ! C'était aussi une habitude des Bozouls de s'accompagner les uns les autres jusqu'aux remises, quand ils partaient pour une visite, une course ou une promenade. Suivant les pays, pourvu qu'on ait l'esprit de politesse, l'usage s'établit de différentes pratiques de civilité.

Ce jour-là, mesdemoiselles de Bozouls, qui allaient rendre des visites en ville, toutes prêtes et parées, regardaient atteler leur voiture ; leurs nièces leur tenaient compagnie devant les remises quand les terribles chiens étaient survenus. Geneviève et Solange, après cette marque d'honnêteté donnée à leurs vieilles tantes, devaient faire une promenade printanière dans les bois reverdis ; c'est ce qui explique

leur tenue un peu champêtre à l'entrevue des grands chiens et des petits chiens.

Solange, qui avait passé l'hiver à Paris, retrouvait avec joie les montagnes, les chemins creux, les minces ruisseaux et l'innocente liberté de l'Aveyron.

— Ce doit être un étranger, dit mademoiselle Jacquette.

Pour mesdemoiselles de Bozouls, tous les gens qui n'étaient pas du Rouergue étaient des étrangers ; elle parlait d'eux comme de Pieds-Noirs.

— Bernard connaît peut-être sa voiture, dit mademoiselle Agathe.

— Ah bah ! Bernard ! il n'y avait que le pauvre M. Gély pour savoir qui étaient jusqu'aux oiseaux de passage de l'Aveyron.

M. Gély était mort pendant l'hiver d'un refroidissement qui avait tourné à la pleurésie ; voilà pourquoi mademoiselle Jacquette disait : "Ce pauvre M. Gély."

— Ce jeune homme a de beaux chevaux, dit Geneviève, et bien attelés.

— Il a des chiens très vilains, répondit mademoiselle Jacquette d'un ton acerbe.

— Il paraît poli, dit mademoiselle Agathe, qui se plaisait à concilier les choses.

— Dans tous les cas, ses chiens sont fort mal-appris, répliqua mademoiselle Jacquette.

Chaque soir, un peu avant l'heure du souper, s'il

faisait beau, Solange se promenait avec M. Élie sur la terrasse du château.

L'automne précédent déjà, elle s'était fort liée de causerie avec M. de Bozouls.

C'étaient des histoires du vieux temps; soit de cette cour renaissante de la Restauration, où M. Élie avait quelque peu vécu; soit du triste temps de feu son père, qui avait émigré; et du beau temps de feu son grand-père qui avait été d'une autre cour et quasi d'un autre monde. Une fois à la main ce fil de la tradition, M. Élie se trouvait aller très haut dans la chronique des Bozouls et dans celle des pays où ils s'étaient mêlés. Solange pouvait croire lire, dans les mémoires de ses aïeux, ici l'histoire locale des provinces, là des bouts de pages de l'histoire de France.

M. Élie contait bien: il avait hérité d'un autre siècle ce tour accort et galant qui pare les moindres choses. Il mettait dans ces causeries cette bonne grâce de quelqu'un qui ne cherche qu'à intéresser celui qui l'écoute; il y prenait ce charme secret qu'on éprouve soi-même à ne parler qu'à une seule personne. Certes, cette belle écouteuse pouvait bien réaliser le rêve d'un vieillard conteur: voir passer dans les grands yeux de Solange, comme en un clair miroir, les impressions de son récit, c'était pour M. Élie le plus doux regain d'un passé évanoui. Il fallait voir, à quelque haut fait de leurs aïeux, s'épanouir sur ce front pur le vieil orgueil des Bozouls!

Et, pour Solange, il n'y avait pas seulement de l'agrément dans ces longues conversations. M. Élie avait des aperçus justes, des réflexions sages ; l'esprit se formait à l'écouter ; et même le cœur, car il avait des sentiments d'une grandeur, d'une noblesse antique : quelque chose comme le dernier parfum de cette vieille fleur de chevalerie, vraie fleur de France qu'on voudrait croire non pour toujours fanée.

Devant les héroïques dévouements, les bravoures sans récompense, l'abnégation dans le plus obscur devoir, sans qu'il en fît parade, sans qu'il y songeât, c'était le respect, c'était la fidélité, c'était l'honneur qui saillissaient du cœur du vieux Bozouls. Au souvenir des querelles de la France, parmi ses gloires ou parmi ses malheurs, c'était l'amour, l'amour simple, l'amour à toute épreuve, le pur amour de la patrie.

Alors Solange demeurait grave et recueillie ; son cœur battait à l'honneur, au pays, et elle se disait, car le cœur des femmes parle toujours : " J'aimerai un brave."

Jusqu'ici, ce brave que Solange devait aimer, espèce d'être d'imagination assez indécis, avait plané fort haut dans les espaces du rêve. Ce soir, — le soir de l'aventure des petits chiens, — le héros mythique prenait dans la fantaisie de Solange quelques traits de visage humain. Tandis que M. Élie parlait, au lieu de lever les yeux pour chercher son idéal en

plein éther, Solange laissait ses regards errer sur le paysage au bas du rocher.

— Vous connaissez toutes les anciennes familles qui habitent l'Aveyron, n'est-ce pas, mon oncle ? dit-elle tout à coup à M. Élie, de cette manière assez féminine qu'on appelle à brûle-pourpoint.

— J'ai vu naître tous ceux qui en sont maintenant les représentants, répondit M. Élie d'un air un peu mélancolique.

— Voulez-vous, mon oncle, que nous nous amusions à rechercher toutes celles des environs, une à une, château par château ?.... c'est une façon de me faire connaître le pays.

Les jolies femmes ont souvent des fantaisies ; M. Élie pensa que sa nièce en avait là une bien innocente ; il ne chercha pas à en pénétrer l'esprit.

Il se mit à énumérer, glorieux ou obscurs, tous les noms de leurs voisins. Du haut de la terrasse, il montrait à Solange une tour, un pignon, une masse noire ; quelquefois seulement la montagne qui cachait l'habitation dont il parlait.

— Et, à mi-côte, mon oncle, demandait Solange, ce château qui est couvert d'ardoises ?

" Et, plus loin, voyez-vous, mon oncle, autour de de ce petit clocher, ce pâté de bâtiments qui paraissent anciens ?

" Et, à l'horizon, cette pointe d'aiguille sur le bleu du ciel, c'est un arbre ou une tour ?

Ensuite elle répondait à M. Élie :

— Je connais cette famille ; nous l'avons visitée l'an dernier : des enfants nombreux comme les étoiles du ciel, mais moins brillants.

" Ces gens-là sont venus nous voir depuis mon retour ; ils ont tous le même nez, un nez en médaille, où l'on pourrait graver une légende sur la tranche.

" Ceux-ci, je les aperçois à l'église : des momies, mais l'air fort grand.

" Ce monsieur et cette dame, je les ai remarqués à un dîner ; ils sont assez remarquables à un dîner : ils font honneur à trente plats.

Quelquefois Solange coupait court à une généalogie que M. Élie prenait d'un peu loin, ou à des souvenirs dans lesquels il s'oubliait.

— Combien sont-ils ces rejetons des croisés ?.... Elle a des enfants, cette vieille dame qui était si belle ?

— Six filles, répondait M. Élie.

Solange faisait une petite moue, comme si ce n'eût pas été assez.

— C'est fini ? dit-elle d'un air désappointé lorsque M. Élie s'arrêta.

— On arrive au bout même de la nomenclature des familles de l'Aveyron, mon enfant.

M. Élie s'émerveillait de voir comment Solange s'intéressait à tout ce qui était de leur pays ; mademoiselle Jacquette l'avait bien calomniée.

— J'ai pourtant oublié une vieille habitation, dit-il après un instant de réflexion : Grangenières, une sorte de château qui n'a jamais eu grande apparence et qui est maintenant presque en ruine.... C'est à deux bonnes heures d'ici.... au milieu de beaux bois verts.

— Et les propriétaires, mon oncle ?

— Les propriétaires ont eu beaucoup de malheur, mon enfant : la grêle, les mauvaises récoltes, les maladies de bestiaux ; ils ont été forcés de vendre le château et les terres.... Oh ! il y a longtemps, j'étais sous-lieutenant des gardes.

— Vous ne savez pas qui l'a acheté ?

— Un marquis, je crois.... je ne sais pas trop quel marquis, par exemple ; c'est ce que nous appelons la nouvelle noblesse de l'Aveyron, des gens très riches, dit-on.

— Et ils habitent ce vieux château ?

— Non, il ne l'habitent plus depuis la mort du.... du marquis, puisque marquis il y a. La veuve et le fils.... ou la fille vivent à Paris. On m'a dit pourtant qu'ils réparent le château. Voilà tantôt deux ans que je n'ai passé de ce côté, c'est fort loin pour nos chevaux.

A ce moment, la cloche des vieux Bozouls sonna le souper.

M. Élie savait et Solange avait appris que, les jours ordinaires, on était fort exact aux heures des

repas dans cette partie du château. Ce n'étaient pas ces demoiselles qui tenaient à cette régularité c'étaient les petits chiens. Comme ils avaient la bonne habitude de ne rien prendre entre leurs repas, et qu'ils connaissaient les heures aussi bien que s'ils eussent eu une horloge dans l'estomac, ils jappaient désespérément au moindre retard. Japper trop, leur donnait des quintes de toux inquiétantes.

VIII

TROIS jours après, il faisait un de ces temps admirables qui conviennent à une promenade à cheval dans un pays tel que l'Aveyron, où l'on en peut faire de charmantes.

M. Élie avait tracé l'itinéraire de Solange ; Bernard, le cocher aux cheveux gris, l'accompagnait.

Solange suivait un itinéraire avec la même fantaisie que les poètes l'écrivent. Ils ne disent pas ce qu'ils ont vu, mais ce qu'ils ont rêvé ; elle ne se mettait pas en peine du chemin indiqué ; elle brouillait volontiers la droite et la gauche, et choisissait les sentiers à leur mine. Parce qu'elle ne savait jamais ni d'où elle venait ni où elle allait, elle s'imaginait courir le monde.

Bernard ne goûtait pas beaucoup cette allure irrégulière, ces chevauchées capricieuses de mademoiselle Solange ; il les avait dépeintes à mademoiselle Jacquette, et mademoiselle Jacquette s'était écriée :

— Mais, Bernard, c'est du vagabondage !

A son âge, marié et père de sept enfants, Bernard ne se souciait pas de faire le rôle d'un vagabond.

Bernard, d'ailleurs, le sentait vaguement : il n'était

pas à la hauteur de ses nouvelles fonctions. Il était né cocher; jeune, il n'avait jamais prétendu à la haute école : ce n'est pas à cinquante-six ans qu'on se fait écuyer.

Il est juste de le reconnaître aussi, car le cheval est de moitié dans la belle apparence du cavalier, le cheval de Bernard ne le parait point : ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, pour faire une grande figure, même dans les bois. Ce cheval, qui avait appartenu autrefois à la gendarmerie, avait le type plantureux du cheval de gendarme : normand lourd et robuste, au poil bai vineux, brossé et luisant. Il s'appelait Pégase un nom mythologique qui ne convenait guère à un animal d'une carrure aussi terrestre.

Si Pégase n'avait point d'ailes, — ce qui n'aurait pas été un vain ornement dans les chemins de l'Aveyron, — la nature les avait compensées par d'autres qualités : il avait le courage tranquille, le pied sûr, car, depuis sa tendre jeunesse, il habitait l'Aveyron; il avait le trot ferme, soutenu, allongé au besoin, et, dans son âge mûr, il conservait toute la vigueur du bel âge. Toutefois il avait un défaut. Encore n'était-ce qu'une mauvaise habitude, mais enracinée, telles que celles qu'on cultive dès l'adolescence : il frappait fortement de ses sabots en marchant, comme un gendarme fait de ses bottes.

Pour Solange, qui avait les nerfs si délicats, ces coups de sabots réguliers, lorsque Pégase la talon-

nait, étaient un martelage infernal : voilà pourquoi elle avait ordonné à Bernard de maintenir entre elle et lui une distance infiniment respectueuse.

Or, comme Solange, aussitôt que le chemin était passable, mettait son cheval au trot et que Pégase au contraire, n'allait qu'au pas par de certains sentiers, il advenait assez souvent au vieux cocher de n'apercevoir à son horizon qu'un petit point gris. Mais Bernard savait qui était ce point gris : mademoiselle de Bozouls portait une amazone grise, un feutre gris, un voile de gaze grise qui voltigeait autour d'elle, comme un petit nuage de fumée.

Par ce concours de circonstances, Solange et son cheval se trouvaient donc à peu près livrés à eux-mêmes, ce qui a son charme assurément et aussi son danger.

Le cheval de Solange était jeune. C'était un arabe, un arabe noble, dont on avait parfait l'éducation à Paris. Depuis qu'il était arrivé de son pays, il n'avait vu que le manège, des forêts et des bois sablés. Tout à coup, le voilà lancé dans les chemins rocailleux et bordés de précipices de l'Aveyron, tel qu'une jeune fille, après quelques années de couvent, au milieu des périls du monde. Peut-être avait-il moins de curiosité et d'imagination, mais certainement pas plus de prudence. Fort heureusement la beauté ne lui était pas un danger, car il était très beau, coquettement paré de sa robe gris pommelé à reflets d'argent.

Il avait toute la grâce, la noblesse, l'élégance de sa race, et ce je ne sais quoi de vigoureux et d'ardent qui sauve la délicatesse des formes. Il allait, la tête au vent, l'air hardi, les naseaux ouverts ; quelquefois repliant son col comme un cygne ; quelquefois penchant le front et regardant vaguement au loin, comme l'Arabe civilisé qui se ressouvient du désert. C'était un de ces coursiers favoris que, là-bas, le maître traite à l'égal du meilleur de ses camarades et chérit autant que la plus belle de ses femmes.

Du reste, la terre de France ne lui était pas inhospitalière ; elle lui était, ainsi qu'à ses braves compatriotes, une seconde patrie. Aurait-il trouvé parmi les cavaliers d'Algérie un fardeau plus léger, un compagnon plus accort ? Mais il n'était pas ingrat : il la connaissait, cette voix mélodieuse, aussi bien qu'au désert le murmure de la source bénie ; et cette main, qui effleurait son col, souple et caressante, telle que la feuille du palmier ; et cette haleine douce et tiède, comme la petite brise au coucher du soleil.

Solange avec lui, ne se sentait pas seule dans les chemins écartés ; ils parlaient ensemble, ici de Paris ; à Paris, de l'Aveyron. Tandis qu'ils devisaient à leur manière, Solange s'imaginait lui apprendre à admirer le paysage, lui faire partager ses impressions et, qui sait ? lui laisser deviner ses secrets que, par-ci par-là, elle lui ouvrait d'un petit mot.

— Moi, j'aurais épousé un homme qui montait un

si vilain cheval! — Fahal, je ne me marierai qu'avec un beau cavalier.

Ce jour-là, après ces deux mots, Solange ne causa plus : elle songeait.

Il y avait longtemps qu'elle n'avait vu le printemps de l'Aveyron. Il lui fallait remonter aux années de son enfance pour retrouver, dans son souvenir, ces rayons tièdes, verdoyants, au travers des feuilles tendres des arbres; ce ciel bleu au-dessus de sa tête, plus bleu que le ciel de Paris ; et, là-bas, à l'horizon où il semblait poser sur les montagnes, ce ciel poudreux, presque fané.

Fahal humait l'air, ses grands naseaux tendus. Peut-être aussi songeait-il.... à l'Algérie, lui, à ses jours d'enfance; à ses montagnes de Constantine, au Rummel, avec ses gouffres et ses cascades, aux petits sentiers verts et aux grandes haies de cactus en fleurs.

Toutefois Fahal s'absorbait moins que Solange dans ses agrestes souvenirs; il s'était trop accoutumé aux larges allées du bois de Boulogne ; la rêverie passée, ce petit sentier qui montait toujours ne lui disait rien de bon. Il dressait les oreilles, hennissait; puis il écoutait les échos lointains répondre en foule des hennissements confus.

Solange était déjà loin de la route. Son itinéraire dans la tête, Pégase à bonne distance derrière elle, elle chevauchait au flanc de la montagne. Selon l'iti-

néraire, ce petit sentier devait mener jusqu'à la crête; mais, comme Solange, au lieu de tourner à droite, avait tourné à gauche, ce petit sentier-ci, au mépris de l'itinéraire, se coupait court devant une étroite plate-forme faisant terrasse sur le rocher. Au delà, nul passage : la montagne à pic.

Solange demeura indécise, Fahal fort étonné; on n'entendait plus les sabots de Pégase.

Ils allaient reprendre le sentier par où ils étaient venus, — quoique Solange détestât cette manière bourgeoise, — quand ils avisèrent une large ouverture bâillante telle qu'une porte cochère. Solange poussa Fahal : c'était une vaste grotte circulaire ; — Fahal rassuré, s'imaginant entrer dans un manège, se lança d'un élan superbe jusqu'au beau milieu de la grotte.

— Oh! oh! cria soudain une voix étrangement sonore sous la voûte résonnante.

Solange arrêta Fahal si court, qu'il fit pointe.

— Là là! doucement, dit le jeune homme en arrêtant son propre cheval! car c'était un jeune homme qui se trouvait inopinément devant Solange, planté à présent comme une statue équestre.

On pense bien que Fahal avait assez rencontré d'écuyers dans les manèges pour ne pas s'embarrasser de celui-ci. Il était tout formé à aller prendre son rang pour longer le mur ; cet incident n'avait pour lui rien d'imprévu.

Solange fut, au contraire, fort troublée par cette apparition ; du reste, une apparition très fashionable : un cavalier à la fière et belle figure, et un admirable cheval noir jais, l'œil plein de feu.

Le jeune cavalier demeura aussi un instant interdit. L'arrivée de Solange et de Fahal tenait assez d'une entrée d'opéra ; et c'est une chose inattendue dans une grotte de l'Aveyron.

Mais quoi ! reconnaissait-il pour l'avoir rêvé ce visage transparent avec ces grands yeux clairs ? ou s'il l'avait vu sur quelque pastel d'un vieux maître, sur le vitrail d'une église ?

Soudain, il lui arriva en plein souvenir comme une fine odeur de muguets bleus.... Et parce que la timidité était probablement son moindre défaut, il salua sans embarras et dit d'un ton gracieux, un peu dégagé :

— Est-ce vous qui êtes la fée de ce lieu, madame ?

Solange s'était déjà reculée. Sans prendre garde à cette question, elle effleura un salut du petit bout de sa cravache et tourna Fahal pour sortir de la grotte.

Il y avait de quoi déconcerter un cavalier moins ferme sur ses arçons. Celui-ci poussa son cheval pour barrer le chemin à Solange, et, saluant beaucoup plus bas, il reprit avec un léger sourire, d'un ton parfaitement respectueux :

— Pardon, madame, vous n'avez peut-être pas

remarqué que j'ai l'honneur de vous demander si vous êtes la fée de cette grotte?

Solange fronça ses sourcils, déjà d'un arc un peu fier; et, s'éxprimant encore avec sa cravache, elle lui fit signe de la laisser passer.

Le jeune homme voulut bien comprendre; il recula, retenant son cheval et en même temps le caressant de son éperon; le cheval, qui ne savait que penser, cédait lentement le passage.

— Vous le voyez, madame, mon premier mouvement est pour vous obéir....; mais, s'il vous plaît madame, est-ce que les fées sont muettes, dans ce pays-ci?

Un sourire glissa sur les lèvres de Solange.

— Bon, je vois qu'elles ne sont pas sourdes, continua-t-il du même ton enjoué et respectueux; c'est un petit commencement; cependant excusez-moi, madame, si j'ose trouver qu'elles ne sont pas extrêmement bienfaisantes envers les étrangers; car je suis un étranger, un pauvre étranger, madame la fée...., madame la fée? ou mademoiselle la fée?

Solange fit, du bout de sa cravache, un imperceptible signe sur le haut des oreilles de Fahal.

— Ah! mademoiselle la fée!.... eh bien, mademoiselle la fée, voudriez-vous jeter les yeux sur un pauvre étranger égaré dans cette grotte enchantée? daigneriez-vous, du bout de cette baguette magique qui paraît être votre intermédiaire favori avec les

pauvres profanes, lui indiquer l'issue de vos rochers?

Il s'inclinait de l'air de vénération d'un homme qui se trouve pour la première fois de sa vie en présence d'une fée.

Solange l'écoutait, les yeux baissés.

— Malheureusement, répondit-elle, je ne suis qu'une simple mortelle ; ma puissance ne s'étend pas loin le long des rochers.

Toutefois il y avait dans sa mine, avec la modestie d'une mortelle, un peu de la hauteur d'une fée. Sa voix roula tout le tour de la grotte, en petits échos mélodieux.

C'était bien elle, la promeneuse aux muguets bleus, et la même voix qui avait dit : "Et ton ruban?"

— Une simple mortelle, mademoiselle? vous en êtes sûre? N'êtes-vous pas plutôt une de ces déesses comme il y en avait du temps de l'heureux Télémaque? Depuis que je suis dans l'Aveyron, je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer une simple mortelle qui vous ressemble.... Vous êtes de ce pays-ci, mademoiselle?

— Une simple mortelle de l'Aveyron, oui, monsieur, répondit-elle froidement.

Elle passa devant et sortit de la grotte. Elle trouvait que la conversation, descendant de l'éther des régions merveilleuses sur le terrain solide du Rouergue, devenait plus dangereuse.

Le jeune homme la suivit. Ce n'était pas un courage pour fléchir si tôt.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton piteux dès qu'ils furent ensemble sur la plate-forme du rocher, si les simples mortelles de l'Aveyron ont le cœur quelque peu exorable aux Parisiens égarés, voulez-vous être assez bonne pour m'indiquer, au delà de ce sentier, un chemin qui me conduise à une grande route? Jusqu'ici, j'ai pris au hasard le premier sentier à ma convenance.... et voilà comment on se perd : par le dédain des grandes routes.... Toutes les grandes routes finiront par me ramener chez moi.

Au hasard ; le dédain des grandes routes ; évidemment telle était la conduite naturelle des Parisiens imprudents.

— Mon domestique va vous montrer le plus court chemin pour retourner chez vous, monsieur, dit Solange d'un air un peu plus bienfaisant.

Et elle tendit l'oreille ponr ouïr le bruit des sabots de Pégase.

— Ceci est extraordinaire, murmura-t-elle; ce vieux bonhomme m'aura perdue de vue.

On entendait seulement de légères chansons de rossignols, le petit vol criard des insectes et le tapage des mors et des gourmettes que les deux chevaux faisaient trembler en secouant la tête.

— Au fait, continua Solange, se parlant à elle-

même, je vais essayer de le rejoindre, je lui ferai rebrousser chemin jusqu'ici.

Elle engagea Fahal dans le sentier, se haussant un peu pour voir par delà.

— Excusez-moi, mademoiselle, reprit le jeune homme avec politesse, si je vous parais encore un peu indiscret, mais, pour une mortelle de l'Aveyron, vous ne semblez pas très sûre de votre propre chemin.

— Très sûre.... — Elle s'arrêta hésitante. — Je peux m'orienter, dit-elle.

Et, retirant son cheval du sentier, elle le fit avancer sur le bord de la plate-forme.

La montagne était élevée ; Solange et son nouveau compagnon n'étaient qu'à moitié du versant. Il y avait derrière eux le roc ; devant eux, un large horizon. On apercevait au loin, dans un brouillard de soleil, des tas de petites maisons, et, auprès de chaque tas plus considérable, un petit clocher.

Solange mit la main au-dessus de ses yeux et plongea ses regards dans ce lointain lumineux.

— Voilà un pâté de maisons, là-bas, que j'ai déjà vu, disait-elle à demi-voix ; et, plus près, cette grande ferme avec cette espèce de toit pointu ; je suis passée là aujourd'hui.... ou l'autre jour.... à moins que ce ne soit l'année dernière.....

Fahal, qui ne comprenait pas la perplexité de sa maîtresse et qui goûtait peu d'admirer le paysage à

de certaines hauteurs, secouait ses oreilles, que la gaze flottante du chapeau de Solange chatouillait ; il flairait le vide, puis il soufflait à pleins naseaux.

Le jeune homme s'était approché. Il regardait les effets roses que faisait le soleil entre les doigts fins, gantés de gris, de sa compagne d'infortune.

— Ah ! voici sur cette colline un petit clocher que je connais, continua Solange ; Rochebelle doit être par là.

Elle s'avança pour mieux distinguer.

— Oh ! de grâce, mademoiselle, prenez garde ! s'écria le jeune homme en saisissant la bride de Fahal : votre cheval a l'air un peu comme Dame-de-Cœur, qui n'a pas le pied montagnard.

Solange tourna la tête.

— C'est mon cheval, mademoiselle, qui s'appelle Dame-de-Cœur ; et le vôtre ?

— Fahal.

— Courageux, je crois ; un nom arabe ; il a la mine de bien le porter.

On voit que ce jeune homme, égaré en si bonne compagnie, conservait toute la liberté d'esprit nécessaire pour s'attacher à des détails d'une importance secondaire.

Solange se pencha de nouveau vers le paysage.

— Je cherche votre route, monsieur.

— Ah ! la mienne.

Elle avait remis sa main en abat-jour sur ses yeux

et regardait avec application. Par prudence, son compagnon tenait la bride de Fahal.

— Pardon, mademoiselle, dit tout à coup le jeune homme en souriant, c'est une grande bonté que de vouloir bien chercher mon chemin sur une carte orographique aussi compliquée ; si vous êtes fée, les fées devinent bien des choses, mais si mortelle de l'Aveyron, est-ce que je vous ai dit où je vais ?

Solange rougit sous l'abat-jour de sa main.

— Savez-vous ce que c'est que Grangenières, mademoiselle ?

— Un vieux château en ruine.

— En ruine ?.... Oh ! mille excuses, mademoiselle, un château en ruine! Quelle manière galante de parler des châteaux de vos voisins ! Il est réparé, grâce à Dieu et grâce aux ouvriers de l'Aveyron, qui sont fort diligents.

— Ah ! il est réparé ?

— Et bien réparé, je m'en flatte. Du reste, mademoiselle, ne vous en déplaise, il me semble que, pour une indigène de l'Aveyron, vous ne daignez guère vous mettre au courant des changements de décoration de votre paysage.... La tour de Grangenières y est, depuis l'automne dernier, un ornement assez apparent.

— Une tour ?

— Une grande tour, mademoiselle, une tour ronde,

crénelée ; êtes-vous sûre que c'est dans cette direction, mademoiselle ?

— Dans ce pays-ci, on ne comprend rien aux directions, répondit Solange avec un peu d'embarras.

Le jeune homme sourit. Pour sa part, il laissait volontiers à la Providence le choix du moyen pour les rapatrier chacun chez soi.

Il fit reculer le cheval de Solange, car elle était vraiment trop au bord de la plate-forme, ce qui faisait qu'il ne la voyait qu'en profil fuyant : il lâcha la bride de Fahal et commença de dire :

— Mademoiselle....

— Mais garde à vous, monsieur ! dit brusquement Solange en voyant Dame-de-Cœur, que son maître essayait de mettre sur la même ligne que Fahal, glisser des deux pieds sur la pierre, en cet endroit comme un glacis. C'est très dangereux, monsieur, ces dalles des montagnes.

— Bah ! les dalles ; j'ai un talisman pour les montagnes.

Il ouvrit le médaillon qui pendait à sa chaîne de montre, et fit voir à Solange une toute petite chose noirâtre écrasée sous le verre.

— Qu'est-ce que cela représente, monsieur ?

Solange commençait à se laisser distraire de ses soins géographiques et de la gravité de leur situation.

— C'est une fleur de muguet bleu.

— Je pensais que ça avait la mine d'une mouche confite.

— Oh! fi donc, mademoiselle! et comment l'aurais-je gardée, une mouche confite ?

— En souvenir de quelque dîner de l'Aveyron.... il y a tant de mouches dans l'Aveyron!

— Et tant de fleurs! Voulez-vous deviner où j'ai trouvé celle-ci, mademoiselle ?

Solange fit un signe négatif. Elle sentait que la conversation devenait plus intime, malgré ce tour innocent.

— Entre les dents de mon chien, dit le jeune homme.

— Des muguets bleus qui poussent entre les dents de vos chiens ? voilà qui fait honneur au printemps de l'Aveyron.

— Non, mademoiselle, pas tant d'honneur.... mon chien avait volé cette fleur tombant du chapeau.... d'une fée.

— Encore une fée ?

— Une seule fée, mademoiselle, toujours la même fée.

Solange, les yeux ombragés par ses grands cils, regardait le bout des oreilles de Fahal et passait les doigts dans sa crinière, pour se donner une contenance.

— Enfin, j'entends Bernard, dit-elle.

— Votre domestique, mademoiselle ?

Il trouvait ce domestique fort importun.

— Oui, écoutez, monsieur.

Le bruit se rapprochait.... des coups secs sur les pierres : les sabots de Pégase.

— Ah ! le voici.

— Ouf ! fit Bernard ; je vous demande pardon, mademoiselle Solange ; mademoiselle m'attendait ?

Bernard se mit à expliquer à mademoiselle Solange comment Pégase avait "pris" un caillou dans son fer ; comment lui, Bernard, avait enlevé ledit caillou avec son couteau — un petit couteau qu'il "tenait" par précaution toujours dans sa poche ; comment, son cheval enfin remis en train, il n'avait plus aperçu mademoiselle Solange.

Bernard avait l'haleine longue ; il racontait à la façon ordinaire des paysans, qui parleraient éternellement faute de savoir par où finir.

Solange coupa court aux commentaires.

— Si votre cheval ne frappait pas de ses fers, et ne traînait pas ses pieds.... Ces accidents-là n'arrivent jamais à Fahal.

Elle jeta au cheval et au cavalier un regard sévère qui les enveloppa, des sabots de Pégase aux cheveux gris du cocher. Bernard et Pégase ne sourcillèrent pas : ils avaient fini par s'accoutumer au dédain de Solange, tant on se blase sur les choses les plus fâcheuses, quand elles sont journalières.

— Bernard, vous allez indiquer la route de Gran-

genières à monsieur, qui s'est égaré, reprit Solange d'un ton plus doux.

Et, se tournant vers le jeune homme :

— Comme guide du pays, Bernard vaut une fée, monsieur.

Elle salua avec sa cravache et passa devant au petit trot, par le sentier que lui désigna Bernard.

— Monsieur va prendre à droite, dit Bernard en s'avançant sur la plate-forme ; là, ce sentier qui dévale au flanc de la montagne ; puis, à gauche, celui qui grimpe pour remonter cette colline verte....; ensuite monsieur tournera à droite, là-bas, à un chemin qui longe la rivière ; après, à gauche, à cette petite route derrière les peupliers.

Bernard continua ainsi son train d'explications : "A droite.... à gauche...." Il aurait dérouté un paysan du Rouergue.

Le propriétaire de Grangenières n'en avait point souci. Il regardait obliquement, par-dessus la main du cocher, dans la direction opposée à Grangenières, du côté où descendait Solange. Ce ne fut que lorsque l'amazone grise devint dans l'éloignement pas plus grosse qu'un grain de poussière, qu'il jugea bon d'en finir avec la verve topographique de Bernard.

— Grand merci, mon ami ; voilà de quoi arriver au paradis.

Dès qu'il eut passé le tournant du sentier, il mit Dame-de-Cœur au trot.

Le cocher, cependant, dont les cheveux gris n'étaient pas un vain symbole d'expérience, retourna plusieurs fois la tête en s'en allant, pour observer ce qu'il advenait de ses indications. Comme il s'avisa que le jeune homme enfilait la route de Grangenières aussi droit que le courrier du pays, il sourit dans sa barbe grise et murmura d'un air fin, pareil à ceux de mademoiselle Jacquette :

— Parisien perdu, va !

Le nouveau sire de Grangenières avait lu en son enfance beaucoup de contes de fées, et il y avait remarqué — les enfants sont observateurs — que mesdames les fées hantent quotidiennement les mêmes lieux, à peu près vers les mêmes heures. On ne trouvera donc pas étrange que ce jeune homme reprît le lendemain le chemin de la grotte. Ainsi serait-il arrivé à tout lecteur des contes de Perrault.

Néanmoins, il paraît que les coutumes diffèrent selon les pays, et jusqu'à celles des fées ; car, une fois son cheval attaché à un arbre, le jeune homme eut beau se promener deça delà, l'œil ouvert, l'oreille tendue, l'imagination au guet, point d'apparition.

On comprend qu'il maugréait en lui-même, car nous aimons la régularité dans les habitudes d'autrui, et quand, par plaisanterie, nous avons assimilé une inconnue aux fées, peu s'en faut que nous ne nous scandalisions si elle s'écarte de leurs manières.

Au bout d'une heure, un jeune paysan apparut dans le petit sentier ; il gravissait, leste et gai, sifflant un air des Cévennes.

— Bonjour, mon ami, dit le seigneur de Grangenières pour entrer en conversation, savez-vous où sont les caves de Roquefort ?

— Les caves de Roquefort ?.... Le paysan le regarda étonné. — C'est là-bas, monsieur.

Tous deux s'approchèrent sur la plate-forme.

— Ah ! si loin ! dit le jeune homme, laissant flotter distraitement son regard fort au-dessus de la ligne indécise ébauchée par le geste du paysan.

— Mais pas si haut, monsieur, répondit le paysan ; où diable monsieur veut-il jucher des caves par-là ?

Il s'avisait que ce jeune homme cherchait les caves de Roquefort en plein firmament.

— Ces caves sont très curieuses à visiter, n'est-ce pas ? reprit le jeune homme.

— Je pense que oui, monsieur ; tous les étrangers les visitent.

Le paysan voyait qu'il parlait à un étranger.

— Dites-moi, mon ami, avec quoi fait-on le fromage de Roquefort ?

— Avec du lait de brebis, monsieur ; on le laisse se prendre, on le met à la forme, on l'apporte dans les caves.

— Ah ! du lait de brebis ! Et ce sont les caves qui perfectionnent le fromage ?

— Certainement, monsieur, c'est la cave qui fait le fromage ; monsieur ne savait pas ça ?

Le paysan trouvait ce monsieur ignorant comme une écrevisse.

— Et ces petites raies bleues qui sont si jolies ?

— Ce sont les veines, monsieur, les veines du fromage. Autrefois, quand on laissait le fromage trois mois dans les caves, il se veinait tout seul. A présent, la consommation est si grande ! On le laisse un mois, et pour marquer d'avance la veine, on met de la moisissure de pain.

— Bah ! de la moisissure de pain !

— Qu'est-ce que monsieur pensait que ça allait être ?

— Je ne sais pas.... des plantes aromatiques.

Ce monsieur venait de loin.

Quand le monsieur eut donné un instant à sa surprise, la conversation recommença.

— Comment vous appelez-vous, mon ami ? vous habitez Roquefort ?

— Mais monsieur comprend bien que je ne viendrais pas de Roquefort comme ça, en sifflant ; j'habite Rochebelle, le petit village qui est derrière la colline, et je m'appelle Pierril.

— Ah ! vous vous appelez Pierril.... Est-ce qu'il y a quelque habitation auprès du village de Rochebelle ?

— Monsieur ne connaît donc pas le pays ? Il y a

le château de Rochebelle, ce beau gaillard de château sur le grand rocher.

— Ce château perché sur un roc ? Et ce sont de vieilles dames, n'est-ce pas, qui habitent là avec de petits chiens?

— Mademoiselle Agathe et mademoiselle Jacquette de Bozouls, répondit Pierril.

— Et connaissez-vous une jeune femme ou une jeune fille.... — Pierril fronçait le sourcil, — une jeune dame ou une jeune demoiselle, qui a un cheval gris, une robe grise et de grands yeux vert clair ?

A ce moment, on apercevait en face d'eux, mais au loin, quelque chose de gris clair, tel qu'un petit nuage. Il y a souvent sur la montagne de ces tout petits nuages qui se sont détachés du ciel, et qu'on voit glisser doucement le long de la pente.

— Voyez-vous ? dit le jeune homme en étendant le bras.

— Oh ! je n'ai pas besoin de voir, répondit Pierril avec un air de foi extatique, c'est mademoiselle Solange.

Alors Pierril se mit à expliquer à cet étranger, qui était la famille de Bozouls. Il loua ses seigneurs, génération après génération, jusqu'à mademoiselle Solange, la plus gente demoiselle de tout le pays.

Pierril s'en avisa bien : ce monsieur comprenait mieux cette histoire que celle du fromage de Roquefort.

IX

LA marquise de Chéroy? le marquis de Chéroy? disait madame de Bozouls, la douairière, voilà un nom qui m'est inconnu.

— La marquise de Chéroy? le marquis de Chéroy? répétaient, tantôt l'une après l'autre, tantôt toutes deux à la fois, mademoiselle Agathe et mademoiselle Jacquette, faisant tourner comme une girouette ce point d'interrogation.

Il y avait cinq minutes qu'un domestique était venu prévenir la baronne douairière, en ce moment chez ses belles-sœurs, que la marquise et le marquis de Chéroy demandaient à la voir. Mais, depuis cinq minutes que tout le monde redisait à l'envi : " La marquise de Chéroy? le marquis de Chéroy? " la lumière ne se faisait point.

— Il me semble pourtant avoir entendu ce nom jadis, dit mademoiselle Jacquette.

— Ce doit être le fils de quelque Aveyronnaise mariée à un étranger, répondit mademoiselle Agathe; le fils, ou bien plutôt le petit-fils....

Solange l'arrêta court sur cette pente généalogique.

— Il me semble, ma mère, dit-elle à madame de Bozouls, que le moyen le plus simple de savoir qui sont ces visiteurs, c'est de les aller recevoir.

— C'est même le moyen le plus poli, répondit madame de Bozouls, mettant sur le compte de la civilité l'empressement de sa petite-fille.

Madame de Bozouls sortit avec Solange ; mademoiselle Jacquette leva les yeux au ciel par la fenêtre ouverte.

— Voilà bien ces Parisiennes, s'écria-t-elle ; quelle assurance ! Elles vont au salon avec le même sans façon qu'elles iraient au moulin ; elles affrontent un inconnu du même air qu'elles feraient un ami d'enfance.... Il n'y a plus de timidité parmi les jeunes filles. A cet âge, Agathe, nous étions plus craintives pour nous présenter devant des étrangers.

Mademoiselle Agathe murmura :

— C'est le siècle.

Madame de Chéroy et monsieur de Chéroy étaient en effet des inconnus à Rochebelle, au moins pour madame de Bozouls ; car, au premier regard du jeune homme, une couleur un peu vive vint aux joues diaphanes de Solange, comme une gaze rose qui glisse sous une gaze blanche. Madame de Bozouls ne s'en avisa point : les grand'mères ne remarquent pas tout.

Madame de Chéroy et son fils, qui étaient les nouveaux châtelains de Grangenières, se présentèrent eux-mêmes avec une grâce parfaite.

Madame de Chéroy était veuve ; elle venait pour la première fois avec son fils passer l'été dans ses terres. Elle voulait faire quelques visites dans le pays ; car elle aimait fort la société et elle savait celle de l'Aveyron être des meilleures. Bien que les Bozouls ne fussent pas ses plus proches voisins, il lui avait paru dans l'ordre de les visiter les premiers. Madame de Chéroy ne citait pas le proverbe, mais on voyait qu'elle le connaissait: "A tout seigneur tout honneur."

Le jeune marquis avoua que, dès son arrivée, un aimable hasard ou le charme du pays l'ayant poussé du côté de Rochebelle, il avait été frappé par le château, son aspect pittoresque, son air glorieux.

Monsieur de Chéroy avait là une heureuse inspiration de flatterie ; après les compliments au sujet de sa petite-fille, ceux qui allaient le plus avant dans le cœur de madame de Bozouls, c'étaient les compliments qui s'adressaient à son château. Aussi tout de suite madame de Bozouls trouva que les Chéroy avaient la mine de personnes de qualité.

Madame de Chéroy paraissait être entre deux âges, plus proche de celui qu'elle avouait le moins. Elle avait été belle ; elle avait du monde, des manières, de la conversation. S'il lui manquait quel-

que chose, c'était un peu de simplicité : la simplicité, qui ne s'acquiert point, n'est pas le fait de tous.

Monsieur de Chéroy avait environ vingt-huit ans.

C'était le plus parfait cavalier qui se pût voir. Son visage, d'une régularité parfaite, orné de grands yeux bleu sombre, était éclairé d'une expression de gaieté qui lui donnait beaucoup d'agrément. Il avait le même air du monde que sa mère, mais moins de cérémonie, et je ne sais quelle désinvolture qui ne manquait pas de grâce.

Il portait bien sa légère fatuité et une de ces myopies de fantaisie qui permettent un lorgnon seyant, étant de ces gens qui se parent volontiers de leurs défauts. Au reste, pour rendre toute justice à monsieur de Chéroy, il se parait également de ses qualités ; on s'apercevait vite qu'il avait du savoir, de la lecture, et le mot prompt. S'il eût rencontré le diable dans son parc, il aurait trouvé tout de suite le compliment à lui faire.

Dans l'entretien le plus banal, il savait glisser un souffle d'esprit et d'humour ; d'esprit un peu léger, peut-être, d'humour un peu hardi. Et, par-ci par-là, une toute petite pointe de scepticisme ou de positivisme mondain : un air de son siècle, enfin.

En peu de temps, monsieur de Chéroy aborda, ce jour-là, une infinité de sujets ; il en omit un, celui qui semblait devoir lui venir le premier à la pensée : sa rencontre dans la grotte avec mademoiselle de

Bozouls. Solange s'accommoda fort bien de ce silence; car, sans trop savoir pourquoi, elle avait elle-même négligé de raconter cet incident à son retour au château. Dès cette première visite, il y eut donc un secret entre eux : si petit soit-il, un secret entre deux jeunes gens est une chose de conséquence.

Madame de Chéroy et son fils visitèrent tour à tour les habitants de chaque partie du château.

Chez les Léonce, monsieur de Chéroy parla fort peu; chez les vieux Bozouls, il ne répondit guère que par monosyllabes aux questions de mademoiselle Agathe et de mademoiselle Jacquette.

Le soir, lorsqu'on s'entretint en famille des nouveaux venus, il fut assez difficile de formuler sur monsieur de Chéroy une opinion commune. La douairière de Bozouls lui trouvait de l'esprit infiniment; Léonce et Geneviève le jugeaient de bonne compagnie, quoique un peu fat; mademoiselle Agathe croyait qu'il était timide, et mademoiselle Jacquette disait :

— Les jeunes gens du jour ne savent plus causer.

Personne ne remarqua que Solange ne donnait pas son avis.

Lorsque les habitants d'une des parties du château attelaient leur voiture, ils y offraient une ou deux places aux habitants de la partie voisine. C'est ainsi que mesdemoiselles de Bozouls, qui ménageaient leurs propres chevaux, dont l'âge était respectable,

usaient beaucoup de ceux de la douairière ; Solange trouvait ces petites obligations onéreuses à la vie quotidienne.

Le jour où madame de Bozouls et Solange durent rendre sa visite à madame de Chéroy, madame de Bozouls offrit deux places dans sa voiture à ses belles-sœurs. Mais mesdemoiselles de Bozouls faisaient des confitures ; fort heureusement, à la vérité, des confitures d'oranges, la spécialité de mademoiselle Agathe.

Mademoiselle Jacquette, qui confectionnait de préférence les liqueurs, ne laissait pas d'être d'une grande utilité dans toute besogne de ménage ; elle le savait, et la conscience, qui est impitoyable, lui marquait clairement son devoir auprès de sa sœur.

Pourtant, en faisant réflexion au pour et au contre, si l'absence de mademoiselle Jacquette surchargeait sa sœur de la cuisson des fruits et de la préparation du sirop, est-ce que, le soir, après le labeur d'une journée de confitures, ce ne serait pas un utile délassement pour mademoiselle Agathe d'entendre les récits de mademoiselle Jacquette ? Certes, il ne fallait pas espérer en madame de Bozouls, ni en Solange ; ces dames contaient si peu !

Ainsi il y eut quelque combat dans la conscience de mademoiselle Jacquette entre la sagesse domestique et la curiosité ; la curiosité l'emporta !

Solange aurait pu tirer de ce sujet de belles consi-

dérations quand elle fut sur la route de Grangenières, installée au-devant de la voiture, en face de mademoiselle Jacquette. Car, il faut l'avouer, Solange avait choisi ce jour sciemment, se fiant aux confitures pour retenir mademoiselle Jacquette au logis; elle avait fait trop de fond sur la vertu de sa tante: il ne faut jamais compter sans la curiosité des femmes.

Mais Solange ne philosophait point sur le devant d'une voiture; et, parce que, dans d'aussi détestables conditions, elle ne causait pas davantage, ce fut mademoiselle Jacquette qui défraya seule la conversation durant tout le trajet. Le monologue était considérable de Rochebelle à Grangenières.

Mademoiselle Jacquette avait un sujet de biographie tout prêt. Mademoiselle Jacquette n'était pas restée oisive depuis la visite des Chéroy. En peu de jours, elle avait recueilli sur madame de Chéroy, sur son fils, une infinité de particularités, et sur leurs ancêtres, des renseignements plus précis que ceux de M. Élie.

Selon toutes les apparences, les Chéroy comptaient peu de parents de marque aux premières croisades; ils n'avaient point mené bannière; on ne connaissait pas leur devise. C'était le père du jeune Chéroy d'aujourd'hui qui avait acheté le titre de marquis, tournant de financier à gentilhomme. Si l'on y donnait attention, au reste, il y avait bien un peu du

parvenu dans l'apparat avec lequel madame de Chéroy portait son titre.

Quant au jeune homme, Robert de Chéroy, on aurait pu le lui tenir à modestie s'il ne se faisait pas appeler tout au long : marquis de Chéroy et de Grangenières ; il était né dans l'Aveyron, et, sur la demande de ses parents, un maire complaisant avait embelli de ce nouvel ornement son acte de naissance. Vous devinez bien que ce n'était pas l'élégance du nom de Grangenières qui avait séduit pour son fils feu M. de Chéroy ; mais sans doute une manière d'attache au pays. Si ce soin paternel avait été rendu inutile, c'était par la faute de madame de Chéroy, qui avait tant négligé l'Aveyron depuis son veuvage, c'est-à-dire depuis vingt-sept ans, que l'on ne connaissait à trois lieues à la ronde ni le marquis de Grangenières, ni le marquis de Chéroy.

Sur ce jeune homme, mademoiselle Jacquette n'avait rien découvert que de fort avantageux.

Madame de Chéroy passait pour avoir donné à son fils une excellente éducation. Oh ! non pas une de ces éducations mâles et un peu rudes d'autrefois, du temps où l'on élevait ses enfants pour le roi et pour la patrie plutôt que pour eux et pour soi-même ; non, une éducation toute moderne : beaucoup de soins et de tendresse et de bonnes études. Madame de Chéroy, d'ailleurs, en recevait la récompense : la principale vertu de Robert était son affection pour

sa mère. Il était le modèle des fils. A Paris, monsieur de Chéroy était fort estimé dans le monde, ce monde d'aujourd'hui qui est réputé la classe dirigeante, où dominent les parvenus de la fortune et d'où s'en vont les nobles idées, l'esprit d'abnégation des vieilles époques.

Comme il était riche autant qu'aimable, plus d'une mère avisée le convoitait pour gendre.

S'il s'était quelque peu diverti, à la manière des jeunes gens, — mademoiselle Jacquette disait ceci bas à l'oreille de sa belle-sœur, — c'était sans passion sérieuse. Une aventure d'honneur où il n'avait pas fait mauvaise contenance l'avait même bien posé dans le monde. Les détails avaient échappé à mademoiselle Jacquette.

La voiture arriva au bas de la côte.

Du temps des anciens propriétaires et du temps de la jeunesse de mademoiselle Jacquette, cette côte était droite et raide autant que celle de Rochebelle; les nouveaux châtelains l'avaient changée en une pente sinueuse et douce, chose fort anormale pour un château de l'Aveyron.

Mademoiselle Jacquette devait avoir ce jour-là bien d'autres surprises. Grangenières, la dernière fois que mademoiselle Jacquette l'avait vu, était une grande masse carrée, lourde et délabrée. Au contraire de mademoiselle Jacquette, il avait depuis lors merveilleusement rajeuni. On avait fermé les larges

échancrures, percé régulièrement les fenêtres en ogive, et d'un côté on avait bâti une tour immense, royalement couronnée de créneaux. Ainsi, la ferme accommodée pour les propriétaires avait tourné à château antique et seigneurial.

Cette transfiguration féodale, cette tour, ne laissaient pas que de faire jaser un peu les voisins : "Les Chéroy, disaient-ils, érigent le pays en marquisat." Ce grand appareil, en effet, pouvait bien faire sourire, si l'on prenait garde à combien de dangers cette guerrière nouveau-née était exposée. On eût dit d'un chevalier armé de pied en cap pour une partie de quilles.

Mais, pendant que la voiture montait la côte, mademoiselle Jacquette avait beau médire, Solange admirait la belle prestance du château, cette architecture si bien adaptée au pays. Elle pensait que tel on voyait Grangenières, tel il avait dû être avant ses malheurs, et que l'architecte des Chéroy, ainsi que tous les faiseurs de restaurations, avait retrouvé dans les parchemins oubliés le plan primitif du vieux manoir.

Madame de Chéroy reçut ses visiteuses dans un petit salon moderne, très élégant : "un petit salon de Paris," pensa mademoiselle Jacquette ; d'ailleurs, en Aveyron, on n'a que de grands salons. Mais quel désordre dans ces salons de Paris ! Que de choses pêle-mêlées sur les tables ! Une foison de petits

coussins et de petits tapis traînant partout; des portraits sur des chevalets, comme dans un atelier; pas deux fauteuils semblables, ni un meuble rangé! Et dans ce mobilier nombreux et divers, où donc une chaise pour mademoiselle Jacquette? Vous entendez bien, une véritable chaise, une chaise de l'Aveyron; car il ne manquait pas de "chauffeuses," de "fumeuses," de chaises pliantes à dossier renversé que mademoiselle Jacquette baptisa en elle-même: des "berceuses."

Madame de Bozouls vanta beaucoup les restaurations extérieures du château, et mademoiselle Jacquette n'attendit pas longtemps avant de témoigner le désir d'admirer les intérieures. Tout le corps du bâtiment était achevé; la tour seule ne l'était point.

Madame de Chéroy, du reste, ne faisait pas de mystère des richesses de sa demeure, ni de l'art de son architecte; monsieur de Chéroy avait je ne sais quel air de franche hospitalité qui tempérait l'accueil un peu apprêté de sa mère.

Madame de Chéroy conduisit ses hôtes à travers une enfilade de salons grands et petits, très habilement ménagés. Elle marcha devant avec madame de Bozouls; Solange et monsieur de Chéroy allèrent deçà delà; mademoiselle Jacquette était partout.

— Quel luxe! grand Dieu, quel luxe! s'écriait à tout instant mademoiselle Jacquette, en elle-même, à

demi-voix, et même tout haut ; car on a dû remarquer que mademoiselle Jacquette n'était pas toujours maîtresse de ses exclamations.

Aucune exclamation n'était de trop ; là, le luxe ancien ; ici, le luxe moderne.... Quelques salons tendus d'antiques tapisseries ; d'autres à grands panneaux peints et dorés ; quelques-uns à petits panneaux de sculpture ; tous les meubles du goût le plus pur, tous les bibelots des objets d'art.

— Il me paraît qu'on a supprimé ici des corridors et des vestibules, dit mademoiselle Jacquette à madame de Chéroy.

Mademoiselle Jacquette était venue maintes et maintes fois à Grangenières, en son enfance et jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; elle avait fort présent à la mémoire l'arrangement de l'habitation primitive.

— Dans la plupart des vieux châteaux, il y a beaucoup d'espace perdu en corridors et en vestibules ; nos architectes entendent mieux les divisions, répondit madame de Chéroy.

Mademoiselle Jacquette hocha la tête ; c'était à l'adresse des architectes. Elle pensa que nos ancêtres étaient plus grands seigneurs que nous et que la coutume marchande nous gagne d'être ménagers de l'espace et du temps, aussi bien que de l'argent.

— Vous appelez ceci un château en ruine, n'est-ce pas, mademoiselle la fée ? disait monsieur de Chéroy à Solange.

— Un château en ruine?

— Oui, mademoiselle, vous m'avez fait l'affront de me dire un jour que Grangenières est un château en ruine. Est-ce que vous ne voulez pas vous rappeler quel jour, mademoiselle la fée.

Cette petite conversation — vous le devinez à son tour intime — se faisait à demi-voix, et l'autre tout haut.

Mademoiselle Jacquette, qui avançait toujours, tourna la tête vers monsieur de Chéroy :

— Cette salle, monsieur, formait autrefois trois petits salons?.... — Et ces deux petites pièces, je crois, madame, que c'était la lingerie?

— C'est le salon et la bibliothèque de mon fils, répondit madame de Chéroy brûlant cet appartement par prudence maternelle.

Monsieur de Chéroy, déjà sur le seuil de sa porte, s'écria :

— Entrez, mesdames, entrez!

— Ah! vous avez une bibliothèque, monsieur? — Mademoiselle Jacquette arrivait la première,— c'est une chose précieuse qu'une bibliothèque à la campagne; vous aimez la lecture, monsieur, c'est fort bien à votre âge.... Mon oncle le chanoine avait aussi une bibliothèque à Rochebelle.

— Mademoiselle, je vous en prie, veuillez donc vous approcher un peu.... mademoiselle Solange, dit monsieur de Chéroy.

— Non, ce n'était pas la lingerie, reprit mademoiselle Jacquette rectifiant ses souvenirs, car elle était personne fort exacte ; on est un peu dépaysé dans ces nombreuses transformations, c'était le fruitier.

— Voulez-vous me faire l'honneur de vous arrêter devant ces petites aquarelles ? dit monsieur de Chéroy à Solange, pendant que mademoiselle Jacquette, à l'angle opposé, cherchait l'emplacement des étagères où, un demi-siècle auparavant, elle avait vu rangée la moisson de fruits.

Monsieur de Chéroy désignait deux petits tableaux non encadrés dont sa mine modeste laissait deviner l'auteur.

Le plus grand représentait une vue de montagne, quelque chose de frais et de soleillé comme un jour de printemps. Sur une petite plate-forme, auprès de l'ouverture d'une grotte, un jeune homme était à cheval, l'air fatigué, couvert de poussière, mais dans je ne sais quelle attitude émerveillée, les yeux ravis devant une jeune amazone grise, montée sur un cheval gris, une gaze grise enroulée autour du visage, sa petite main grise, rosée au soleil, étendue vers la campagne.

— Cela s'appelle " la Fée du pays, indiquant son chemin au voyageur égaré," dit monsieur de Chéroy.

Il tenait pour principe qu'une légende est chose utile à un tableau de fantaisie.

— Et ceci, — il montrait la seconde aquarelle, — "le Chapeau de la Fée."

C'était un grand chapeau de paille tout recouvert de muguets bleus.

Au-dessous des tableaux, dans un vase posé sur un vieux guéridon, un bouquet de muguets bleus, de vrais muguets bleus, ceux-là, fleuraient en l'air leur parfum délicieux.

— Il paraît, monsieur, que vous aimez les muguets bleus, dit Solange en rougissant.

Le jeune artiste espérait un compliment plus explicite que cette gracieuse rougeur : il se pencha vers le guéridon et poussa un soupir dans les muguets.

— Ah ! mademoiselle, dit-il à voix basse, les fées sont bien indifférentes

— Vous êtes peintre, monsieur ! s'écria mademoiselle Jacquette, qui avait fait le tour du salon ; c'est très joli pour un jeune homme d'être peintre : la jeunesse a toujours besoin de quelque honnête occupation.

Elle ne regarda pas davantage les aquarelles, mademoiselle Jacquette trouvait que, sur les tableaux, tous les paysages se ressemblent.

— Elles sont bien indifférentes, reprit monsieur de Chéroy, suivant Solange qui tâchait à rejoindre mademoiselle Jacquette ; vous, par exemple, mademoiselle la Fée, après m'avoir abandonné dans une

grotte enchantée, avez-vous daigné me questionner sur l'heur ou le malheur de mon retour ?

— Mais, monsieur, vous avez l'air d'avoir fait un très bon voyage.

— L'air ? Il se mit à rire. A la vérité, ce n'était peut-être pas un voyage hérissé de bien grands dangers.... Mademoiselle, est-ce que les fées, si peu compatissantes dans ce pays-ci, sont douées du moins de quelque indulgence ?

— Les fées ? je ne sais pas.

— Et les simples mortelles ?

— Les simples mortelles, monsieur, c'est selon.

— " C'est selon," n'est pas une assurance suffisante pour se hasarder à une sincère confession ; je m'arrête, mademoiselle, sur le point où j'étais de m'accuser d'un grand péché.

Mademoiselle Jacquette, à quelques pas d'eux dans le corridor, disait devant une porte ouverte :

— Autrefois, on élevait ici des lapins.

Mademoiselle Jacquette avait la mémoire fort ornée de petits détails.

— Oui, mademoiselle, un grand péché.... Après un humble aveu, puis-je compter sur votre miséricorde ?

— Voyons ce grand péché ?

— Votre parole de fée, mademoiselle ?.... Eh bien, mademoiselle, il faut que vous ayez la bonté de vous figurer que les montagnes et les bois de l'Aveyron —

même enchantés — ne sont pas absolument des labyrinthes pour un Parisien né à Grangenières, et que, s'il a trouvé tout seul son chemin pour entrer dans une grotte, il retrouve également son chemin pour en sortir. Ce Parisien ne serait-il pas aussi inventif que feu le petit Poucet? ou encore les moineaux auraient-ils mangé les petits cailloux?

— Les miettes de pain, monsieur, dit Solange pour rectifier l'allusion et pour se donner le temps de chercher une réponse plus sévère.

Monsieur de Chéroy souriait, mais les yeux baissés d'une mine de componction.

— Pourquoi donc, monsieur, feindre de vous être égaré? dit Solange.

— Pourquoi? Eh! mademoiselle, le moyen, je vous prie, d'entrer en conversation, sinon par une feinte innocente, avec une amazone, excusez le mot, comme son cheval un peu ombrageuse? Est-ce que la pitié n'est pas un intermédiaire naturel entre les fées et les mortels?

— Vous avez sans doute une certaine habitude de feintes innocentes pour y montrer tant de présence d'esprit.

Cela fut dit d'un ton qui eût été un peu dur, sans cette voix qui ne pouvait perdre ses tintements mélodieux.

— Je croyais avoir votre parole de miséricorde, mademoiselle, répondit gravement monsieur de Chéroy.

— Au reste, monsieur, reprit Solange d'un air malin, je ne nie pas qu'il ne soit aisé de duper une fée ; mais il faut que vous ayez à votre tour la bonté de vous figurer les mortels de l'Aveyron infiniment mieux doués que ces dames pour la pratique de la vie ; car ils ne sont pas si crédules.

— Ah ! quels mortels ?

— Le vieux cocher de ma grand'mère, pour vous citer quelqu'un qui est du terroir et qui a bien l'apparence d'un mortel.... ce vieux cocher, lorsque je lui ai demandé si vous ne risquiez pas de vous égarer, savez-vous ce qu'il m'a répondu ? "Ces renardeaux connaissent bien le chemin de leur terrier."

— Pardon, mademoiselle, dit doucement monsieur de Chéroy, vous aviez donc la bonté de demander à ce vieux cocher si je ne risquais pas de m'égarer ?

Le visage de Solange reprit cette petite teinte de rose qui lui allait si bien.

Elle rejoignit mademoiselle Jacquette et madame de Chéroy, qui regardaient par la fenêtre, dans l'ancienne chambre des lapins.

— N'est-ce pas, madame, s'écria Solange, qu'il y a dans l'Aveyron des paysages ravissants comme ceux de la Suisse ?

La vue était, en effet, charmante ; mais madame de Chéroy, qui trouvait les vues de Paris supérieures à toutes celles du monde, n'avait jamais visité la

Suisse et ne remarquait pas davantage ce paysage, étant dans son caractère d'admirer peu les beautés de la nature.

Les confitures d'oranges étaient achevées lorsque mademoiselle Jacquette rentra à Rochebelle. Mais ces demoiselles empotèrent les confitures, y ajoutèrent du sirop, découpèrent les ronds de papier, recouvrirent les pots et les ficelèrent — opérations de plusieurs jours — que mademoiselle Jacquette n'était pas au bout des merveilles de Grangenières. Mademoiselle Jacquette ne devait pas se remettre aisément de ce scandale.

Ce fut bien pis encore, lorsque les visites se firent plus fréquentes, bientôt quand on voisina et que ces demoiselles purent pénétrer plus avant dans l'existence des Chéroy. Les Chéroy étaient des gens qui savaient vivre ; tout de suite ils s'accommodèrent aux coutumes de l'Aveyron, et les dîners de Grangenières furent célèbres.

Voilà où il fallait voir la splendeur des nouveaux châtelains dans tout son éclat. Ces équipages, ces livrées, un train des *Mille et une Nuits*.... disait mademoiselle Jacquette, ces porcelaines, ces faïences antiques, ces cristaux aussi purs que les ruisseaux de l'Aveyron ; cette vaisselle d'argent ciselé dont quelques pièces étaient des chefs-d'œuvre ! Plût à Dieu, disait mademoiselle Agathe, que, dans ces gobelets du moyen âge, on eût retrouvé quelques gouttes du

vin qui fait les preux ; qu'on eût remis en honneur, avec les arts des temps passés, les caractères. Mais non, toutes ces reliques de l'ancienne France étaient là comme des chinoiseries. C'étaient des objets de mode qui ne représentaient que l'argent qu'ils avaient coûté.

Lorsque ces demoiselles descendaient des hauteurs de ces considérations générales, elles envisageaient l'imprudence de leur belle-sœur avec les fatales conséquences traînant après cette imprudence ; car madame de Bozouls prisait beaucoup Grangenières et se prenait aux courtoisies des châtelains. En retour, elle leur faisait bon accueil à Rochebelle, dont monsieur de Chéroy usait fort.

— Recevoir un jeune homme dans une maison où il y a une jeune fille, s'écriait mademoiselle Jacquette, le loup dans la bergerie !

Depuis que mademoiselle Jacquette n'était plus jeune, elle croyait que les jeunes gens étaient des loups.

X

MONSIEUR de Chéroy à la pêche aux écrevisses avec ces jeunes dames, bon Dieu! s'écriait mademoiselle Jacquette, les mains jointes à la fenêtre devant laquelle elle venait de voir défiler tous les pêcheurs.

Le bon Dieu aurait eu bien à faire de prendre en considération tous les sursauts de conscience de mademoiselle Jacquette. Et, d'ailleurs, que n'arrachait-elle ses yeux, qui la scandalisaient, au lieu de regarder par les fenêtres ?

— Il faut que la jeunesse s'amuse, répondit monsieur Élie.

Mademoiselle Agathe souriait: dans son beau temps, la pêche aux écrevisses avait été un de ses plaisirs favoris.

— Que la jeunesse s'amuse, repartit mademoiselle Jacquette, fort bien; il est assez d'innocentes manières de s'amuser; qu'ils jouent dans le salon à l'hombre, ou aux échecs, aux quilles sur la terrasse; mais des jeunes gens avec des jeunes filles pêcher des écrevisses au bord des ruisseaux sans que leurs

parents les accompagnent! ce sont les coutumes de Paris.

Mademoiselle Jacquette ne prenait pas garde qu'on ne pêche guère les écrevisses autour du lac.

Il ne faut pas s'imaginer, bien que, dès ses plus tendres années, elle se fût montrée fort sage, que mademoiselle Jacquette eût apporté toujours en ces sortes de choses un esprit si scrupuleux. Le goût de se divertir existait au temps de mademoiselle Jacquette.... et même l'amour; l'amour se faisait dans l'Aveyron aussi bien qu'en pays de France. Il est juste de le dire, toutefois, il s'y faisait alors d'une façon particulière.

Du temps de mademoiselle Jacquette, ce n'était pas seulement chez les de Gores que les cadets avaient pour patrimoine leur épée; dans les familles peu riches et sages, il n'y avait que l'aîné qui se mariait.

Et les cadets? Hélas! le cœur se moque bien des convenances de la fortune! Par-ci par-là, je vous l'avoue, les cadets s'aimaient entre eux. Mais, parce qu'on était alors, à Rochebelle et en maints lieux de l'Aveyron, bien nanti d'honneur et de vertu, il advenait que la passion prenait un tour tout à fait bucolique.

Ainsi, du temps de mademoiselle Jacquette, parmi ses cousins ou parmi ses voisins, chaque "demoiselle" trouvait un ami plus intime. Il y avait, dans l'Avey-

ron, des cousins et des voisins à foison en ce temps-là.

C'était cet ami qui donnait son bras durant les jolies promenades ; lui qui offrait, au printemps, les premiers muguets des montagnes ; en automne, les dernières roses du jardin.

C'était lui qu'on attendait, guettant dans les sons lointains du cor le finale bien connu du retour ; car il devait, après la chasse, apporter les victimes choisies : le plus beau lièvre, le plus tendre perdreau.

C'était à lui qu'on songeait, tandis qu'on poussait l'aiguille diligente, brodant sur la fine batiste les blanches guirlandes, images des rêves purs.

Avec lui on causait à voix basse sous les arbres de la terrasse et dans les grandes embrasures des croisées, ou pendant le demi-aparté de l'hombre et du reversi : on devisait sur les choses du monde et sur les gens de l'Aveyron.

Avec lui, on dansait le plus long menuet, la plus gracieuse gavotte ; on chantait les airs tendres du temps ; on avouait sur la guitare les fugitives émotions de la soirée, les pensées et les sentiments éternels.

Les années passaient, légères ; on n'y pensait pas. Ils s'étaient

> ....l'un a l'autre un monde toujours beau,
> Toujours divers. toujours nouveau.

N'en médisons pas, de ces amours de l'Aveyron,

galantes et tendres, mais pures et éthérées comme les vapeurs bleues des montagnes, car elles duraient toute la vie.

Depuis longtemps, le cousin de mademoiselle Agathe était mort, et le voisin de mademoiselle Jacquette.

Mais pourquoi mademoiselle Jacquette s'élevait-elle aujourd'hui avec tant de rigueur contre les plaisirs d'autrui ? Est-ce qu'elle pensait — prévision ou souvenir — que les paroles glissant dans le murmure du ruisseau, les jeunes filles peuvent écouter fleurette, tout en pêchant les écrevisses ?

Ainsi advient-il, ailleurs qu'en Aveyron, à maintes vieilles gens. Ils ne pensent pas que, leur jeunesse passée, d'autres arrivent qui sont jeunes à leur tour ; et qu'après eux, comme avant eux, l'amour va, poursuivant son éternelle mission d'amuser par l'espérance ou par le souvenir, génération après génération, toute l'humanité.

Quelle plus jolie chose que ces ruisseaux d'eau vive où l'on pêche les écrevisses ? Ces ruisseaux sans mystères, incolores et transparents où l'on distingue tous les cailloux et chaque herbe au fond du lit ? les grands, larges comme la rivière, mais à fleur de terre ; les petits, qu'un enfant saute d'un bond. Ils tournent et retournent, musant pendant tout leur cours, tandis que leur eau moutonneuse fuit, fuit avec une infatigable rapidité ; ils vont à la rivière de la même

manière que les petits écoliers vont à l'école : prenant le chemin le plus long et courant durant tout le trajet pour rattraper le temps qu'ils perdent.

La pêche avait commencé. On allait, disséminés, deçà, delà, deux par deux, trois par trois, portant le grand panier légendaire de la pêche aux écrevisses.

Quelques pêcheurs — les moins hardis — s'installaient au bord des ruisseaux ; les autres — les zélés — cherchaient aventure aux endroits peu profonds. Il faut pourtant bien se garder de cette transparence trompeuse des eaux vives de l'Aveyron : rien n'est si perfide pour un pêcheur novice.

Vous voyez l'écrevisse là, à deux doigts, dans le ruisseau ; vous mettez le pied sur un bloc de pierre, vous vous baissez pour la saisir.... mais votre main glisse, vous enfoncez !.... et, pendant que c'est vous qu'on repêche, vous croyez que l'écrevisse saine et sauve vous raille derrière son caillou. De fait, il est nombre de pêches où les écrevisses ont plus de raison de s'ébaudir que les pêcheurs ; cependant on ne pense pas qu'elles en usent, tant cette bête a l'air sérieux.

Il y a donc, dans toute pêche aux écrevisses, des pêcheurs vaillants pour la besogne et des pêcheurs amateurs pour la gloire.

Quiconque serait survenu au bord des ruisseaux de Rochebelle, se serait vite avisé que monsieur de Chéroy était de ceux-ci et que Pierril était de ceux-là.

Quant à Solange, bien trompé qui l'aurait jugée sur sa mine ou sur sa réputation.

A la pêche aux écrevisses, elle s'exposait volontiers de sa personne, et elle daignait mettre ses belles mains à l'œuvre. C'est une chose à remarquer que certains plaisirs, soit à cause de leur innocence, soit par quelque charme secret, touchent les cœurs qui semblaient le moins nés pour les estimer.

Monsieur de Chéroy allait et venait de ruisseau en ruisseau ; il regardait à droite, puis à gauche, quelquefois par hasard au fond de l'eau, le plus souvent aux branches des arbres.

— Il a l'air de dénicher des merles, se disait à part soi Pierril, qui le voyait venir et qui avait accoutumé de s'abandonner en pêchant à quelques petites observations.

Solange avait posé à son côté le plus grand de tous les paniers, — étant de ces pêcheuses qui croient que les grands paniers portent bonne chance ; elle venait d'ôter ses gants et elle s'avançait, de la pointe du pied, sur les premiers cailloux.

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre d'enfermer mes écrevisses dans ce panier ? dit monsieur de Chéroy en la saluant.

Il y avait déjà dans ledit panier une jeune écrevisse de la grosseur d'une sauterelle.

— Quelles écrevisses, monsieur ?

— Les écrevisses que je pêcherai.

— Ah! vos futures écrevisses.... Ce panier est de dimension hospitalière, monsieur, répondit Solange avec une pointe railleuse.

— Madame de Bozouls est là, un peu plus haut, dit Robert de Chéroy; je crains qu'elle ne laisse guère venir à nous que le pauvre fretin.

On apercevait en effet Geneviève à l'amont du ruisseau, et Geneviève pêchait avec un talent non pareil.

— Oh! quittez ce souci, répondit Solange, qui lui montra, dans le fond du ruisseau, maintes écrevisses glissant le long des pierres et maintes autres accrochées, semblables à des mousses grises, et il en restera encore pour Pierril.

Pierril pêchait en aval, planté à quelques pas d'eux, au milieu du ruisseau.

— Voilà un beau temps, n'est-ce pas? reprit Robert en mettant son lorgnon afin de paraître plus appliqué.

— Non, ce n'est pas un très beau temps pour les écrevisses, répondit Solange.

— Pour les écrevisses, je ne sais pas; mais pour... — il allait dire pour les gens qui causent tête à tête — pour les pêcheurs qui admirent la nature, c'est un jour de choix.

Le soleil descendait sur l'horizon et jetait ses rayons, comme des rubans, entre les troncs des grands arbres, entre les branches des petits; un vent

léger qui remuait les feuilles en faisait chatoyer les ombres sur l'eau luisante du ruisseau. Çà et là, on entendait les chuchotements des pêcheurs, et, dans les prairies, quelque petit crapaud qui poussait son coassement d'une seule note, avec cette voix douce et sonore des crapauds du Midi.

— Bon, dit Solange, en voici une qui passe.... vite.... saisissez-la !

— Elles me pincent toujours.

— Parce que vous ne savez pas les prendre : on les attrape par la taille, prestement, sans qu'elles se doutent de rien, et on les précipite dans le panier.

— C'est qu'elles sont fort malignes.

Pour développer la leçon par l'exemple, Solange avait plongé sa main, qu'on voyait blanche et brillante dans l'eau du ruisseau ; mais l'écrevisse s'était enfouie sous une pierre.

— Les paysans, reprit monsieur de Chéroy, quand il fait ce temps clair et doux, appellent cela un jour d'amoureux.

— Soulevez donc un peu la pierre, monsieur, répondit Solange, elle se sauvera.

— Qui ?

— L'écrevisse.

Il souleva la pierre du bout de son pied ; il remua l'eau ; l'écrevisse ne se dérangea pas. Ces écrevisses avaient tout d'abord compris quelle était la gent pêcheuse à qui elles avaient affaire.

— Décidément, monsieur Robert, dit Solange, vous n'êtes pas né sous un signe favorable à la pêche aux écrevisses.

Monsieur de Chéroy ne releva pas l'injustice de ce compliment. C'était la première fois que Solange disait : "Monsieur Robert," et, avec cette voix ravissante, il trouva que son nom sonnait si mélodieusement.

Mademoiselle Jacquette avait raison d'appréhender la douce confiance qui s'établit entre des camarades de pêche aux écrevisses.... et surtout entre des pêcheurs parisiens.

— Mademoiselle, demanda Robert, est-ce que vous voyez beaucoup de jeunes gens à Paris ?

— Quelques-uns.

— Vous avez dit un jour que Paris n'est bon que pendant quatre mois d'hiver.... Sans doute vous n'y regrettez pas grand monde ?

— Comment, pas grand monde ! et ma tante, que j'aime extrêmement ; et mes petites cousines, qui récitent des fables charmantes !

— Oui, madame votre tante, il est naturel que vous l'aimiez extrêmement ; et vos petites cousines, si elles récitent des fables charmantes.... et....

— Et des parents, des amis, dit nonchalamment Solange. Monsieur, je crois que nous parlons trop : les écrevisses n'oseront pas sortir de dessous leurs

pierres. Vous pouvez remarquer qu'il n'en passe guère, maintenant.

— Mais je vous demande pardon, mademoiselle, il en passe beaucoup, dit Robert : en voici une précisément, une petite, toute petite, là....

Il se baissa, effleura l'eau du bout des ongles.

— Bah ! elle court comme un braconnier.... Et ici, mademoiselle, chez madame votre grand'mère, vous voyez quelques jeunes gens, je crois ?

— Quelques jeunes gens qui étaient des gardes du corps avec mon oncle Élie.

— Ils ne sont pas tous si aimables que monsieur Élie ; mais tous n'étaient pas des gardes ; votre ami d'enfance, pour citer le premier : monsieur de Gores.

— Ah ! oui, Amédée de Gores, répondit-elle. — Et en souriant : — Je le croyais des gardes.

— C'est un jeune homme fort sérieux, d'après ce que j'ai ouï dire, continua Robert d'un ton railleur.

— Un jeune homme sérieux et qui a beaucoup de mérite, répondit Solange, sans entrer davantage dans la plaisanterie.

— Vraiment, il a du mérite ? dit Robert d'un air dépité.

" C'est un jeune homme de bon goût, du reste, s'il faut en croire la renommée...., vous savez, la Renommée qui est bavarde comme les pies de l'Aveyron (il pensait comme mademoiselle Jacquette) : elle raconte donc, cette pie, que monsieur de Gores

appréciait fort vos belles qualités, qu'il avait le cœur sensible; enfin, d'un mot, qu'il vous aimait.

— Oui, il m'aimait; votre pie a bavardé sagement en mettant tout cela au passé. Il en a eu vite fini avec ses beaux sentiments et même avec son amitié d'enfance.... Vous voyez que, s'il était homme de goût il est en même temps homme de résolution.

— Mademoiselle, reprit Robert, savez-vous ce que je me figure, considérant l'estime que vous lui gardez? Qu'il aurait peut-être mieux pensé de tourner différemment sa résolution, et qu'un peu de persévérance l'aurait bien servi.... la persévérance parvient à de grandes choses.

— A déplacer des montagnes, voilà tout.

— Et point à toucher un cœur de femme?

— Non; mais, mon Dieu, pourquoi songer si long temps à ce pauvre garçon?

Le front de Robert se rasséréna.

Il y eut une petite pause dans leur conversation; puis Robert reprit, de cette manière discrète avec laquelle on commence un devis banal qui prendra dans la suite plus d'intérêt:

— Il me semble que je vous vois encore, telle que vous m'avez apparu le premier jour, sous l'ombre de votre grand chapeau.... Est-ce que vous ne portez plus cette longue robe d'azur?.... Il y a des riens qu'on n'oublie jamais.

Solange regardait tout au fond du ruisseau.

— Et le jour où vous êtes entrée dans la grotte, votre tête penchée sur la tête de Fahal...., votre voile gris qui voltigeait.... N'est-ce pas, mademoiselle, je vous en prie, répondez-moi, n'est-ce pas qu'il y a des rencontres qui sont écrites dans le ciel?

— Regardez...., dit précipitamment Solange, là monsieur.... je crois qu'elle est encore sous la pierre.... la grosse écrevisse.

Mais, en baissant la tête, Solange fit un léger "oui"; sa voix avait, au-dessus du ruisseau, des chuchotements d'une incomparable harmonie.

— Ah! dit Robert?

C'était en effet la grosse écrevisse. Une cinquantaine de ses semblables avaient probablement passé, que les deux pêcheurs n'avaient point vues.

— Et de ces sympathies qui naissent d'un premier regard, d'une seule parole, on ne sait pas comment...

— Vite, monsieur, vite! dit Solange, glissez votre gaule sous la pierre; nous allons sûrement la prendre.... C'est la toute petite, celle-ci.

Robert glissa sa gaule sous la pierre; ils plongèrent chacun leur main dans l'eau; les deux écrevisses, la grosse et la petite, s'en allèrent à reculons.

— Nous ne sommes pas heureux, dit Solange avec une mine modeste; je crois, monsieur, qu'il vaut mieux que vous restiez ici, tandis que j'irai un peu au delà: vous les effaroucherez et je les prendrai, car c'est honteux, ce grand panier vide.

Solange suivit le courant et s'arrêta à quelques pas plus loin.

Elle suspendit son chapeau à une branche et, accotée au tronc d'un saule, les yeux baissés, elle parut regarder consciencieusement du côté du ruisseau.

Comme elle se souvenait bien, elle aussi, de la première fois qu'ils s'étaient vus.... ces beaux chevaux au trot.... ces grands chiens qui gambadaient dans la poussière.... ce jeune homme qui saluait d'un air si courtois.... C'est vrai qu'il y a des riens qu'on n'oublie jamais....

Et ce jour où ils s'étaient trouvés dans la grotte... ce cavalier de si belle mine.... cette gaieté de si bon aloi.... cette douce et prompte intimité qu'inspire la montagne.... il se peut bien qu'il y ait des rencontres écrites dans le ciel....

Et, depuis lors, à Grangenières, à Rochebelle, dans une des allées du parc, au passage du petit pont, ces menues attentions, ces demi-mots.... Oh! oui, il y a des sympathies qui naissent on ne sait pas comment....

Quelques touffes de petits arbres seulement les séparaient. Chaque fois qu'un souffle de vent passait, faisant une rapide trouée dans le feuillage, Robert entrevoyait le front de Solange et ses cheveux tout d'or sous le rayon de soleil qui lui faisait une auréole.

Mais prenait-elle beaucoup d'écrevisses ? Robert avait beau tendre l'oreille, il n'entendait point le plus petit clapotis de l'eau ; les alentours étaient pourtant en tel silence, qu'il aurait pu ouïr jusqu'au pas des écrevisses, si elles avaient marché sur les pierres.

Pour attirer l'attention de Solange et afin d'égayer sa pêche, Robert se mit à fredonner un peu.... tout bas d'abord, un petit air sans paroles.... puis, à demi-voix.... enfin il y joignit la chanson.

C'était la romance de l'opéra de *Vert-Vert*. Il en était au second couplet :

Je pourrais comparer encore
L'éclat de ta jeune beauté
Au premier rayon de l'aurore

Il se laissait aller à chanter tout haut :

Se levant sur un jour d'été.

Là-bas, au delà du ruisseau, un petit écho murmurait d'un accent indécis et timide :

Un jour..... d'été.....

— Monsieur, vous allez effrayer les écrevisses, cria Solange à travers les arbres.

Elle pensait que tous les pêcheurs du voisinage devaient l'entendre.

Robert baissa la voix :

Mais tous ces propos de poètes
Sont moins doux que deux mots bien courts.
Bien.... courts.....

chantonnait l'écho.

Je t'aime ! " et ", si tu les répètes,
Ils valent les plus longs discours.

Solange était immobile ; le large rayon de soleil sur les cheveux, elle écoutait la petite voix murmurante de l'écho :

Ils valent.... les plus longs.... discours...

— Mademoiselle, veuillez donc venir ! cria Robert en riant, mais avec un accent ému ; venez ! il en passe de magnifiques.

Elle tourna la tête vers lui, ses grands yeux bien ouverts.

— De magnifiques quoi ?

— De magnifiques écrevisses.

— Ah ! oui, répondit-elle.

Tandis qu'elle s'avançait vers Robert, il lui dit tout bas :

— N'est-ce pas que nous nous aimons ?

Durant une minute, on entendit seulement, entre les petits cailloux, le glouglou du ruisseau.

Soudain, de toutes parts, éclatèrent les cris joyeux des pêcheurs.

— Oh ! la belle pêche ! j'en ai une douzaine.

— Moi, deux douzaines !

— Foin d'une douzaine et de deux douzaines ! en voici plus de trois !

Ils se vantaient à qui mieux mieux.

Robert et Solange se regardèrent.

— Ah ! monsieur, et nous ? dit Solange.

Ils n'avaient encore que la petite écrevisse attrapée par Solange, grosse comme une sauterelle, qui ne s'était pas accoutumée à sa situation et faisait des bonds désespérés dans tout le panier.

— Mon Dieu, quelle pêche ! murmura Solange, les mains jointes devant la petite écrevisse.

Ils demeuraient là, considérant en silence leur petite proie, quand Pierril arriva.

Pierril toucha le bord de sa casquette, jeta de leur côté un coup d'œil discret — en effet, c'était une pêche lamentable ; — il ouvrit son panier, versa dans leur panier vide les trois quarts de ses écrevisses, posa un doigt sur ses lèvres, sourit, ôta respectueusement sa casquette et passa.

Pêcheurs et pêcheuses accouraient.

Alors Robert l'air glorieux, Solange un peu rouge, le nez sur leur panier, se mirent à s'extasier plus haut que tout le monde.

— La pêche miraculeuse ! je ne sais pas combien de douzaines nous en avons !

Le surlendemain, à la veillée, mesdemoiselles de Bozouls avaient un entretien fort intéressant, tout en faisant leur partie de cartes. Un événement grave survenait à Rochebelle : madame de Chéroy avait demandé la main de Solange pour son fils.

Si naturel que fût ce dénouement, mesdemoiselles de Bozouls ne l'avaient pas prévu, ni surtout aussi prompt. Que de fois il était arrivé à mademoiselle

Agathe et à mademoiselle Jacquette de se douloir d'avance au sujet de leur nièce, commentant ce qu'elles avaient ouï dire par des personnes de sens : "Les jeunes gens d'aujourd'hui ne recherchent qu'une dot."

Et maintenant il se trouvait que monsieur de Chéroy, possesseur d'une magnifique fortune, ne s'informait point de celle de Solange, et que madame de Chéroy considérait seulement l'honneur de l'alliance des Bozouls, et le bonheur de son fils. Car, on le savait, monsieur de Chéroy n'aurait jamais eu la pensée d'un mariage que sa mère n'eût pas désiré ; il aurait certainement sacrifié son amour à la crainte de lui déplaire. Que si monsieur de Chéroy, le père, eût vécu, un financier, les choses ne se seraient peut-être pas passées d'une manière si sentimentale ; mais voilà les fils des hommes d'argent !

— Ceci a un air de roman, disait mademoiselle Jacquette.

— Un roman bien court, répondit sa sœur Agathe.

Ces demoiselles, en effet, avaient toujours vu dans les romans qu'elles avaient lus, — qui sont le miroir de la vie réelle, — que les sentiments étaient plus longtemps avant de s'exprimer et que plus de traverses survenaient. Le dénouement à la première page, ce n'est pas ce qu'on aurait trouvé dans un roman de mademoiselle de Scudéry. Sans se l'avouer, au fond de leur imagination, ces demoiselles regrettaient que

mademoiselle de Scudéry n'eût pas mis la plume à celui-ci.

— Pour l'ordinaire, disait mademoiselle Agathe, les jeunes filles font un mariage d'argent, ou de convenance, ou d'amour ; mais un mariage à la fois d'argent, de convenance et d'amour, voilà qui ne se voit point.

— Quant à l'amour, dit en dernier ressort mademoiselle Jacquette, je ne m'étonne pas que ces Parisiens se plaisent entre eux.

Puis elle ajouta malignement :

— Cette fois, point ne sera besoin à Solange de huit jours de réflexion.

C'est un moment grave pour une jeune fille, ce moment où elle va échanger une vie qui n'a été encore qu'un prélude joyeux, contre une existence sérieuse et fixée ; alors qu'il faut laisser, pour les ternes devoirs, les rêves de toutes les couleurs et qu'il faut entrer de pied ferme dans cet avenir, au-dessus duquel on voltigeait du bout des ailes. Il paraissait à l'horizon tout doré par le lointain, cet avenir dont le vaporeux et l'incertain étaient les plus grands charmes ; maintenant, là, tout proche, au jour cru de la réalité, peut-être il se dédorera . . .

Et quelle jeune fille n'a pas eu son type idéal, son chevalier qui a hanté ses rêves de seize ans ? Si le fiancé ne lui ressemble pas, certes, il faut réfléchir, il

faut se raisonnner, et avec le chevalier qu'on doit quitter, les adieux sont parfois déchirants.

Telle n'était pas la situation de Solange. Le chevalier de ses seize ans, le voilà précisément : ce jeune homme à grande mine avec cette beauté et cette élégance, cette hardiesse et cette grâce, cet esprit par saillies, ce cœur qui transparaît dans la franchise.

Sans doute Solange ne pensait pas à la fortune de Robert. Dans ses rêves, toutefois, le beau chevalier avait toujours été riche....; qui aurait pu assurer que le luxe au milieu duquel elle avait aperçu Robert ne jetait pas quelques rayons dans cette auréole dont elle le voyait tout éclairé ?

Au reste, Solange avait l'esprit droit et net, qui ne s'amusait pas aux subtilités ; elle ne se perdait pas à s'interroger pour savoir si elle aurait aimé Robert pauvre : il était riche et elle l'aimait, les choses étaient pour le mieux.

Aussi mademoiselle Jacquette avait raison : pourquoi les réflexions ? Tandis que ses tantes commentaient sur son destin, elle, là-haut, accoudée à sa fenêtre, au-dessus du village et du Tarn, sous ce ciel où il ne manquait pas une étoile, elle continuait son rêve.

Ce n'était pas un de ces rêves faits d'incertitudes et de lointaines espérances, c'était un de ces rêves particuliers qui n'ont l'air que de la toilette de bal

de la réalité : une vie douce et facile, à Paris, dans l'Aveyron, avec un ami tendrement aimé ; ici et là, ces mille plaisirs du monde que partout offre la fortune, mais auxquels seul le cœur donne leur prix, si quelqu'un les partage.... C'était une brillante vision.

XI

LA fortune, qui en use généralement assez mal envers les honnêtes gens de tous les pays, par exception, s'était mieux comportée avec ceux de l'Aveyron. Tandis qu'à Rochebelle le mariage de Solange se décidait, aux Genêts un événement grave était survenu.

Monsieur de Gores, cet oncle de Russie qui, pour les richesses, pouvait équivaloir à un oncle d'Amérique, avait été frappé d'une violente attaque de goutte.

Les maladies sont des avertissements du ciel, peu plaisants, il est vrai, mais clairs pour un homme avisé qui compte quatre-vingts ans. Monsieur de Gores ne négligera point celui-ci, et, puisqu'il devait espérer de jouir bientôt des biens éternels, il songea à disposer des périssables. De même que maints hommes sages, craignant le trépas, suspendent à leur lit une tête de mort pour en prendre par cette image quelque habitude, de même ce vieillard qui avait fui jusqu'alors la pensée de quitter ses richesses, voulut se mettre en présence de son héritier.

Tous les hommes cherchent à se survivre de quelque manière : qui en ses hauts faits, qui en ses écrits, qui en ses inventions ; celui-ci, c'était dans son château, dans ses terres, dans ses relations, dans son influence : voilà pourquoi il imaginait de se survivre en son héritier. Il voulait, si Dieu lui en prêtait le loisir, former lui-même cet héritier à ses affaires, l'initier à ses vues, le pousser par son train de vie.

Les pauvres diables se figurent qu'il n'est rien de si facile que de trouver un héritier ; mais non pas les millionnaires : il faut arriver à la pratique d'une chose pour en connaître les difficultés. Monsieur de Gores n'avait, parmi sa multitude de neveux, que ce qu'on appelle l'embarras du choix, et précisément c'était un grand embarras. Aussi avait-il fait beaucoup de réflexions et beaucoup de recherches. Enfin sur tout le bien qu'il avait ouï dire d'Amédée, il venait de se décider à lui offrir son héritage moyennant de certaines conditions.

Quelques-unes de ces conditions coûtaient fort aux de Gores : il ne s'agissait pas de moins que quitter la France quasi pour toujours, et de renoncer à sa patrie en se faisant naturaliser Russe.

Amédée, qui n'était pas homme à manquer à des engagements une fois pris, avait tout d'abord hésité. Pourtant l'héritage était considérable ; un magnifique établissement, une grosse fortune, de belles alliances, étaient pour compenser de grands sacrifi-

ces. Tous ces biens venaient des de Gores ; fallait-il les laisser passer sur d'autres noms ? Monsieur et madame de Gores, jusqu'ici peu ambitieux pour eux-mêmes, le cas échéant, se trouvèrent l'être pour leur fils : ils le déterminèrent à accepter l'héritage et les conditions.

Maintenant Amédée allait partir. Afin que Petit-Jean pût rester auprès de ses parents, on lui donnait un précepteur. Ce dernier point : ne plus aller au collège, était ce que Petit-Jean trouvait de plus convenable dans tous ces arrangements de famille, quoiqu'il sût tout le bien qu'Amédée se promettait de lui faire.

Depuis l'automne, les relations entre les Genêts et Rochebelle avaient beaucoup changé, c'est-à-dire entre les de Gores et la douairière. On ne s'était point visité ; à peine demandait-on, par politesse, des nouvelles les uns des autres.

Si monsieur et madame de Gores n'étaient pas retournés à Rochebelle, eux qui sortaient en tout temps très peu, ou s'ils avaient été blessés du refus de Solange, ce n'était pas surprenant ; pourtant, il ne faut pas s'étonner davantage que madame de Bozouls et Solange eussent agi également en offensées, étant assez ordinaire que celui qui fait l'injure en garde rancune à celui qui la reçoit.

Les vieux Bozouls, — sauf pendant l'hiver où les chemins impraticables empêchaient absolument

l'accès des Genêts de ce côté-ci, — avaient continué à voisiner ainsi que par le passé ; Amédée venait encore à Rochebelle, mais rarement. En passant de chez les vieux Bozouls chez les Léonce, une ou deux fois, il avait laissé une carte à la douairière, qu'il savait sortie.

Vous pensez bien qu'aux premières visites d'Amédée, mesdemoiselles de Bozouls avaient su taire devant lui jusqu'au nom de Solonge.

— Dieu me garde, s'était écriée mademoiselle Jacquette, de remémorer aux de Gores une injure dont il me semble que tous les Bozouls sont solidaires !

Mais Dieu ne garda pas longtemps mademoiselle Jacquette, qui n'était pas, en effet, pour observer éternellement cette continence de langue sans une grâce divine. A la troisième visite d'Amédée, elle jugea bon de l'apprivoiser à ses souvenirs, les jeunes gens ne devant pas avoir peur des ombres, même de celles de l'amour, qu'il n'est d'ailleurs besoin que de mépriser pour les voir se dissiper comme fumée.

Petit à petit, mademoiselle Jacquette reprit donc devant Amédée le cours de ses menus commérages, car Solange était son sujet favori de conversation. Chaque défaut qu'elle découvrait dans sa petite-nièce, elle en faisait une peinture fine et scrupuleuse. Et non pas seulement de ces défauts qui saillent sur le caractère, mais de ceux qui gisent au cœur : tel

est l'égoïsme, et mademoiselle Jacquette avait des proverbes sur l'égoïsme de Solange.

Entre temps, pour égayer ce fond un peu maussade, elle l'ornementait de petits détails : les coutumes luxueuses de Solange, ses délicatesses ridicules, ce que mademoiselle Jacquette appelait les superfluités parisiennes. C'étaient d'assez jolies enluminures.

Quant aux délicatesses et aux superfluités, mademoiselle Jacquette n'exagérait rien : et l'aurait-elle voulu, il était douteux que ce fût possible.

Par manière de revanche, c'était mademoiselle Jacquette qui avait instruit Solange des événements de la vie d'Amédée. Qui n'a eu son heure d'égarement, son erreur de jeunesse ! Ainsi l'amour d'Amédée. Mais ce jeune homme, dont la raison était admirable et gouvernait jusqu'aux affections, avait été prompt à reconnaître qu'il avait fourvoyé son cœur ; pour ne rien profaner de ses sentiments, il avait retiré à Solange même son amitié.

Là encore, l'imagination de mademoiselle Jacquette ne pouvait dépasser la réalité. Cette amitié d'enfance, si longuement et si chèrement cultivée, — ô vanité ! — n'avait pas survécu à la fleur d'amour poussée en son printemps : la fleur coupée, la tige s'était fanée, la plante était morte.

On en voit, dans les montagnes, de ces pieds de fleurs auxquels on a arraché violemment leur premier bouton : ils ont fleuri le matin ; le soir, ils sont séchés.

Amédée de Gores, parmi beaucoup de belles qualités, en avait une qui va facilement à l'excès : la fierté ; non pas cette fierté pompeuse que l'on étale dans les discours et que l'on porte reluisante sur le front, mais cette fierté grave qui siège dans l'âme, secrète et farouche, avec d'éternelles rancœurs.

Qu'importait à Amédée, quand il allait chez les vieux Bozouls, d'apercevoir Solange sur la terrasse du château ? Ce front superbe ne l'étonnait pas. En face de la petite amie d'autrefois, pas un des souvenirs qu'il avait si bien ensevelis dans son cœur ne remuait sous la pierre. Elle n'était plus pour lui la petite Solange de Rochebelle ; elle était une autre Solange, celle de Paris, et, peut-être, celle des narrations malignes de mademoiselle Jacquette.

Petit-Jean n'avait pas la fierté si sûre ; on sait que, dès le premier jour, il y avait trouvé quelque accommodement. Il ne se hâtait pas, lorsqu'il traversait la terrasse, et il regardait toujours deçà delà. Au fait, puisque mademoiselle Solange était restée son amie, s'il la rencontrait, sortant du château, il ne voyait pas de mal à la saluer, ni à lui serrer la main. Quelquefois la causerie s'établissait, — le pas est glissant d'un accommodement à l'autre ; — ils faisaient ensemble deux ou trois tours d'allée. Mais alors, s'ils apercevaient Amédée, vite, sans se concerter, avec un silence accusateur, ils se quittaient : Solange

disparaissait entre les arbres, Petit-Jean courait pour rejoindre son frère.

Et tout de suite, sans reprendre haleine, Petit-Jean se mettait à entretenir Amédée de chevaux, de versions latines, avec cette volubilité d'élocution et cet enjambement des sujets particuliers aux gens qui redoutent une question indiscrète. Autant d'éloquence jetée au vent : Amédée ne demandait jamais rien.

On était au milieu du mois de juin ; Amédée, qui voulait, par bienséance, avant de quitter l'Aveyron, faire une visite à tous les habitants de Rochebelle, avait si fort attendu, comme on attend pour une chose difficile et fâcheuse, qu'il se trouvait à la surveille de son départ.

C'était un dimanche. Le dimanche, M. Élie soupait toujours chez le curé, — on pouvait le voir en passant ; — mesdemoiselles de Bozouls, Léonce et Geneviève passaient la soirée chez la douairière.

A Rochebelle, aussi bien qu'aux Genêts, le repas du dimanche soir se faisait beaucoup plus tôt Amédée arriva donc vers huit heures, à l'instant où, le dîner fini, on devait se promener sur la terrasse ou jouer et causer au salon.

Mais quoi! personne dans les allées d'arbres.... aucun murmure ne sortait du château ; seules, quelques hirondelles attardées passaient et repassaient,

planant dans les airs, comme si elles eussent craint de faire trop de bruit en battant des ailes.

— Est-ce qu'il y a quelque chose d'extraordinaire? demanda Amédée au domestique qui vint lui ouvrir la porte; car il trouvait à cette solitude et à ce silence je ne sais quoi de solennel.

— Mademoiselle Solange a sa migraine, sa névralgie, répondit le domestique, qui parlait à voix basse et semblait faire glisser les portes sur des gonds enchantés. Monsieur peut entrer, on est dans le petit salon.

— Y a-t-il du monde, malgré la névralgie de mademoiselle ?

— Mademoiselle Agathe, mademoiselle Jacquette, monsieur Léonce, madame Geneviève.... monsieur de Chéroy.

— Voilà bien des gardes-malades.

— Il n'y en a jamais trop, monsieur.

Le domestique se mit à rire, mais discrètement, comme il avait parlé et comme il avait ouvert les portes.

Amédée entra dans le petit salon.

Solange était assise dans un grand fauteuil, appuyée sur deux coussins, en face de la fenêtre qui laissait arriver l'air du dehors. Elle ne souleva pas la tête; elle fit à Amédée un salut du bout des paupières.

— Mademoiselle Solange est souffrante ? dit Amé-

dée d'un ton un peu banal, en s'asseyant auprès de mademoiselle Jacquette.

— Grâce à Dieu, nous touchons à la fin, dit assez bas mademoiselle Jacquette.... ceci est la deuxième période, où l'air fait du bien ; à la troisième période, il faudra de la distraction : nous avons appris toutes les phases.

— Et vous ne savez pas ce qui a occasionné....?

— Un orgue de Barbarie, aggravé d'un accordéon, dont deux petits Savoyards jouaient pendant la messe, sur la place de l'église. Il paraît que ma nièce sent comme un orgue de Barbarie dans sa tête, et un accordéon ; le moindre bruit la frappe, là, en plein cerveau.... peut-être le coup pousse-t-il la manivelle et fait-il dévider leur air aux deux instruments.

Mademoiselle Jacquette imaginait ce dernier détail.

De fait, lorsque les petits chiens qui étaient auprès de leurs maîtresses s'oubliaient jusqu'à tousser, Solange portait éperdument la main à son front ; Robert se retournait avec indignation, et mademoiselle Agathe faisait les gros yeux à Amant et à Sylvie.

— On pourrait emporter le château, ils ne souffleraient pas, dit mademoiselle Jacquette à Amédée.

Amédée répondit par un geste de sympathie à l'adresse des petits chiens.

— Avez-vous jamais vu de ces névralgies-là dans l'Aveyron ? reprit mademoiselle Jacquette ; que vous disais-je ? Est-ce que ce ne sont pas des calamités publiques ?

Amédée fit un signe de tête que mademoiselle Jacquette comprit : il n'en avait jamais vu dans l'Aveyron, et c'étaient des calamités publiques.

Geneviève, debout derrière le fauteuil de Solange, relevait de temps en temps les coussins qui glissaient sous sa tête ; elle passait sur le front de la malade quelques gouttes d'élixir et soufflait doucement pour faire un petit courant d'air à ses tempes.

Monsieur de Chéroy présentait tantôt un flacon, tantôt un éventail ; il versait de l'eau dans un verre ; il dépliait un mouchoir : le tout avec une mine attendrie, ainsi qu'on accomplit de pieux devoirs à une heure suprême.

Léonce allait et venait, donnant ses soins à Solange, sans grande apparence de souci ; mais d'un air sérieux, comme on souffle sur les doigts d'un enfant pour le guérir.

— Et même Léonce ! dit Amédée.

Mademoiselle Jacquette leva ses yeux jusqu'à la corniche du plafond et ses épaules de toute leur hauteur.

Mademoiselle Jacquette avait raison de regarder le plafond et de hausser les épaules ; car d'expliquer comment Léonce, toujours sur ses gardes, avait

laissé surprendre son amitié, c'était chose impossible, au moins pour mademoiselle Jacquette, qui ne se piquait pas de fouiller les replis du cœur humain.

Et tout le monde le savait : Léonce avait l'amitié aveugle comme les autres ont l'amour ; tout de suite, les défauts de ses amis allaient s'effaçant en teintes douces. Une fois qu'il affectionnait quelqu'un, il s'y opiniâtrait pour la vie : on sortait de son cœur aussi malaisément qu'on y entrait.

Mademoiselle Jacquette connaissait, en effet, parfaitement les phases diverses des névralgies de Solange ; la troisième période, celle de la distraction, succéda bientôt à celle du grand air. On put causer tout haut et ouvrir le piano. C'était à Rochebelle la coutume du soir d'user en famille d'une aimable liberté.

Mademoiselle Jacquette et Geneviève organisèrent une partie de bésigue ; mademoiselle Agathe, une patience. Les petits chiens, parés de rubans pompadour, se mirent à tendre un peu le cou, à la mode des jeunes personnes qui se savent bien coiffées, et à exécuter de petites mines avec leurs pattes et avec leur nez pour attirer enfin l'attention sur eux.

Léonce se retira sur la petite terrasse, au-dessus du village, et, secrètement, fuma un cigare. C'était le premier cigare de sa journée ; il aurait été beau, du reste, que, tandis que Solange avait une névralgie, il eût songé à fumer, lui, le docteur de la maison !

Monsieur de Chéroy commença de fredonner pianissimo un des couplets favoris de Solange.

C'était un convive ou un maître de maison précieux que monsieur de Chéroy. S'il fallait jouer ou chanter, il n'était pas grand musicien, mais il savait de mémoire tous les airs qu'on pouvait lui demander; s'agissait-il d'écouter la musique d'autrui, artiste ou pensionnaire, il louait à propos sans avoir entendu. Il accompagnait aussi complaisamment qu'il improvisait, et, quittant les muses pour les cartes, il perdait au jeu de la même humeur qu'il y gagnait.

Solange n'énumérait pas, dans ce détail, tous les mérites de son fiancé; mais, en ce moment, elle le comparaît à Amédée de Gores et un légitime orgueil lui venait au cœur; au moins Robert était un homme du monde! Et ses agréables qualités n'excluaient pas les bonnes; il était l'homme du monde et il était l'homme de la famille : sa déférence et sa tendresse pour sa mère répondaient de son cœur.

Amédée, assis auprès de madame de Bozouls, essayait de causer, mais sans avoir grand'chose à dire, et, malgré lui, il se laissait aller, à son tour, à une certaine songerie.

C'était vers le vieux passé qu'il remontait, car les choses attendrissantes sont celles qui surgissent de la mémoire quand on va partir. Rochebelle, n'était-ce pas le lieu qu'il avait, après les Genêts, le plus aimé? Madame de Bozouls l'avait accueilli d'une

manière si bienveillante, autrefois.... mademoiselle Agathe lui avait servi si souvent de consolante et sage conseillère dans ses premiers ennuis de jeunesse. Et mademoiselle Jacquette, dont les ridicules étaient doublés de si belles qualités et qui l'avait entouré, tout petit, de soins si affectueux durant ses maladies !

Et parce qu'il n'est rien qui ne touche, la veille d'un départ, les myosotis plantés sur les bonnets des vieilles demoiselles faillirent l'émouvoir : de petits myosotis au milieu de dentelles blanches qui avaient l'apparence d'avoir poussé sous la neige, tels que des souvenirs dans un cœur immaculé.

— Ce n'est pas un adieu, disait madame de Bozouls à Amédée, vous reviendrez souvent aux Genêts... et j'espère à Rochebelle.

— On dit toujours au revoir à ses parents, madame.... et à ses amis, répondit Amédée.

Monsieur de Chéroy, qui venait de se rapprocher de Solange, était debout en face d'Amédée.

— Vous partez pour la Russie, monsieur ? dit-il ; c'est un pays où j'ai beaucoup voyagé et qui me plaît fort.

— Il me plairait aussi davantage s'il ne s'agissait que d'y voyager, répondit Amédée.

— Eh bien, moi, monsieur, j'ai rêvé autrefois de m'y établir ; c'est peut-être le pays de l'Europe le plus agréable à habiter.

— Vous voulez dire pour les Russes, monsieur? répliqua Amédée.

— Pour les étrangers, monsieur; oh! nous ne sommes plus au temps de nos aïeux, où l'on se croyait exilé dès qu'on n'avait plus le clocher de son village au bout de son nez. Le monde entier est la patrie aujourd'hui. Un Français est chez soi partout, et particulièrement en Russie, où on l'entend aussi bien qu'en France et où j'ose dire qu'on le comprend quelquefois mieux : vous le savez, monsieur, le premier besoin d'un Français, c'est de causer.

— C'est de causer de son pays, je me figure, répondit Amédée.

— Du ciel du pays? dit Robert en riant. Le ciel du pays, croyez-moi, ressemble beaucoup au ciel de tous les pays.... je n'ai pas trouvé de grandes différences, un peu plus bleu, un peu moins.... je gage que, tel qu'il est, le ciel de Russie ne vous laissera pas regretter grand'chose, hors votre famille et vos amis, ni de l'Aveyron, ni de la France.

— De l'Aveyron, dit vivement Amédée, hors ma famille et mes amis? mais les Genêts, monsieur, ces bois que, tous les ans, j'ai vus reverdir, cette rivière que j'ai toujours entendue couler; mes montagnes, ma petite vallée; ces chemins, ces sentiers que les isards ne connaissent pas mieux que moi.... Et de la France.... — Il hésita un peu. — Puisque vous parliez du ciel du pays, n'est-il pas plus pénible de

le quitter, quand on le voit déjà comme se charger à l'horizon ?

— Vous pensez à la guerre, dit monsieur de Chéroy ; je sais bien qu'il ne faut qu'une occasion pour mettre le feu aux poudres ; mais ne voudriez-vous pas voir enfin la France se battre, monsieur ?

Il se tournait vers Amédée avec un air d'imperceptible raillerie. Amédée n'y prit pas garde.

— Quant à moi, continua monsieur de Chéroy, je désire fort la guerre. Il y a assez longtemps que nous nous croisons les bras, au lieu de jeter à propos notre épée dans la balance.

Il était devant Amédée, droit, superbe, la tête rejetée en arrière.

Amédée leva les yeux et dit froidement :

— Ah ! vous désirez la guerre ?

— Il me semble que la France est assez vaillante pour que nous puissions nous permettre ces désirs-là, répondit Robert avec une attitude un peu fanfaronne.

— "La force paist le pré", disaient nos pères, reprit Amédée, et nos voisins disent : "La force prime le droit." Plaise à Dieu qu'elle ne prime jamais la vaillance !

— Monsieur de Gores a peur de bien loin, murmura Robert à l'oreille de Solange.

Solange sourit, Amédée n'avait pas l'air guerrier.

Elle aimait cette mine hardie de Robert, cette

crânerie un peu étourdie et railleuse et jusqu'à sa manière tranchante de traiter les graves questions, qui est la manière de sa génération. Combien de fois, d'ailleurs, elle avait entendu parler de la gaieté toute française du commandant de Bozouls, qui parcourait le champ de bataille en sifflant, comme il faisait dans les bois de l'Aveyron !

— Voilà une conversation bien sérieuse devant une convalescente, dit madame de Bozouls en souriant.

Elle sentait qu'on était arrivé à ce point délicat d'un entretien où il est prudent de le couper court.

Sclange se leva et fit quelques pas dans le salon.

— Voulez-vous nous chanter quelque chose ? dit-elle à Robert.

— Du nouveau ? du vieux ? demanda Robert.

— Du vieux.

— L'air du *Pré-aux-Clercs :* " Rendez-moi ma patrie," pour monsieur de Gores ?

— Monsieur, c'est mon air de prédilection, dit Amédée.

Mais, au lieu de rester près du piano, Amédée se glissa par la porte ouverte, sur la terrasse où Léonce fumait un second cigare. De là, on entendait le chant aussi bien qu'au salon.

— Il chante bien, dit Amédée à Léonce après le premier couplet.

— Sauf qu'il n'a pas de voix, répondit Léonce.

— Il a du goût et il sait chanter, reprit Amédée.

— Fors qu'il ne sent pas ce qu'il dit, riposta Léonce.

Ils se mirent tous deux à regarder, au delà de la terrasse, le paysage où flottait seulement une de ces vagues lueurs des nuits d'été.

— Dieu fait bien tout ce qu'il fait, dit Amédée d'un accent profond, lorsque l'air du *Pré-aux-Clercs* fut terminé.

— Assurément, répondit Léonce, qui croyait qu'Amédée écoutait avec lui le murmure du Tarn et félicitait le Créateur des harmonies de la nature.

— Je pensais à mademoiselle Solange, reprit Amédée.

— Ah ! dit Léonce.

— Je trouvais que monsieur de Chéroy est précisément l'idéal de mari qu'il lui fallait.

— Je ne suis pas de votre avis, répondit Léonce.

— Parce que vous y mettez de la mauvaise volonté, mon ami. Mademoiselle Jacquette dit qu'ils étaient prédestinés l'un à l'autre et que, fussent-ils nés, elle au pôle nord, lui au pôle sud, une étoile les aurait fait rencontrer.

— Ma tante Jacquette parle trop pour parler toujours à propos, dit Léonce, en poussant de côté une petite bouffée de fumée.

Amédée se mit à rire.

— Toujours est-il, continua Léonce, que monsieur

de Chéroy n'est pas précisément l'idéal que j'aurais choisi pour Solange.

— Je ne pense pas que l'idéal se puisse choisir, fit observer Amédée ; mais, au moins, le choisirait-on soi-même.

Léonce marmotta entre ses dents :

— Les choses de ce monde n'arrivent jamais à l'heure.

— Est-ce que vous pensez, comme mon père, reprit Amédée, que je deviens riche trop tard ? Il me manquait plus que la fortune, mon cher ami : une jolie figure, une prestance avantageuse, une certaine accortise d'esprit et beaucoup de talents de société... Du reste, pour être sincère, ce sont là des vœux imprudents que la Providence, qui sait mieux que nous ce qui nous convient, nous sert bien de ne pas exaucer.... Je n'étais pas un homme pour supporter ces névralgies-là. Vous-même, naguère, vous étiez de mon avis. Savez-vous, elle me rappelle ce vase d'opale de je ne sais quel conte, si transparent, aux couleurs si chatoyantes, où l'on avait oublié de mettre une fleur.

— Oh ! dit Léonce.

— Est-ce que vous croyez qu'elle a du cœur ?

Léonce ne répondit pas. Il soufflait en l'air la fumée de son cigare, par grosses bouffées, comme font aujourd'hui les locomotives haletantes sur les rampes de l'Aveyron.

XII

MA belle-sœur s'est donné là un grand tracas d'avoir toute la journée deux fiancés sur les bras, disait chaque jour mademoiselle Jacquette, tandis que monsieur de Chéroy passait devant sa fenêtre. Car, durant la fin du mois de juin et le commencement du mois de juillet, monsieur de Chéroy passait quotidiennement devant la fenêtre de mademoiselle Jacquette.

Ni Robert ni Solange ne se mettaient en peine des pensées de mademoiselle Jacquette. Leur mariage était fixé au 25 août ; et, parce que le temps ne dure guère aux amoureux, les semaines fuyaient pour eux, comme pour les autres les jours.

C'était une douce et plaisante chose, à la veillée, pendant que les vieilles demoiselles faisaient leurs patiences, de se retirer dans les profondes embrasures des croisées, vraies oasis au milieu de la société, et, là, de dire à demi-voix, tantôt ce seul mot plein de secrets, tantôt ces longs et joyeux devis où, sous l'air de traiter de toutes choses, on ne parle que de celle que l'on tait.

Robert appelait ces apartés " regarder passer au

clair de lune la fumée des cheminées du village ". Peu importait, d'ailleurs, qu'il n'y eût point de clair de lune et que depuis longtemps l'heure fût sonnée où aucun foyer du village ne fumait plus. Les amoureux ne se piquent pas d'une grande exactitude de détails et s'imaginent aisément — étant les premiers amoureux de la création — piper le monde, par telles nouveautés que leurs finesses.

C'était aussi une plaisante chose que ces belles promenades où monsieur Élie accompagnait Solange et Robert ; en voiture, sur la grande route fraîche et boisée comme l'allée d'un parc ; à pied, quand on rentrait au château par les petits sentiers : toujours ce sentier le plus long qui est au premier âge le chemin de l'écolier, au second le chemin de l'amoureux.

Il ne faut point vous figurer, néanmoins, que Robert goûtât beaucoup la causerie de monsieur de Bozouls. Les réminiscences des vieilles gens, le bon vieux temps, n'étaient pas son fait. Il n'estimait que le présent et l'avenir. Et même s'agît-il des choses et des événements modernes, M. Élie et lui n'y apportaient pas les mêmes vues. Robert était " pratique "; il s'intéressait à la plus petite découverte de la science plutôt qu'à toutes les grandes idées, restes d'un vieil idéal. Il se souciait de tout ce qui va directement à l'agrément, à l'utilité, au bien-être ; selon lui, le bien-être était la base solide du bonheur et

le vrai but de la vie, c'était le bonheur. Il trouvait à monsieur Élie un air de don Quichotte armé de pied en cap de tous ses principes de respect, de sacrifice, d'élévation morale. Aussi, assez souvent, tandis que Solange répondait à monsieur Élie, lui battait de sa canne les haies qui bordaient les chemins ou lançait de petits cailloux qu'il s'amusait à voir sautiller.

Depuis les premiers jours de juillet, la conversation devenait plus animée et il s'y joignait un nouvel interlocuteur. Arthur de Bozouls, le fils aîné de Léonce, était de retour à Rochebelle. Il avait dix-huit ans ; il était grand, fort, intelligent et bon, déjà la joie de sa mère et déjà l'espoir des Bozouls. On commençait alors à parler de guerre.

— A la bonne heure ! disait Arthur, la guerre intéressait tout le monde ! Les affaires politiques s'embrouillaient. La candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne était survenue ; les événements étaient poussés rapidement à une rupture avec la Prusse.

Monsieur Élie avait vécu trop loin des affaires pour en juger exactement ; mais il hochait la tête comme les gens sages. C'était Robert qui parlait de dignité nationale.... de leçons à donner aux puissances.... et de nos chassepots, de nos mitrailleuses.... Lui et Arthur suivaient l'opinion générale ; car, en France, où nous croyons toujours ceux qui nous disent que nous sommes forts, les esprits et,

peu à peu, les cœurs s'échauffaient. Encore quelques jours, et la déclaration de guerre éclata.

Ce fut Robert qui l'annonça à Rochebelle.

— La guerre ! voilà une bonne nouvelle.

— La guerre n'est jamais une bonne nouvelle, répondirent les vieilles demoiselles.

Solange et Arthur seuls se laissèrent gagner par l'enthousiasme : Solange, en fille de militaire dont le cœur se bande tout de suite à un danger qui est un événement ordinaire de la vie ; Arthur en vrai Bozouls, dont le cœur palpitait à une déclaration de guerre, comme au premier rendez-vous d'amour. Ils étaient jeunes tous les deux. Ils avaient ouï parler de la guerre de Crimée ; et puis de l'Italie...., ils ne pensaient pas au Mexique.... Enfants, on leur avait montré ces prisonniers autrichiens traités avec le respect qu'inspire le malheur, avec la courtoisie due à l'hôte étranger ; ils se souvenaient d'avoir vu ramener aux arsenaux, tout couronnés de fleurs, les canons triomphants. Solange savait qu'on peut être tué sur le champ de bataille ; elle ne songeait pas qu'on y peut être défait. Arthur croyait à la victoire comme on y croit quand on a dix-huit ans, qu'on est brave et qu'on est Français.

Durant les jours qui suivirent, au milieu de l'effervescence générale et de la tardive activité répandue partout, Solange se prit à réfléchir.

Si la guerre était longue.... si Robert allait

là-bas, sur le champ de bataille....— On croyait qu'il serait là-bas, le champ de bataille.— Mais non, l'armée remporterait une grande victoire, ainsi que le disait Robert, et la guerre finirait d'un seul coup. Elle pensait à ces coups français sous lesquels autrefois tout volait en éclats comme sous la foudre. Les tristes visions s'enfuyaient.

— Il n'aura pas le temps de partir, se disait-elle au fond de son cœur encore égoïste.

D'ailleurs, Robert n'était pas soldat; il avait trente ans; il ne faisait pas partie de la garde mobile.

— Les événements deviendraient graves avant qu'on appelât la garde mobilisée, lui avait dit Robert.

Cependant, quand on sut quels armements il fallait préparer en France et surtout ceux qui étaient déjà prêts en Prusse, Solange devina des réticences dans le langage de Robert: "Il est jeune et fort", se disait-elle, il partira. Et si elle rencontrait les premiers détachements de troupes qui passaient en chantant pour aller rejoindre leurs corps, elle se sentait frémir.

Ils chantaient pourtant joyeusement, les premiers soldats qui partaient; on les saluait au passage, le cœur ému, mais confiant, hélas! et présomptueux.

Arthur de Bozouls n'avait que dix-huit ans; l'âge importe peu. Un matin, il entra dans le cabinet de travail de son père, qui était seul, lisant les journaux.

— Mon père, je voudrais m'engager pour le temps de la guerre, dit-il tout court, Léonce ayant appris à ses enfants à faire peu de phrases.

— C'est bien, mon enfant, tu es assez grand pour te battre, répondit Léonce. — Et plus bas : — Il faudra le dire à ta mère.

Arthur sortit et alla tout droit à la chambre de Geneviève : néanmoins, à petits pas.... Il frappa tout doucement.

— Entre, dit Geneviève.

Elle était à genoux, faisant sa prière : il lui semblait qu'elle avait des pressentiments. Elle se leva et resta debout.

— Bonjour, ma mère, dit simplement Arthur en l'embrassant.

Mais il eut un regard trop tendre ; il lui donna un baiser trop long. Geneviève lui fit pencher la tête en arrière pour le mieux voir :

— Tu vas t'engager ?

Il fit un signe des yeux, tout petit, comme un aveu ; puis il se redressa de toute sa hauteur :

— Mon père m'a répondu : " Tu es assez grand pour te battre ", dit-il.

Geneviève le regarda : il la dépassait presque de toute la tête.

— C'est vrai, reprit-elle d'une voix ferme, ton père a raison : tu es très grand.

De grosses larmes venaient à ses yeux : elle ne le croyait pas si grand.

Ce fut un jour grave et triste que celui du départ d'Arthur de Bozouls. Quelques jeunes gens qui devaient se faire enrégimenter à la ville voisine, s'en allaient avec lui. Le matin, ils prièrent tous ensemble dans l'église du village, — bien sûr pour la dernière fois, tous ensemble ;— chacune des mères les recommanda à la bonne Vierge et le vieux curé les bénit.

— Mes enfants, dit le vieux curé, restez sages ; à la guerre il faut toujours être prêt pour mourir ; c'est ainsi qu'on n'a pas peur. Que le Dieu des armées vous accompagne ! Faites vaillamment votre devoir, mes enfants ; Dieu vous préservera ou vous récompensera à son gré : ceux qui tomberont pour la patrie retrouveront leur gloire là-haut ; Dieu leur rendra une patrie, une France plus grande et plus belle.

En sortant de l'église, ils montèrent au château, avec leurs proches et leurs amis : les pères, les mères, les sœurs.... et, un peu plus loin, ces "payses", qui tout haut ne disent pas une parole et ne pleurent pas une larme, qui tout bas pleurent plus que les sœurs et quelquefois prient aussi bien que les mères.

— Vos grands-pères se battaient bien, mes enfants, dit monsieur Élie aux futurs soldats, souvenez-vous d'eux. Tu leur donneras le bon exemple, Arthur.

Les conscrits relevèrent la tête en voyant Arthur calme et souriant.

— Allons, bonne chance ! leur cria Robert de Chéroy. Au revoir, mes amis !

— Moi aussi, je leur aurais dit au revoir, pensait Jean de Gores, qui était venu serrer la main d'Arthur. Il regardait les gars du village, l'œil en feu, l'envie au cœur. Et demain ils seront soldats !

Personne ne s'en doutait. Petit-Jean rongeait un affront.

Quelques jours auparavant, sans en rien dire aux Genêts, car il réservait cette surprise à ses parents, Petit-Jean avait voulu s'engager. Il s'était présenté au bureau sans embarras, ne doutant pas de son admission. Petit-Jean ne doutait de rien ; mais, quoiqu'il fît la mine d'un vieux grenadier, le voyant de si petite taille, on lui avait quasi ri au nez.

— Quel âge avez-vous, monsieur ?

— Quinze ans moins deux mois.

— Il vous faudra prendre la peine de repasser dans cinq ou six ans, monsieur.

Petit-Jean leur avait tourné le dos : les insolents ! mais on est si malhonnête dans les bureaux !

Dans les bureaux, on avait-dit en le regardant s'en aller :

— C'est dommage : il aurait eu l'air joliment crâne sous le harnois.. . Herbe de brave, ça poussera.

Léonce distribua ses conseils, ses ordonnances, ses remèdes, ajoutant quelque argent aux dons de la douairière, aux bonnes chaussettes des vieilles demoiselles. Par-ci par-là, il disait un mot, il donnait une poignée de main; monsieur Léonce avait de ces mots, de ces poignées de main qui vous enracinaient le courage au cœur.

Geneviève parla aux mères. On ne surprenait pas la plus fugitive faiblesse dans l'accent consolant de sa voix. Sous ce doux visage, il y avait un cœur de femme antique plus simple, peut-être, plus tendre, mais avec le même dévouement, le même amour de la patrie, la même vaillance. Les pauvres mères du village, en la regardant, n'osaient pas pleurer.

Et pourtant, involontairement, tout le monde pensait au commandant de Bozouls. Il était gai, lui aussi, le jour de son départ; les Bozouls l'avaient accompagné jnsqu'au bas du rocher; les gens du village s'étaient rangés pour le voir passer. Il avait fait de la main un signe d'adieu au château; il avait salué, levant haut son képi en souriant.... et il n'était pas revenu. Personne ne l'avait oublié, ce sourire du commandant.

Lorsque Arthur eut donné à chacun de ses parents le baiser d'adieu,

— A ta mère le dernier, lui dit Léonce.

Et, lui serrant encore une fois la main, il ajouta plus bas :

— Mon enfant, ne recule jamais.

Au commencement du mois d'août, Robert quitta Grangenières pour quelques jours. Mais les pensées de Solange, avec celles de tous, étaient tournées vers l'armée, dont on attendait les premières opérations.

Chaque jour, quelqu'un de Rochebelle allait à la petite ville voisine chercher les récentes nouvelles. Jusqu'au 5 août, on rapporta ces bulletins puérils qui amusaient la France.

Le 6 août, monsieur Élie et Solange avaient à peine passé le pont, qu'ils trouvèrent des groupes nombreux qui se formaient, çà et là, dans une grande agitation. Les paysans, descendant des montagnes, s'étaient arrêtés avec leurs troupeaux; les charretiers avaient abandonné leurs grandes charrettes; chaque passant coupait court à sa route : tous se pressaient devant une dépêche fraîchement affichée, et la consternation s'imprégnait sur les visages.

"Nous sommes défaits...."

Une défaite : c'était Wissembourg.

La nouvelle arrivait vague d'abord, avec des proportions indécises, plus effrayantes même que les réelles. On n'en connaissait pas encore la portée; mais cette première défaite était un pressentiment. D'un seul coup, les présomptions et les illusions si haut échafaudées tombaient à terre ; par cette petite trouée de Wissembourg, on entrevoyait déjà les grosses forces de l'ennemi auxquelles on n'avait pas

voulu croire ; dès ce premier pas, on sentait se précipiter ce poids du nombre qui allait bientôt écraser la valeur ; car, Dieu merci ! nul n'en doutait, de la valeur de nos soldats.

Pour la première fois, ce mot de "défaite" frappait ainsi le cœur de Solange. La France vaincue, elle avait lu ce mot à quelque page d'histoire, bientôt effacé dans la page suivante ; elle l'avait ouï dire à monsieur Élie ; pas encore elle n'avait lu, elle n'avait entendu répéter de cette façon poignante :

"Hier, nous avons été défaits."

Il était touchant ce "nous" de la douleur commune, la douleur qui s'abattait sur toute une nation, la douleur de la patrie.

Deux jours se passèrent ; puis la nouvelle de Reichshoffen arriva, Reichshoffen et Forbach.

Ce n'étaient pas d'épouvantables défaites encore : cette héroïque petite armée s'était battue comme à nos meilleurs jours ; mais elle restait brisée en tronçons ; nous étions en retraite ; la frontière était enfoncée. Enfin la vérité, trop tard, nous apparaissait : l'indécision du commandement, le manque de forces, leur éparpillement, ce fatal désarroi qui devait stériliser durant toute la guerre les admirables efforts et la persévérance des grands courages, qui, à chaque bataille, allait rendre inutiles, non pas à la gloire, mais au succès, les magnifiques bravoures sans espérance.

Car, du moins, il y en a toujours eu de ces hauts-faits, les plus beaux de tous, où les héros obscurs tombent en masse, ne laissant à la postérité que le nom d'un général et le numéro d'un régiment ; il y en aura toujours de ces brigades qui se feront hacher tout entières pour sauver les débris des armées, immortelles tout entières dans la mémoire et dans le cœur de la patrie.

Ce soir-là, Solange songea longuement, seule à sa fenêtre, poursuivant encore ces visions du cœur que l'on croit qui passent dans les vagues clartés. Mais quelles visions ! où étaient celles de naguère ? Déjà tout était changé ; peu de jours avaient suffi, quelques coups de canon !

Ce n'était plus à son avenir que ses pensées allaient, ni à ses joies, ni à son amour ; c'était à ce champ de bataille perdu.... à ces soldats talonnés par l'ennemi, à ces blessés qui peut-être ne se battraient plus, à ces morts qui n'étaient pas morts victorieux, à cette frontière si tôt violée ! Jusqu'ici, Solange n'avait pas bien compris ce mot de frontière ; maintenant, tandis que le pied de l'Allemand la foulait, elle le sentait, là, en plein cœur, ce que c'est que ta frontière, ô terre de France !

Cependant Robert devait savoir les fatales nouvelles ; bien sûr, tout aussitôt, il allait partir.... Le cœur de Solange ne faillit point. Ce fiancé qui lui était si cher, il appartenait d'abord à la France. Il

allait se battre, il allait faire des actions d'éclat.... et, quand il reviendrait à la fin de la guerre, tout couvert de gloire, quel retour! Ne s'aimeraient-ils pas mieux pour avoir tous deux aimé la patrie?

Mais.... reviendrait-il? peut-être, ainsi que son père.... oh! du moins, que ce fût comme le commandant: il était mort un jour de victoire, le commandant de Bozouls.

Le lendemain, on attendait Robert. Mesdemoiselles de Bozouls étaient venues de bonne heure chez la douairière. Autant que possible, bien qu'on ne l'y conviât point, mademoiselle Jacquette ne manquait pas la visite de Robert après une courte absence; elle pensait que c'est à cette expansion primesautière du retour que l'on juge surtout de la tendresse des affections.

Mademoiselle Jacquette nota tout de suite que Solange ne soufflait mot et qu'à chaque minute elle regardait la pendule.

— Il lui tarde plus que de coutume de retrouver son fiancé, se disait la vieille demoiselle.

Si loin que fût sa jeunesse, mademoiselle Jacquette, suivant les yeux de Solange sur le cadran, devinait parfaitement son calcul mental. "Il est arrivé à Grangenières à une heure; il a passé un instant avec sa mère; il a de bons chevaux, il sera ici à quatre heures."

A la veillée précédente, chez les vieux Bozouls, en

commentant la gravité de la situation, on avait prévu cette conjoncture que Robert s'engageât ; on n'avait pas auguré, de l'égoïsme de Solange, un grand sentiment du devoir. Aussi, lorsque les regards des vieilles demoiselles se croisaient sur la tête de leur nièce, ces regards voulaient dire : " Est-ce qu'elle le retiendrait ? "

Mademoiselle Jacquette, non plus que Solange, n'avait pas fait assez grande dans son calcul mental la part de l'empressement du fiancé ; il n'était que trois heures, Robert entra.

— Voilà ce qui s'appelle arriver comme un amoureux, n'est-ce pas ? dit-il.

Madame de Bozouls sourit, tandis que ses belles-sœurs ébauchaient une inclination du haut de leur chaise.

Solange se leva, alla vivement vers Robert et lui tendit ses deux mains. C'était la première fois qu'elle se levait pour le recevoir : elle le comptait déjà comme un soldat qui vient faire ses adieux au moment du départ.

— Mais qu'avez-vous, chère mademoiselle ? qu'y a-t-il donc ? dit Robert tout surpris de cette émotion.

Il avait son apparence calme et gaie de tous les jours.

— Ce que j'ai ? répondit Solange ; ce qu'il y a ? est-ce que vous ne savez pas ?....

— Quoi ? qu'est-ce que je ne sais pas ?

— Wissembourg.... Reichshoffen, murmura Solange.

— Comment pouvez-vous croire que je ne le sache pas? Hélas! les mauvaises nouvelles arrivent toujours plus promptement que les bonnes.

Solange s'approcha de lui.

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien, c'est affreux, que voulez-vous! on ne pouvait pas s'attendre à de tels désastres. Wissembourg était peu de chose, il est vrai : un engagement de cinq mille hommes... néanmoins, un premier échec.

— Et Reichshoffen? dit madame de Bozouls.

— Oh! Reichshoffen, c'est une vraie défaite, madame, c'est un grand malheur; mais enfin la France ne manque pas de ressources ; nous pouvons prendre notre revanche.

— Vous partez? dit Solange.

— Moi? mais, chère mademoiselle, je ne suis pas encore appelé; je partirai quand mon tour viendra.... et il viendra peut-être ; vous savez que je n'appartiens qu'à la garde mobilisée.

Il regarda Solange plus attentivement avec son air de douceur qui était si séduisant.

— Voilà donc le secret de ce visage affligé, dit-il, et de ces yeux lassés? Je gage que vous avez veillé à penser à mon départ.... Au reste, l'oserais-je, il ne faudrait pas vous gronder, n'est-ce pas? car c'est une marque de votre affection.

Solange ne répondit rien.

— Vous ne trouvez pas, madame, poursuivit Robert se tournant vers madame de Bozouls, que c'est une chose terrible que l'imagination des jeunes filles? Est-ce que mademoiselle Solange ne me voyait pas déjà sur le champ de bataille.... et que sais-je? blessé tout de suite.... mort peut-être?

Madame de Bozouls regarda Solange: il passa dans leurs yeux un éclair que mademoiselle Jacquette saisit au passage.

Robert causa beaucoup. Il commenta les événements, les fautes, les craintes; il répartit entre les ministres et les généraux la responsabilité des malheurs: il parlait très sagement.

Mademoiselle Agathe, mademoiselle Jacquette, quelquefois madame de Bozouls lui répondirent. Solange n'écoutait point: silencieuse, les yeux comme tout à l'heure errants sur la pendule, elle semblait encore attendre Robert.

En s'en allant, Robert dit à Solange:

— Je crois que vous n'êtes pas encore tout à fait rassurée; je suis là pourtant.... et je ne partirai jamais sans vous en prévenir; cela, je vous le jure. A demain.

— A demain, dit-elle avec je ne sais quel timbre froid, malsonnant dans sa voix mélodieuse.

Elle ne s'avança pas vers la porte du salon pour le regarder monter à cheval. Elle resta debout, les

yeux sur les tableaux suspendus à la muraille : tous les anciens Bozouls avaient leur épée au côté, dont tous s'étaient servis ; le dernier était son père, un beau visage tout jeune encore.

Personne ne troubla sa méditation.

Mademoiselle Jacquette, en rentrant chez elle, dit à mademoiselle Agathe et à monsieur Élie :

— Je crois que cette petite aura le cœur d'une Bozouls.

Une heure après, Solange, sur le seuil du salon de Geneviève, se disait :

— N'est-ce pas là une voix que je connais ?

— Oh ! monsieur de Gores ! s'écria-t-elle tout haut quand elle eut ouvert la porte.

— Personne ne s'attendait à vous revoir si tôt, dit Geneviève à Amédée de Gores, pour donner un tour favorable à l'exclamation de Solange, qui exprimait un contentement assez équivoque.

— Aucune mauvaise nouvelle des Genêts ne vous a fait revenir, monsieur ? demanda Solange.

— Des Genêts, non ; les nouvelles de l'armée, dit Amédée.

— Ainsi, dit Léonce qui reprenait la conversation interrompue par Solange, dès que vous avez appris la défaite de Wissembourg, vous avez bouclé vos malles ?

— J'ai réglé quelques affaires et me voici, répondit simplement Amédée.

— Vous partez demain ?

— Tout à l'heure. Petit-Jean, qui m'accompagne en poste jusqu'au premier relais, m'a donné rendez-vous au bas de Rochebelle.

— Est-ce que vous allez reprendre votre grade, monsieur ? dit Solange.

— Je n'ai aucun grade, mademoiselle ; je ne suis pas entré à l'École polytechnique ; d'ailleurs, je ne me destinais pas à l'état militaire. Mais il ne manque pas de grades de soldats, ajouta-t-il avec ce sourire qui avait quelque chose de particulier ; je puis servir comme artilleur.

Il continua de causer avec Léonce.

Solange se tut, gardant cette mine négligente sous laquelle les femmes voient si bien et entendent tout.

Amédée était arrivé le matin ; il avait à peu près brossé ses habits de voyage et paraissait fatigué par une longue route faite rapidement. Ses grands yeux étaient élargis d'un cercle noir ; ses cheveux longs tombaient lisses sur son front : il n'était pas beau ; il n'avait pas même cette physionomie aventureuse et gaillarde sous laquelle on se représente volontiers un soldat. Toutefois, pendant qu'il parlait avec Léonce des récents malheurs, à la pensée de l'armée, au nom de la France, son visage grave et modeste prenait une expression ferme, fière ; quelque chose de rapide et de clair passait dans son regard, comme un rayon de soleil sur une épée.

— Je vais avec vous jusqu'à la route, dit Léonce lorsque Amédée prit congé de lui; encore est-il prudent d'examiner les chevaux de votre frère.

— Vous ne savez donc pas, répondit Amédée, que, si Petit-Jean se fait garant d'un cheval, on peut l'accepter les yeux fermés ? Petit-Jean est plus versé dans les connaissances hippiques que dans les mathématiques, malheureusement.

Léonce rentra au salon une demi-heure après, Geneviève et Solange n'avaient pas encore échangé deux paroles. Geneviève songeait à son fils, Solange à Robert.

— Voilà un autre soldat parti, dit Léonce, sans prendre garde si cette réflexion venait à propos dans les pensées d'autrui.

— Amédée a-t-il parlé de son oncle ? demanda Geneviève ; que dit-il du départ de son héritier ?

— Son oncle ? un vieil égoïste : ainsi finissent tous les gens qui changent de pays, répondit Léonce avec humeur. Ce nouveau Russe tient à avoir pour héritier un homme comme lui, qui pousse vite ses racines en tout terrain plantureux, et non pas un homme qui garde son cœur et son bras à son vrai pays. Il estime l'assiduité auprès d'un oncle millionnaire plus haut que le dévouement à la patrie. Aussitôt après la déclaration de guerre, Amédée voulait rentrer en France ; son oncle s'y est opposé. Et, au lendemain de notre échec, tandis qu'il con-

naissait là-bas nos dangers mieux que nous ici, n'exigeait-il pas qu'Amédée attendît d'être appelé sous les drapeaux? Jusque-là, disait-il, on pouvait mettre ordre à ses affaires ; en réalité, il pensait que la garde mobilisée ne partira pas ou ne se battra point.... A-t-on besoin d'être appelé sous les drapeaux, mille tonnerres! quand le drapeau, tenu par de braves gens pourtant, a reculé? Comme si un de Gores ne sait pas marcher tout seul au canon!

— Et quelles sont ces raisons? dit Geneviève.

— Oh! de fameuses raisons! La guerre sera longue.... Cependant lui-même peut mourir, ou Amédée être tué; et voilà ses biens émiettés entre une infinité de neveux. Amédée, dit-il, saisit le premier prétexte pour retourner en France, ce qui marque qu'il ne s'attachera ni à son oncle ni à la Russie.... bref, il a déclaré que, si Amédée devançait l'appel, lui se nantirait d'un autre héritier.... Les héritiers ne sont pas des merles blancs, comme dit Amédée.

— Oui, mais....

— Assurément ce n'est pas une chose fort plaisante que d'abandonner un magnifique héritage qu'on tenait quasi dans les mains.... Du reste, Amédée dit très bien : " Pourquoi marchander à son pays sa fortune plutôt que sa vie ? "

— Voilà ce qu'il appelait régler quelques affaires avant de partir, pensa Solange.

— C'est fort beau, répondit Geneviève ; et que pensent les de Gores ?

— Rien. Chez les de Gores, on trouve cela tout simple.

XIII

LE jour du retour de Robert, Solange avait dit à monsieur Élie :

— Mon oncle, vous savez.... il ne part pas.

Monsieur Élie n'avait rien répondu. Le lendemain, ils avaient repris le train ordinaire de leurs conversations ; mais monsieur Élie ne prononçait plus le nom de Robert.

Madame de Bozouls avait décidé que le mariage de sa petite-fille aurait lieu à la fin de la guerre. En attendant, Robert venait à Rochebelle comme par le passé.

Il n'avait pas interrompu les soins de son installation de Grangenières. Mais, maintenant, lorsqu'il voulait consulter Solange sur quelque idée nouvelle pour ajuster leur future demeure, il s'en apercevait bien, Solange ne l'écoutait plus.... Solange, qu'il avait vue un mois auparavant si appliquée à tous ces arrangements ; Solange à qui nul détail de luxe et de confortable n'était indifférent et qui prisait toutes les nuances délicates du bien-être !

— Mais à quoi songez-vous donc toujours ? disait Robert.

Elle faisait signe là-bas, dans la direction de l'Alsace.

— Il faut pourtant se distraire de ces tristes idées, reprenait Robert : tout cela aura une fin.

Et, pendant qu'il lui répétait, comme autrefois, le bonheur qu'il avait de converser avec elle, si un éclair d'indignation passait dans les yeux de Solanges, il lui disait doucement :

— Solange, vous ne m'aimez déjà plus ?

Solange avait cru naguère qu'ils se rencontreraient dans toutes leurs pensées, qu'ils n'auraient ensemble qu'un même courage ; et voici qu'une chose survenait, sur laquelle ils ne s'entendaient pas.

Fallait-il songer à leur avenir, tandis qu'il s'agissait de celui de la France ? Ce n'était plus l'heure des demi-mots charmants, des projets de félicité, des arrangements de maison ; c'était l'heure des actions viriles, de l'oubli de soi ; l'heure du sacrifice. Devant le bien-être et le bonheur, le devoir se dressait ; non seulement le devoir d'aujourd'hui, mais peut-être la longue tâche de l'avenir. Est-ce qu'il n'y avait pas, plus haut que leur amour, l'amour du pays ?

En vain Solange parla à Robert avec toute ouverture de cœur ; en vain elle essaya de lui montrer son devoir.

Il lui répondit doucement, légèrement. Il partirait à son tour. Si l'on n'appelait pas encore les hommes de son âge, c'est qu'on n'avait pas besoin d'eux,

Pour le moment, du reste, il ne voyait pas bien ce que faisait l'armée : des marches, des contre-marches avec de grandes fatigues inutiles.

— Avouez que le coup de tête de monsieur de Gores a séduit votre imagination, ajoutait-il ; déjà vous l'avez fait un héros et vous voudriez embellir tous ceux que vous aimez d'une pareille auréole.

Alors Solange se taisait. C'était une grande chose, celle où ils ne s'entendaient pas. Mais ne pourrait-elle pas, peu à peu, lui inspirer son devoir ? Il était si bien doué : un si bon cœur fait à la mesure de tous les nobles sentiments, où il n'y avait que cet oubli ! L'aveuglement de l'amour durait à Solange. Elle comptait encore avec ses illusions cachées dans tous les petits replis du cœur. Le premier amour tient si fort en nous, et les premières illusions ! Le cœur d'une femme les serre contre soi et les défend si bien. Robert avait plus d'insouciance que d'égoïsme ; il était plus ignorant que coupable ; il ne craignait pas la mort, mais plutôt la vie dure du soldat en campagne. C'est qu'il n'était pas fait aux longues marches ni aux fatigues quotidiennes comme les chasseurs de l'Aveyron, et pour accomplir les mêmes choses il lui aurait fallu deux fois leur courage.

Solange ne pensait pas que, dans notre siècle, c'est précisément ce courage de tous les jours qui manque le plus à certains hommes. Nous sommes trop accoutumés au bien-être : nous ne savons plus supporter

toutes les misères. On enrôlerait encore autant qu'il en faudrait des soldats pour le jour de la bataille ; mais cette espèce d'hommes dont on faisait les croisés, et même les soldats de 1812, qu'il nous en reste peu !

Le 4 septembre : Sedan.

D'abord les paysans affolés, qui croient tout, ajoutèrent seuls foi à cette nouvelle. Il semblait que ce fût un de ces désastres fabuleux, jetés par la renommée pour épouvanter les peuples.

Depuis un mois, d'ailleurs, on était sans cesse trompé ; et sans cesse on se trompait soi-même reportant en masse les illusions d'une tête sur une autre, espérant chaque jour à un nouveau général, avec ce besoin de se leurrer qui est le mal de la France à l'heure des périls sérieux.

Cependant, il fallut le croire : en dépit de la valeur des chefs et des soldats, malgré des charges héroïques, l'armée poussée dans cette marche périlleuse et indécise par la fatalité des premières fautes et des premiers malheurs, s'était enfoncée dans cette impasse où le cercle de feu des ennemis l'avait étouffée.

Ce jour-là, c'était un dimanche, Solange descendait après les vêpres par le sentier qui conduit au village. Elle avait laissé Robert là-haut ; elle devait tout à l'heure le retrouver, car il dînait au château

Déjà Robert avait beaucoup discouru sur les

récents événements : la bataille, la capitulation, le changement de gouvernement. Il n'avait pas encore dit : "Je pars !" voilà pourquoi Solange cheminait tristement, la tête basse.

A quelques pas, dans le sentier, elle rencontra Pierril. Pierril, le frère de lait d'Amédée de Gores, avait trente et un ans ; il était encore au village.

— Ah ! te voilà, Pierril !

Depuis les pêches aux écrevisses et les services signalés que Pierril y avait rendus, Solange, s'accommodant aux coutumes de l'Aveyron, s'était remise à le tutoyer.

— Mademoiselle s'en va toute seule ? demanda Pierril étirant sa casquette par contenance pendant le commencement de la conversation.

Pierril le savait bien : à présent qu'il ne restait au château que les vieux domestiques qui avaient chacun double besogne, Solange allait et venait seule dans un petit rayon autour du rocher.

— De terribles nouvelles aujourd'hui, mademoiselle Solange ! commença Pierril ; maintenant on ne sait plus ce qui ne pourra pas arriver, comme on dit au village.

— Qu'est-ce qu'on dit au village, Pierril ?

— Mon Dieu, mademoiselle Solange, bien des choses.... les vieux, ceux qui ont été soldats, nous racontaient que jamais on n'a vu une si triste bataille.

— Jamais! murmura Solange.

— Et jamais tant de soldats rendus prisonniers.

— Jamais!

— Au village, mademoiselle Solange, il y en a qui croient qu'on va appeler tout le monde. Les autres disent qu'on ne peut plus faire la guerre, que personne ne partira.

— Que personne ne partira! est-ce qu'il ne faut pas remplacer ceux qui sont morts, et ceux qui sont prisonniers, les venger? Qu'on ne peut plus faire la guerre!.... Et la France, toute pleine d'hommes s'accoiserait après une pareille défaite? Je suis bien sûre que ce ne sont pas les vieux, ceux qui ont été soldats, qui parlent si mal au village. Vous, vous ne savez pas ce que c'est que de voir cette chose horrible, une défaite, et l'autre.... plus horrible encore.... la capitulation! Les vrais soldats, qui étaient là, les armes à la main, mais ne pouvant plus défendre la patrie, ils auraient bien mieux aimé mourir.

C'est une grande chose, vois-tu, Pierril, que de défendre la patrie, sa maison, la maison de tout le monde, cette belle terre que nos pères nous ont laissée, mes pères et les tiens, Pierril, qui l'ont ensemble si bien gagnée, si bien gardée. Et tout cet honneur qu'ils ont conquis, de siècle en siècle aussi et qu'ils nous ont légué avec la terre de France pour

le semer sans cesse, le faire croître et refleurir comme les moissons.

— C'est beau d'être soldat, dit Pierril.

— Oui, c'est beau d'être soldat, bon soldat. Quand on appelle les paysans, à Rochebelle, ils chantent pour ne pas pleurer : du fond de leur village, on dirait qu'ils ont peur du feu. Mais, à peine dans l'armée, ils se font au devoir et au dévouement ; leur cœur s'échauffe vite au cœur de leur chef et de leurs camarades et, le drapeau devant eux, ils le suivent droit au feu sans tourner la tête ; l'ennemi, là, tout proche, on n'a pas besoin de leur enseigner ce que c'est que l'honneur du pays.

Vois...., lorsque, la bataille perdue, il ne s'agit plus que de sauver l'honneur des armes, que le commandant en chef dit à ses cavaliers : " Allons, mes enfants, il faut charger ! " ils savent bien ce que cela veut dire, charger.... pas un soldat ne reviendra. Et vois comme ils vont, comme ils balayent tout sur leur passage, vois comme ils sont morts !....

— Oh ! mademoiselle Solange, c'étaient de vrais soldats, ceux-là !

— C'étaient des paysans tels que toi, Pierril.

— Autrefois, reprit Pierril, monsieur le commandant me disait : " Tu ferais un beau dragon, Pierril." Ah ! c'était un fier soldat, monsieur le commandant. Le jour où l'on a rapporté son corps au village, — mademoiselle ne se souvient pas, vous étiez trop

petite alors ; moi, j'avais seize ans ; — ce jour-là, pendant la cérémonie, je me remémorais toutes les belles actions de monsieur le commandant, et je me disais : " C'est grand dommage, Pierril, qu'on ne te fasse pas soldat, tu pourrais venger ton maître."

C'était une belle cérémonie, mademoiselle Solange ; sur la bière,—une longue bière, car monsieur le commandant était très grand, on avait posé son uniforme; non pas son uniforme de fête, l'habit qu'il portait le jour de la bataille, tout noir de poudre ; et ses croix, et ses médailles, et son sabre, hors du fourreau.

Lorsqu'on eut accompagné le cercueil au cimetière, les paysans qui retournaient à leur maison rencontrèrent un soldat qui rapportait le sabre au château. Ah ! mademoiselle Solange, il fallait voir si tout le village s'arrêta pour le laisser passer, et comme les paysans ôtaient leur chapeau jusqu'à terre devant le sabre de monsieur le commandant ! C'est qu'ils disaient que monsieur le commandant était si vaillant, ceux du village qui s'étaient battus à côté de lui ! Le lieutenant nous racontait : Quand le boulet l'a frappé, il n'a eu que le temps de faire le signe de la croix avant de mourir ; mais, en roulant sous son cheval, il criait de sa voix étranglée : " En avant, France ! en avant ! "

Le front de Solange s'était assombri.

— Je raconte là de tristes choses à mademoiselle, dit Pierril confus.

— Non, Pierril, non ; mon père est mort glorieusement. — Solange ajouta plus bas : — Ce n'est pas à lui que je pensais.

— Ce doit être à monsieur Robert, se dit Pierril.

Il se souvenait de certain regard de mademoiselle Solange qui l'avait frappé au départ des gars du village. Ce que Robert n'avait jamais compris passa comme un éclair dans l'âme simple de Pierril.

— Mademoiselle Solange, dit-il, quand monsieur Amédée est passé par ici pour aller rejoindre l'armée, volontiers m'aurait-il emmené ; ce sont les voisins qui m'ont dit : " Il sera temps de partir si on t'appelle ; à cause de ta mère, on t'exemptera.... " Pourtant, mademoiselle Solange, je ne ferais peut-être pas un mauvais soldat.

— Toi, Pierril ?

— Mademoiselle Solange, il faut que je vous l'avoue, il y a longtemps que je sens là quelque chose qui me dit de partir ; — il posait la main sur son cœur. — Tant de gars s'en sont allés qui n'avaient pas au menton plus de barbe qu'une pêche; et moi, un grand gaillard, au village comme une fille ! Mais ma mère est si infirme, mademoiselle Solange. Je vais au travail ici, tout près ; je reviens souvent pendant la journée, je suis auprès d'elle quasi toujours....

Solange leva la tête vers le château.

— Au château ? continua Pierril ; mademoiselle

sait bien que les vieux domestiques ne peuvent pas seulement suffire à leur ouvrage ; il ne manque pas de besogne au château ! descendre et remonter la côte, c'est rude, et nous sommes loin. — Il regarda du côté du village. — Les amis, par là, me diront tous : " Moi, j'irai ; " et ils iront tous le premier jour; mais le lendemain ? on a ses affaires, mademoiselle Solange, on a son travail ; les filles remplacent les gars qui sont partis.... et cependant la pauvre mère, qui la soignera ?

— Moi, Pierril.

— Vous, mademoiselle Solange ? mademoiselle n'y songe pas !

— Tu vois bien que j'y songeais pendant que je t'écoutais. Je soignerai ta mère aussi bien que toi-même, comme sa fille. Si quelque chose d'imprévu survenait, madame Geneviève seule me remplacerait ; tu te battras en pensant à moi et à monsieur le commandant.

— Oh ! ceci, bien, dit Pierril l'air rassuré, les yeux brillants.

Ils descendirent ensemble au village ; Pierril déjà glorieux, Solange émue : il fallait parler à la mère Catinou.

Après le dîner, les lampes allumées, les tables de jeu dépliées, mademoiselle Jacquette commença ses apprêts pour une patience. Tout en ajustant ses cartes, elle faisait la mine secrète et fine d'une per-

sonne qui sait des choses de conséquence et qui guette le moment propice pour les révéler. A la vérité, douée comme l'était la langue de mademoiselle Jacquette, il n'était guère d'heures qui lui fussent impropices.

Robert et Solange, appuyés sur l'angle de la table, regardaient une petite esquisse de Robert.

— Au sortir de l'église, je suis passée chez Catinou, dit mademoiselle Jacquette en posant sa première carte.

Et, en tirant la seconde :

— Pierril part demain, il va s'engager.

— Qui ? Pierril, le fils de Catinou ? s'écria madame de Bozouls.

— Ah ! vous ne le saviez pas ?

Solange attendait d'être seule avec sa grand'mère pour la mettre dans sa confidence ; elle oubliait toujours mademoiselle Jacquette.

— Mon Dieu ! murmura madame de Bozouls, et que dit cette pauvre Catinou ?

— Elle dit que monsieur Amédée est parti, et monsieur Arthur, et bien des garçons du village ; que son père lui a appris qu'il y a de certains moments où tout le monde doit aller se battre ; elle répète le mot de Pierril : " Piocher la terre dans ce coin-ci, un homme qui peut la défendre là-bas ! "

— Fort bien ; mais, Pierril absent, qui va s'occuper d'elle ?

— Voilà précisément la grave question, répondit mademoiselle Jacquette : il s'est trouvé quelqu'un qui se charge de la soigner.

— Une voisine ? la petite Mariette ?

— Il y a peu de voisines auprès de la maison de Catinou ; pour les paysans, le bout du village, c'est le bout du monde. La petite Mariette, en effet, couchera chez Catinou ; mais la petite Mariette part de fort bonne heure pour aller à la fabrique, et elle en revient tard ; elle ne pourra pas faire le lit de Catinou de si grand matin, ni la soigner pendant la journée, ni faire son dîner. Vous savez qu'une gantière qui manque quinze jours à la fabrique est congédiée.

— Je ne comprends pas comment on pourra aider cette pauvre femme, répondit madame de Bozouls.

— Je vous ai déjà dit que quelqu'un prend sur soi toute cette besogne, répéta mademoiselle Jacquette.

— Eh bien, ce quelqu'un ?

— Vous ne devinez pas que c'est Solange ?

Mademoiselle Jacquette souriait derrière un éventail de cartes qu'elle haussait au niveau de son nez.

— Solange, grand Dieu ! s'écria madame de Bozouls.

— Vous, mademoiselle ? dit Robert.

Sans relever la tête, toujours courbée sur le dessin, Solange répondit :

— Oui, moi, ma mère.

— Mais, mon enfant, sais-tu ce que c'est qu'un village de l'Aveyron ? Te figures-tu ces ruelles impraticables dès la première pluie ? Toi, passer tous les jours par ces casse-cou ! toi, rester des heures entières dans une de ces chambres enfumées de paysan !

— Geneviève le fait pour ses pauvres, ma mère.

— Tu ne penses pas sans doute à te comparer à Geneviève? s'écria mademoiselle Jacquette justement scandalisée par un telle outrecuidance.

— Geneviève, toute enfant, a pris l'habitude d'aller au village, dit doucement mademoiselle Agathe.

— Et de visiter les pauvres, reprit mademoiselle Jacquette avec véhémence, et d'ignorer ses aises, et de ne jamais songer à elle-même.

Mademoiselle Jacquette, poursuivant sa patience, posait une à une ses cartes sur la table et les relevait, selon les cas, d'après les règles du jeu.

— Un sept entre deux neuf ! — Est-ce que tu crois que tu sais accommoder une soupe de l'Aveyron, et faire frire un morceau de salé ? — Un roi entre deux valets, — et seulement ranger la vaisselle de Catinou ?

— Ce ne sont pas des choses difficiles à apprendre, ma tante.

En s'animant, mademoiselle Jacquette ôtait çà et là une carte de contrebande.

— Mademoiselle, je crois que vous allez brouiller votre patience, lui souffla Robert. — Tout cela n'est pas sérieux, dit-il à Solange ; veuillez me céder cette bonne œuvre ; je trouverai une garde pour remplacer Pierril, tous les jours, aussi longtemps qu'il le faudra.

— Non, je vous remercie : Pierril ne compte que sur moi ou sur Geneviève ; je ne me fierais à aucun domestique qui me remplacerait. Pierril partira, et je ferai ce que j'ai promis.

— Pardon, mademoiselle, avec ces belles mains blanches ?

— Avec ces mains blanches.

— Et tu iras au village tous les jours, reprit mademoiselle Jacquette, quand les petites rues, sous les rayons du soleil d'orage, sont des fours surchauffés ? quand, après la pluie tombée à verse, les ruelles coulent comme des torrents ? quand le vent emporte les toitures et les cheminées ?

Mademoiselle Jacquette savait que Solange haïssait également toutes les variétés d'intempéries.

— Oui, ma tante, et, lorsqu'il neigera et qu'il glacera si vient l'hiver, ce qu'à Dieu ne plaise ! avant le retour de Pierril.

— Voilà de belles dispositions, dit mademoiselle Agathe, qui suivait au vol toutes les charitables illusions.

Mademoiselle Jacquette était impitoyable :

— Même quand tu auras tes névralgies ?

— Oui, ma tante, même quand j'aurai mes névralgies.

— C'est merveille ! quelle fermeté d'imagination ont les jeunes filles ! s'écria Robert ; voulez-vous au moins nous dévoiler ce secret ? ou nous dire si c'est une héroïque fantaisie ?

— Il n'y a point de secret ni de fantaisie, répondit Solange de son air réfléchi. Pierril veut faire un soldat de plus, je l'aide à ma manière.

— Écartons la fantaisie, dit doucement Robert ; il ne reste que l'héroïsme.

— Non, pas plus d'héroïsme que de fantaisie : il n'est pas besoin de tant de héros que de gens simples, attachés à leur devoir ; j'estime que chacun doit remplir le sien, grand ou petit, du même cœur.

— Vous avez certainement un excès d'imagination, dit Robert, mais si noble, qu'il faut finir par l'admirer.

Il lui tendit la main.

Solange ne la prit pas. Elle était tournée vers sa grand'mère, qui lui disait à voix basse :

— Je comprends, mon enfant, tu as bien fait.

Le lendemain, mademoiselle Agathe et mademoiselle Jacquette devisaient encore au sujet de Catinou.

— Heureusement que nous serons là, disait mademoiselle Jacquette à sa sœur.

— Nous et nos domestiques, répondait mademoiselle Agathe.

Et une vieille femme voûtée — la plus ingambe de leurs gens — qui toussait tout l'hiver et tout l'été, marmottait en s'asseyant pour reprendre haleine, pendant qu'elle époussetait la cheminée :

— Si c'est une demoiselle pour soigner Catinou pécaïré ! cette demoiselle de Paris !

. . . . . .

Cependant Pierril partait. Solange lui avait serré la main. Il s'en allait la tête haute, le cœur quiet, se disant :

— C'est la pauvre mère qui va être gentiment soignée !

Et, quand il eut rejoint le détachement, pour faire comme les camarades, il se mit à chanter. Car ils chantaient encore, ces soldats qui partaient, non pas d'une voix pleine d'entrain, mais d'un cœur plein de courage ; ils ne savaient plus s'ils allaient vaincre, ils savaient bien qu'ils allaient mourir.

XIV

LA chambre de Catinou était fort simple : un grand lit à l'angle, où étaient nées et mortes plusieurs générations de Catinou ; un buffet sur la tête duquel le plafond s'appuyait ; une table massive comme un autel druidique ; par-ci par-là, un vieux fauteuil de paille, quelques chaises de pailles inégales et de tournures singulières ; la cheminée du vieux temps, sous le manteau de laquelle quatre personnes s'asseyaient à l'aise, alors que l'hospitalité du foyer n'était pas une métaphore ; la fenêtre ouverte sur une de ces ruelles étroites telles que des crevasses dans le rocher, avec des vitres petites et ternes qui mesurent jusqu'à la lumière à l'aune des pauvres et sur le tout cette mine noire, ce je ne sais quoi de bruni et d'enfumé que le temps imprègne aux choses et auquel il accoutume les gens.

Depuis quelques jours, un nouvel hôte était survenu, un grand fauteuil occupant auprès de la cheminée autant de place qu'un seigneur au foyer de ses serfs.

— Il paraît que ma nièce transporte ses aises chez Catinou, avait dit mademoiselle Jacquette souriante, tandis que ce grand fauteuil passait devant sa fenêtre le jour du départ de Pierril.

On reconnaissait vite les fauteuils de Solange à leur façon élégante et confortable.

Mais il se trouva que mademoiselle Jacquette avait fait un jugement téméraire, ainsi qu'il lui advenait assez souvent; le soir même, elle vit de ses yeux la pauvre infirme installée dans le grand fauteuil et Solange assise sur une petite chaise basse dont les pailles tombaient en frange.

Plus d'une leçon était nécessaire pour convaincre mademoiselle Jacquette du mérite d'autrui ; car elle se flattait de ne pas se laisser éblouir par la flambée des premiers zèles.

— Solange apportera des pâtés et des friandises à mère Catinou, disait-elle à mademoiselle Agathe, tandis que ce qui convient à cette pauvre femme, c'est un pot-au-feu à sa mode, qui lui tienne compagnie en bouillant tout le jour dens la cheminée.

Mais Solange l'avait compris ; elle apportait chez Catinou des pâtés et des friandises, et le pot-au-feu bouillait dans la cheminée.

— Il faudra que je déguste le bouillon de Catinou, dit encore mademoiselle Jacquette, quand elle sut que Solange faisait ses premières armes dans la cuisine de Catinou.

Et elle ébauchait déjà une petite grimace, comme au goût d'un accommodement sauvage.

Cependant, parce que la Providence ne nous dispense par toujours les joies, même innocentes, au gré de nos désirs, il ne fut pas donné tout de suite à mademoiselle Jacquette de pénétrer, autrement que par l'imagination, les mystères du ménage de Catinou. Or, bien que l'imagination d'une vieille fille soit douée particulièrement pour les scènes de détail du ménage, celle de mademoiselle Jacquette, avec ses grandes ailes, vola au-dessous de la réalité.

— Ceci est un navet, disait Solange.

— Pardon, Mademoiselle, c'est un radis noir, répondit timidement mère Catinou, qui n'osait pas contredire mademoiselle Solange, même pour son instruction. Celui qui est blanc, c'est le navet.

— Tous ces légumes sont frères, répondait Solange. Où donc est le chou ?

— Là, sur le buffet, mademoiselle Solange.

— Ça.... Ah ! par exemple, qui se serait imaginé que c'était un chou ?

— C'est un chou pommé ; qu'est-ce que mademoiselle pensait que c'était ?

— De la salade.... Et, de fait, cela y ressemble fort.

Solange ne se lassait pas d'admirer combien de similitudes Dieu a mises aux choses de la nature.

Il fallait voir, la première fois qu'il s'agit d'apprê-

ter un morceau de salé, la mine de Solange, considérant le pot de grès de tous les côtés, comme un archéologue une urne sortie des fouilles.

— Et c'est la petite Mariette qui a fait ce salé? Savez-vous qu'elle est fort entendue, la petite Mariette?

— Fort entendue, répétait mère Catinou, toujours pour ne pas contredire mademoiselle Solange.

Mère Catinou ne pensait point que ce fût une chose de marque que la petite Mariette sût faire un pot de salé, ni qu'elle distinguât, sans hésiter, les radis noirs des navets et les salades d'avec les choux.

— Vraiment cette soupe sent son Aveyron, avoua mademoiselle Jacquette, le jour où elle arriva à point pour goûter la soupe de Catinou.

Moitié curiosité, moitié sollicitude pour Catinou mademoiselle Jacquette descendit par tous les temps au village ; elle guettait la première pluie, le premier coup de vent, la première névralgie.

Mais, qu'il fît du vent ou de la pluie, mademoiselle Jacquette trouvait Solange au foyer de Catinou. Une fois, elle vit sa nièce pâle, appuyant son front au chambranle de la cheminée : "Cette enfant à sa névralgie," pensa-t-elle. Pourtant il y avait dans les yeux las et battus de Solange un regard si ferme, que mademoiselle Jacquette n'osa pas lui offrir de la remplacer.

Un jour, mademoiselle Jacquette survint au mo-

ment où l'on répondait à la première lettre de Pierril.

Catinou dictait ; Solange écrivait. La page achevée, lorsque Solange la lut haut, il était sorti du style diffus de Catinou quelque chose de si simple, de si chaud et qui devait si bien enlever le cœur à Pierril, que mère Catinou s'écria, les larmes aux yeux :

— C'est ça, mademoiselle Solange, c'est tout à fait ça !

Alors mademoiselle Jacquette, enfin marrie de ses jugements téméraires, dit à mademoiselle Agathe :

— Cette petite a vraiment le cœur d'une Bozouls.

Le 16 septembre dans le château de Rochebelle, on était fort agité, aussi bien du côté des vieux Bozouls que chez la douairière : Solange partait pour Paris avec madame de Chéroy, afin d'y rejoindre Robert ; M. Élie les accompagnait.

Ce n'était pas un voyage facile alors, et il s'était décidé si vite !

Le surlendemain du jour où étaient parvenues les nouvelles de Sedan, devant l'imminence d'un siège, Robert, qui voulait prendre lui-même quelques arrangements, était allé à Paris pour une semaine.

Arrivé à Paris, il avait écrit avec enthousiasme : on organisait la défense forte et rapide ; la vraie population était d'une résolution admirable ; la ville immense, que les ennemis serraient d'instant en instant et qu'ils allaient tout à l'heure séquestrer du

reste de la France, se levait tenace sous son malheur.

Aussitôt, la crainte était née au cœur de madame de Chéroy, l'espoir au cœur de Solange.

Robert se laisserait-il entraîner par le patriotisme surchauffé de ses compatriotes?

En face de l'ennemi pourrait-il déserter les remparts?

— Les communications deviennent de plus en plus difficiles, disait madame de Chéroy; si Robert tarde encore, il ne pourra plus sortir de Paris.

— Eh bien, Madame, répondait Solange, n'est-il pas juste qu'il prenne sa part à la défense? Qui ne défend au moins son chez-soi?

— Quoi! à Paris? en plein siège?.... Voilà bien où l'on reconnaît le cœur d'une fiancée de celui d'une mère.

— Pourtant, Madame, combien de mères.... Voyez Geneviève.

— Votre cousine Geneviève est une mère romaine. Du reste, son fils ne fait que devancer l'appel; il n'avait pas été remplacé; elle ne le comptait pas pour quitte de tout service militaire.

— Si l'on a été remplacé en temps de paix, Madame, l'est-on en de telles guerres? Est-ce qu'on est jamais quitte envers son pays? Mon oncle Élie dit avec raison: "Ce n'est pas seulement son argent que tout Français doit à la France, c'est son cœur, son bras, et, mon Dieu! s'il le faut, sa vie."

Solange n'avait pas tout répété; M. Élie disait: "A la guerre, on ne remplace pas les Bozouls; je suis fâché si on y remplace les Chéroy."

Cependant, au fur et à mesure que Solange s'était indignée contre madame de Chéroy, elle s'était faite plus indulgente pour Robert. Elle entendait bien, maintenant, à quels enseignements on l'avait formé. Cette tendresse maternelle tout égoïste, cette existence de luxe et de jouissance, n'étaient-elles pas pour accouardir un cœur né plus dévoué et plus viril?

Enfin Robert avait écrit: "Je reste à Paris." Sa mère s'était décidée à aller le retrouver; Solange avait dit à madame de Chéroy:

— Nous sommes à un temps où les convenances du cœur passent devant celles du monde, voulez-vous me permettre de partir avec vous?

Le soir, lorsque Solange avait exposé ses raisons à Rochebelle, M. Elie avait dit du même air que s'il se fût agi d'une promenade :

— Je vais accompagner ces dames.

Geneviève s'était chargée de mère Catinou. Geneviève était de longue date faite au dévouement: dans les grandes circonstances, elle se surpassait elle-même si simplement, que les autres ne s'en apercevaient pas.

Tour à tour Robert avait télégraphié: "Venez."— "Ne venez pas." — "Je vous attends." — "Voyage impossible."

Durant deux jours, on n'avait reçu aucune nouvelle de lui; encore quelque retard, et les dernières lignes pouvaient être coupées : M. Élie l'avait donc prévenu simplement : "Nous partons demain."

Le lendemain, à deux heures, tout était prêt à Rochebelle, le lieu de départ le plus commode. Madame de Chéroy était là, M. Élie et Solange en tenue de voyage, les chevaux attelés ; on n'attendait que Bernard, qui allait à la ville voisine savoir si quelque télégramme de Robert serait survenu.

Il y avait deux nuits que mademoiselle Jacquette ne dormait point, combinant en son imagination combien elle pourrait introduire d'objets nécessaires dans la valise de M. Élie et dans la petite malle de Solange. Mademoiselle Jacquette jouissait pour ces choses d'une juste renommée ; il semblait qu'elle mît un second fond aux malles, tant elle logeait des merveilles dans la boîte la plus minime.

Que si mademoiselle Jacquette avait fait la malle de Solange, il ne faut pas vous en étonner. Mademoiselle Jacquette ne blâmait point le départ de Solange, et finissait par trouver je ne sais quel regain de jeunesse dans cette marque de sentiment.

— De mon temps, avait-elle dit, c'est ainsi qu'on s'aimait.

Et, tout bas, à mademoiselle Agathe :

— Elle lui fera faire son métier de Français.

A présent, mademoiselle Jacquette serrait les man-

teaux dans les courroies et, par-ci par-là, ajoutait quelques inutilités dans les sacs.

— Élie, voici ton pardessus d'hiver.—Solange, ton châle est roulé dans les couvertures de voyage.

Mademoiselle Agathe murmurait à l'oreille de Solange :

— Ton oncle n'est plus jeune ; aie grand soin de lui.

Madame de Chéroy sanglotait dans les bras de Geneviève et respirait les sels que Léonce lui avait offerts.

Madame de Bozouls disait tout bas adieu à Solange : trop peu ingambe pour suivre sa petite-fille, elle prenait silencieusement sa part du sacrifice. Ce n'était pas le premier sacrifice que madame de Bozouls faisait à son pays.

Solange laissait transparaître sous sa tristesse je ne sais quelle clarté de fierté ou de joie. Avec l'empressement propre au cœur féminin, elle venait de refleurir son amour des premières illusions.. . elle ne s'était donc pas trompée dans sa confiance en Robert.... elle savait bien qu'il aimait sa patrie.... qu'il était brave ; déjà elle le voyait, en pleine mêlée, se battant à la façon des Bozouls.

A deux heures et demie, le vieux Bernard, de retour de la ville, ouvrit la porte et annonça :

— Voilà monsieur Robert qui est arrivé.

Robert entra vivement, d'un air joyeux ; il salua

les Bozouls, tendit la main à Solange et embrassa sa mère.

— Ah! mon enfant, s'écria madame de Chéroy avec l'accent d'une mère qui retrouve son fils sain et sauf après vingt batailles. Mon Dieu! mon Dieu! quelles actions de grâces!

Elle mêlait à ses exclamations des larmes de liesse qui eussent attendri des cœurs moins durs que les Bozouls.

Aucun d'eux ne se mit à genoux pour lui aider à remercier Dieu. La douairière, les vieilles demoiselles, monsieur Élie, demeurèrent immobiles et froids autant que les Bozouls du siècle passé sur les toiles des grands tableaux.

— Arrivé!.... vous! dit Solange.

— Moi.... oui, chère mademoiselle. On dirait que vous ne me reconnaissez pas. Vous n'avez donc pas reçu ma dernière lettre, ni le télégramme qui vous annonçait mon retour?

Ce fut madame de Chéroy qui répondit:

— Mais, mon enfant, nous sommes sans nouvelles de toi depuis deux jours.... voilà ce qui me décidait à partir.... Deux jours sans nouvelles! dans des moments semblables.... quelle anxiété!

Madame de Chéroy parlait avec cette volubilité qui sauve le silence d'autrui.

— Ma mère a dû vous dire, reprit Robert en s'adressant à Solange, qu'on me trouvait trop myope

pour le service ; vous savez qu'elle ne cessait de me conjurer de revenir ; puisque je ne pouvais être d'aucune utilité dans Paris, vous pensiez bien que je céderais à ses supplications.

— Je pense que ceux qui veulent servir leur pays le peuvent toujours, répondit Solange d'une voix basse et ferme.

Et, regardant autour d'elle :

— Nous pensions que vous resteriez là-bas, parce que là-bas était votre devoir.

— Mon devoir ? répéta Robert à demi-voix, avec un peu d'impatience.

Il se recula dans l'embrasure de la croisée.

— Vous me désolez avec vos exagérations de devoir et avec vos imaginations guerrières, dit-il. — Et plus bas : — Moi qui arrivais si content de vous retrouver !

— C'était à Paris que nous devions nous retrouver, répondit-elle ; vous le voyez, nous partions.

Monsieur Élie tenait encore à la main son chapeau et ses gants ; mademoiselle Jacquette portait les deux sacs ; les petites caisses étaient debout sur le seuil de la porte.

— A Paris ? mais ce n'était qu'une folie, une généreuse folie, ce départ pour Paris.... Vous ne vous figurez pas ce que c'est que Paris à cette heure, ma pauvre enfant ; pouvais-je vous faire endurer, à ma mère et à vous, toutes les horreurs d'un siège ?

— Votre mère les aurait endurées pour vous, comme toutes les mères pour leurs enfants.

— Mais.... vous-même ? vous si débile, si frêle ?

— Moi ? s'écria Solange ; — ses yeux verts avaient des lueurs fauves ! — ne me calomniez pas : je n'ai le cœur ni débile, ni frêle : il était fait pour soutenir le vôtre, si le vôtre avait failli.... Nous ne nous comprenons plus, dit-elle.

Alors Robert lui prit la main et lui dit tout bas d'un ton de doux reproche :

— Oh ! Solange !....

Ils ne se comprenaient plus ; ils s'aimaient toujours.

Solange jeta son chapeau et son manteau sur un fauteuil, et alla s'accoter à une console. Elle faisait glisser son regard comme sous les meubles pour fuir les yeux de monsieur Élie, qui la poursuivaient.

Monsieur Élie marchait à grands pas dans le salon ; il n'avait encore rien dit.

— Voici un prompt retour d'un long voyage, commença-t-il en s'arrêtant devant Solange.

Le rouge monta au front de Solange ; il n'eut pas l'air de s'en apercevoir :

— Ma nièce, vous ne trouvez pas ?

Robert, qui s'avisa que monsieur Élie se tournait de son côté, alla à lui.

— J'ai beaucoup de remerciements à vous faire, monsieur, dit-il ; c'était un douloureux voyage que

vous vouliez entreprendre pour accompagner ma mère et mademoiselle Solange.

— Dans des temps tels que ceux-ci, c'est une chose légère qu'un douloureux voyage, répondit monsieur Élie d'un ton sec.

— Il est vrai, balbutia Robert avec un peu d'embarras ; toutefois, s'exposer à tant de privations et de misère, lorsque....

Il cherchait une périphrase pour dire : "quand on a votre âge."

Le vieux gentilhomme se redressa :

— A quatre-vingts ans, monsieur, on s'expose volontiers aux privations et aux misères d'un siège, si, à trente, on a regardé le feu en face sur les champs de bataille. De mon temps, les gens de votre âge n'étaient point myopes.

Et, sans donner à Robert le temps de se remettre, il sortit.

XV

C'ÉTAIT le 25 octobre. Les jours raccourcis commençaient à se faire froids, avec ce petit brouillard humide qui monte le soir de la rivière et s'étend comme un suaire sur le village de Rochebelle, sans oser toucher que le pied du château.

La buée suintait déjà sur les petites vitres de la fenêtre de Catinou. Solange, qui n'y voyait plus, relisait de mémoire la lettre de Pierril qu'on avait reçue le matin ; d'ailleurs, mère Catinou elle-même en savait par cœur les plus beaux passages :

"Je me suis battu et je me porte bien, disait Pierril. Au premier obus, quelques camarades sont tombés ; les autres n'ont pas bougé. Le cœur me faillait, mais j'ai pensé à mademoiselle Solange et je peux me vanter qu'à la fin j'aurais voulu qu'elle me regardât...."

Mère Catinou relevait la tête : durant toute cette journée, on n'avait parlé que de Pierril.

La conversation était quelquefois difficile chez Catinou, qui n'était pas douée d'un tact éminent, la

première qualité d'une maîtresse de maison, mais qui allait au contraire à tâtons parmi les choses qu'il ne fallait pas dire. Et quel fourré, les choses qu'il ne fallait pas dire !

Le jour où Robert était arrivé de Paris, Solange était entrée brusquement chez Catinou :

— Nous ne partons pas ! Il est revenu !

— Qui ? mademoiselle Solange, qui est revenu ?

Mère Catinou ne comprenait pas toujours à la volée.

Solange avait jeté du petit bois dans la cheminée, et, se baissant pour l'allumer, tout le visage caché dans l'âtre, elle avait dit :

— C'est monsieur Robert qui est revenu.

— Monsieur Robert, pécaïré ! s'était écriée mère Catinou.

Si peu versée que fût Solange dans les vocables de l'Aveyron, elle avait bien démêlé le sens vague de ce *pécaïré*.

Pendant un long moment, la tête penchée, elle avait regardé les petites flammes bleues qui grimpaient dans la cheminée en faisant crier la suie, et elle avait redit de temps en temps :

— C'est monsieur Robert qui est revenu. — Et un peu plus bas, le mot de Catinou : Pécaïré.

Dès lors, chaque fois que mère Catinou avait essayé de demander à mademoiselle Solange par manière de compliment :

— Monsieur Robert va bien, mademoiselle Solange?

Mademoiselle Solange avait répondu :

— Très bien.

Un *très bien* si bref que mère Catinou avait pris le train de ne plus rien demander de monsieur Robert.

Il y avait encore une autre personne dont Catinou n'osait parler devant mademoiselle Solange ; ce dont la langue lui cuisait beaucoup à cette heure, car il y avait force choses à en dire : Amédée de Gores.

Le 11 octobre, Amédée avait reçu un de ces coups à la tête qui tuent sur-le-champ ou font vite grâce; on l'avait emporté sans connaissance et renvoyé dans l'Aveyron. Il ne s'était réveillé que sur le chemin des Genêts.

— C'était grand dommage, disait-il, de perdre tant de jours pour une écorchure, tandis que, laissé sur les lieux, il aurait pu presque aussitôt reprendre son service.

Cette blessure n'était pas seulement une écorchure; mais, grâce aux bons soins de Léonce, il n'y avait pas de regrets à avoir : on regagnait le temps perdu.

Maintes fois déjà, mère Catinou avait demandé à Solange :

— Est-ce que monsieur Léonce a été aux Genêts, mademoiselle ? — Que dit monsieur Léonce, mademoiselle Solange ?

Solange répondait laconiquement :

— Oui, monsieur Léonce a été aux Genêts. Monsieur Amédée va mieux.

Mère Catinou n'était pas sans avoir observé que mademoiselle Solange ne s'appesantissait pas sur ce sujet. Elle avait noté le fait, mais sans en pénétrer le mystère.

Du reste, quand mère Catinou aurait eu la hardiesse de demander ses raisons à mademoiselle Solange, Solange elle-même aurait-elle su que lui répondre ? Il y a telles impressions qui nous étreignent, qui nous poignent et qui sont néanmoins vagues à l'esprit et inconscientes au cœur.

En vérité, Solange haïssait à entendre parler d'Amédée. Il était simple lieutenant d'artillerie et déjà grandement prisé dans l'armée. La réputation qu'il pouvait acquérir ne la fâchait pas ; mais ses actions.

Monsieur Élie avait eu le soin de raconter devant elle ce combat d'Ormes, où Amédée avait été blessé. Ses camarades l'avaient écrit.

C'était un de ces premiers combats engagés avant que le 15e corps fût entièrement prêt, où les troupes de soutien manquaient à l'artillerie.

Au moment de la retraite, quelques pièces dont les servants avaient été décimés allaient être enlevées. Amédée met pied à terre, et, avec une poignée de soldats, il les défend. Pendant un instant, on croit

qu'ils vont être écrasés; mais ils luttent corps à corps avec l'ennemi ; ils s'acharnent, ils le renversent et, sous une grêle de feu, ils sauvent leurs pièces et les emmènent.

— Vive le vieux sang français! disait monsieur Élie.

Solange, secrètement, enviait pour Robert cette large couture au front qui, au dire de Léonce, allait défigurer Amédée. Elle lui en voulait de retourner moitié guéri au champ de bataille, tandis que Robert était toujours là.

Bien des fois encore Solange avait essayé à pousser Robert dans l'armée, elle l'avait prié, supplié.... lui, tendrement, mais avec fermeté, — retenu par sa mère, — il avait résisté.

A présent, Solange ne pouvait plus se flatter de suppléer par ses douces inspirations au manque des enseignements d'une mère; elle devait quitter l'espoir d'animer, de son propre cœur, ce cœur indifférent à la patrie. Et de quel nom se pouvait appeler l'indifférence qui laissait inactifs un bras et une intelligence, à cette heure où la France saignante à toutes ses frontières, sa capitale presque étouffée par l'ennemi, faisait d'un suprême effort cette petite armée de la Loire ?

Mais, chose étrange, après les premières indignations de Solange qui avaient failli ébranler sa tendresse, cette tendresse tenait plus fort. Par un

inexplicable retour, son cœur restait attaché plus serré à ses belles espérances. Dans la lutte de son for intime, il semblait que l'amour commençât à jouer ses plus nobles sentiments.

Est-ce que, se taisant de Pierril et des soldats qui se battaient, — pas bien loin, là, sur la Loire, — il ne lui advenait pas, penchée au foyer de Catinou, de songer mollement à Robert ? Est-ce que, après leurs douces causeries, elle ne se surprenait pas, rêvant vers la fin de la guerre ... lorsqu'ils vivraient, elle et lui, à Grangenières, tranquilles et heureux !

Mon Dieu ! allait-elle oublier les malheurs de la patrie ? Elle aimait toujours Robert.... et qui sait ? elle était peut-être encore éblouie par sa fortune ; mais sans illusions, maintenant, sans excuse.... elle sentait son cœur glisser bas, bien bas au-dessous du cœur d'une Bozouls. Lorsqu'elle rencontrait monsieur Élie sur la terrasse, au lieu de s'arrêter, elle détournait la tête.

Ce 25 octobre, la lettre de Pierril, lue et relue comme un bréviaire, mère Catinou se hasarda à demander à Solange :

— Mademoiselle a des nouvelles de monsieur Amédée ?

— Très bonnes.... Monsieur Léonce est content.... on enlèvera l'appareil demain. — Et à demi-voix : — il part après-demain.

— Monsieur Amédée ?

— Monsieur Amédée.

— Pour aller se battre ?

— Oui.

— Sainte Vierge ! dit mère Catinou. Voyez-vous, mademoiselle Solange, il mourra dans quelque vaillantise ; je me figure que c'est le courage qui le soutient debout.

Et parce que Solange ne répondait pas :

— Ça s'est vu, ça, mademoiselle Solange.

— Oui, ça s'est vu, dit enfin Solange avec cette intonation sans réplique qui coupe court l'entretien le plus intéressant.

Elle prit son manteau :

— Bonsoir, Catinou.

Elle marcha vite pour tromper son agitation intérieure, croyant s'étourdir parce qu'elle s'essoufflait et s'imaginant par cette allure rapide laisser en arrière des pensées qui volent mieux que les hirondelles.

Au sortir du village, elle rencontra Petit-Jean.

— Ah ! mon Dieu ! Petit-Jean !

Petit-Jean ne venait pas souvent à Rochebelle, et moins encore à cette heure : ce n'était pas une promenade très séduisante par cette petite brume d'octobre.

— Bonjour, mademoiselle ! voici la nuit, dit Petit-Jean se mettant prestement en garde contre la tentation de s'attarder à quelque bavardage.

— Voulez-vous dîner à Rochebelle ? lui demanda Solange.

Il avait bien le temps d'aller dîner avec les jeunes filles !

— Je suis beaucoup trop occupé, mademoiselle, dit-il en se rengorgeant dans l'obscurité, et trop pressé. Je cherche un cheval.

— Un cheval perdu?

— Oh ! mademoiselle, un cheval à acheter.

— Vous vous disiez si pressé.... et c'est à cette heure-ci que vous cherchez un cheval à acheter ?

— J'en cherche un depuis bien des jours, mademoiselle, dit Petit-Jean d'un air découragé ; j'ai couru en vain toute la journée, toute la journée jusqu'à cette heure-ci.

Il se laissait aller au charme de la conversation.

— Je ne trouve que des chevaux de voiture trop lourds, ou des chevaux de ferme trop vieux.... c'est un cheval pour Amédée.

— Ah !

— Mon frère voudrait un cheval à lui, pour l'emmener là-bas, un bon cheval ; il aime les chevaux souples, légers à la main ; et pourtant les marches sont dures, il faut un cheval vigoureux qui ait du jarret....

Petit-Jean prenait la mine entendue d'un fournisseur de haras.

— Le cheval qu'il a n'est pas à lui, ou il n'est pas bon ?

— Il était à lui, mademoiselle, et il était bon.... c'est moi qui l'avais choisi; mais il a été tué au premier combat d'un obus dans le cou, pauvre bête!

— Ah!

— C'est la chance de la guerre, dit Petit-Jean d'un air de philosophie.

Ils firent ensemble quelques pas en silence.

— Petit-Jean, dit Solange, j'ai votre affaire.

— Un cheval? oh! mademoiselle!

Solange posa sa main sur l'épaule de Petit-Jean, car Petit-Jean n'avait pas beaucoup grandi.

— Nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas?

— Certainement, mademoiselle.

— Si je vous demandais une marque de votre amitié, vous ne pourriez pas me la refuser?

— Non, mademoiselle.

Petit-Jean se demandait par où ce préambule les menait à la question du cheval.

— Le meilleur cheval que je connaisse, reprit Solange, c'est Fahal.

— Un superbe cheval de luxe.

— Et un excellent cheval de marche. Ne vous trompez pas à la mine délicate, ce n'est que de la finesse de race : pas un cheval de ce pays-ci ne supporte la fatigue aussi bien que ces arabes. Ils n'ont pas seulement les qualités physiques, ils ont quelque chose de mieux, une intelligence, un courage. Que si on les traite doucement, tendrement, en

camarades ou en amis, ils sont des camarades ou des amis. Si vous voyiez quand je parle à Fahal, comme il m'écoute, comme il me comprend.... j'allais dire comme il me répond.

Elle se tut, peut-être pour se rappeler leurs belles promenades au bois de Boulogne et leurs chevauchées aventureuses par les sentiers de l'Aveyron. Petit-Jean s'attendrissait sans savoir pourquoi.

— Je réponds de Fahal, continua-t-elle, jarret d'acier et cœur d'or ; il restera debout jusqu'à son dernier souffle, en vrai soldat. Les Arabes disent : "Il peut la misère, il peut la soif, il peut la faim ;" moi, j'ajouterai : "Il peut la mort." Vous allez le prendre pour Amédée.

— Pour Amédée ?.... Mais.... mademoiselle.

— C'est la preuve d'amitié que je vous demande, murmura Solange, de cet accent qui allait droit et profond au cœur de Petit-Jean.

— Si c'est une preuve d'amitié...., répondit Petit-Jean. Au reste, mademoiselle, j'ai toujours pensé beaucoup de bien de votre cheval.... ce qui m'embarrasse néanmoins.... enfin je vois là une difficulté.

— Quelle difficulté ? dit Solange d'un air innocent.

— Amédée n'acceptera point un cheval qui lui vienne de vous, mademoiselle, riposta rondement Petit-Jean.

— Ceci est assez vraisemblable ; aussi j'entends

qu'il ne sache jamais qui lui a rendu ce petit service; jamais, vous comprenez Petit-Jean.

— Jamais, répondit Petit-Jean, qui comprenait très bien.

— Votre frère vous a chargé de lui procurer un cheval, n'est-ce pas? Vous avez trouvé celui-ci; vous le lui présentez; les conditions restent entre nous, puisque c'est notre amitié.

Petit-Jean fit un signe de tête. Solange avait une manière de traiter les affaires qui le déroutait.

— Et vous pensez, mademoiselle, qu'Amédée ne reconnaîtra pas Fahal?

— Où l'aurait-il vu? Depuis longtemps je ne vais plus du côté des Genêts....

— Bien sûr, répondit Petit-Jean. Un jour, cependant, un jour de printemps, j'étais avec Amédée, vous avez passé entre les arbres. Vous portiez un bouquet de bruyère rose à votre corsage, et lui Fahal, deux brins de bruyère rose à son frontal.... ces bruyères roses vous seyaient à ravir, mademoiselle; Amédée m'a dit: "Un joli cheval!" Je lui ai répondu: "Il s'appelle Fahal."

— On ne reconnaît pas un cheval pour l'avoir vu une fois à travers les arbres, répondit Solange.

— Oh! si c'était moi, mademoiselle! Mais mon frère n'a pas autant la mémoire des physionomies pour les chevaux.

Ils étaient arrivés à la grille du château; là se

trouvait un sentier qui, par le petit pont, allait droit aux Genêts.

— A demain, à trois heures, dit Solange.

Quand l'horloge du clocher de Rochebelle sonna trois heures, la porte des écuries était ouverte, au bas du rocher, et, sur la route, Fahal tout harnaché était prêt à partir.

Petit-Jean arriva, botté jusqu'aux genoux, une cravache à la main.

— Pauvre Fahal! il a le cœur gros, dit-il en s'avançant.

Fahal avait noté une manière inusitée de préparatifs, et, ne voyant pas monter Solange, il devinait que quelque chose d'extraordinaire l'attendait. Il connaissait assez la douce voix de sa maîtresse pour ne pas se tromper à ce qu'elle avait, ce jour-là, de tendre et de mélancolique.

Pendant que Petit-Jean mettait le pied sur l'étrier, il renaclait fort, la tête tournée vers Solange.

— On va bien, chez vous? demanda Solange.

— Merci, mademoiselle; mon père est un peu souffrant, répondit Petit-Jean quand il eut fait un saut pour enfourcher Fahal.

Alors Fahal comprit qu'il partait pour loin et pour longtemps; il hennit et se raidit sous l'éperon de Petit-Jean.

— Va, va toujours, cria Solange.

Fahal dressa la tête, jeta à Solange son tendre

regard ; il poussa un dernier et navrant hennissement et s'enleva au galop, emportant Petit-Jean comme il aurait fait un roitelet.

C'était la première fois que Fahal entrait dans la cour des Genêts. Il s'avança contre la porte, allongeant le col avec tristesse, les naseaux fumants.

— Un trop beau cheval, s'écria Amédée .... Ah çà ! mais combien coûte-t-il ?

— Nous allons régler cela, mon père et moi, répondit Petit-Jean avec embarras.

— Et il s'appelle ?

— Comment il s'appelle ?.... ah !.... un joli nom .... il s'appelle *Va-toujours.*

Fahal releva la tête. Il reconnaissait les derniers mots qu'avait dits la voix chérie de sa maîtresse.

XVI

MONSIEUR Léonce est en retard, disait le lendemain Solange, assise dans la cheminée de Catinou.

Catinou était plus souffrante que de coutume; Léonce devait lui faire une visite de médecin, les seules pour lesquelles il fût exact.

— Monsieur Léonce sera allé remettre quelque bras ou quelque jambe cassée, répondit mère Catinou.

Depuis nombre d'années, Léonce de Bozouls remettait tous les bras et toutes les jambes qui se cassaient autour de Rochebelle, à cinq ou six lieues à la ronde. Or, beaucoup de bras et beaucoup de jambes se cassent dans les chemins de l'Aveyron, voire même quelques têtes qui ne se raccommodent point.

— Il est allé aux Genêts, pensait Solange, car c'était le jour du départ d'Amédée.

A six heures, on frappa ; Léonce ouvrit la porte et dit en entrant :

— Bonjour, Catinou.

Il s'approcha de la cheminée et prit une chaise en face de Solange.

— Je viens des Genêts.

— Ah ! dit Solange, vous venez des Genêts.

— Amédée m'a envoyé chercher ce matin, reprit Léonce ; monsieur de Gores a eu une attaque d'apoplexie.

— Monsieur de Gores !....

— Une attaque d'apoplexie, sainte Vierge ! s'écria mère Catinou. Et vous pensez qu'il en mourra, monsieur Léonce ?

— Hum ! répondit Léonce.

— Il était encore si ingambe ! dit Solange.

— Et tout jeune, ajouta mère Catinou.

— Oh ! tout jeune ! marmotta Léonce.

— Comment va madame de Gores ? demanda Solange.

— Plus de courage que de force.

— Mon Dieu ! c'est bien triste, murmura Solange.

— Et monsieur Amédée ne part pas ? reprit mère Catinou, s'adressant à Léonce.

— Monsieur Amédée est parti depuis une heure.

Léonce approcha ses pieds du foyer ; ses bottes humides se mirent à fumer. Solange se recula.

— Monsieur Amédée parti ! s'écria mère Catinou : laisser son père qui va peut-être mourir, sa mère qui ne vaut jamais guère mieux, la pauvre chère dame ; et, pour les soigner, monsieur Petit-Jean !

Léonce se tourna vers Solange et dit en regardant au fond de la cheminée :

— Tout était ordonné pour qu'Amédée fît promptement sa route. Il n'appartient plus au 15e corps, mais au 16e, qu'il doit rejoindre à Blois, afin d'être le 1er novembre devant Orléans, où les troupes ont rendez-vous. Tout retard était impossible ; son père, d'ailleurs, peut demeurer longtemps en cet état.... Quand le devoir est là....

— Ah ! monsieur Léonce, c'est une chose pénible que le devoir, dit mère Catinou.

— Ce gauvre garçon faisait pitié, continua Léonce. Il était à genoux devant le lit de son père, qui le bénissait ; monsieur de Gores, qui ne parlait plus, mais qui avait ses idées nettes, lui a fait signe, de sa main libre, qu'il fallait partir ; Petit-Jean s'est avancé et lui a dit de sa petite voix flûtée et ferme ; "Allons, Amédée, tout est prêt."

Léonce essuya une grosse larme qui glissait de ses yeux. Mère Catinou priait tout bas. On entendait la marmite qui bouillait en chantonnant, comme un grillon dans la cheminée.

Léonce dit d'une voix grave, en regardant tout droit Solange :

— Ce sont des gens de cœur, nos amis de Gores.

Comme le disaient les paysans des Genêts, le malheur était tombé sur le château.

Monsieur de Gores était presque complètement

paralysé. Il gardait toutes ses facultés intellectuelles, mais il avait la parole difficile. En vain Léonce le visitait-il quotidiennement : il ne se résignait pas à se voir infirme ; il ne voulait pas être soigné, ni consolé, ni distrait.

Madame de Gores allait s'affaiblissant ; en dépit de son dévouement, elle devenait presque inutile : la santé appauvrie trahissait le cœur.

Et, ainsi que l'avait dit mère Catinou : pour les assister, monsieur Petit-Jean !

Autant qu'il se haussât, Petit-Jean n'était plus de mesure pour ses chagrins : il sentait avoir besoin d'un peu d'aide. S'il apercevait après Léonce, la douce figure de Geneviève ou mademoiselle Jacquette avec son nez pointu, il croyait que des anges consolateurs entraient à tire-d'aile par les larges corridors des Genêts.

Mais les visites de Geneviève étaient courtes, et, si ce n'était pas le cœur, c'étaient certainement les ailes de l'ange consolateur qui manquaient à mademoiselle Jacquette. La saison se faisait mauvaise, le chemin des Genêts, peu carrossable en tout temps, était déjà impraticable à la berline des demoiselles de Bozouls, et bientôt il allait le devenir au moindre véhicule.

Petit-Jean, qui pourpensait ces choses tout le long du jour, par-ci par-là, égarait ses réflexions dans quelque retour vers le passé. Bien souvent il avait

entendu dire, naguère, que, lorsque sa mère était malade et les Genêts tristes, Solange avait eu le doux secret de rendre la joie au château ; d'où lui était venu ce joli surnom, oublié aujourd'hui des Bozouls et des de Gores, et que Petit-Jean seul se rappelait : " Le bon petit génie des Genêts."

— Pourtant mademoiselle Solange est mon amie, se disait Petit-Jean, qui avait de très hautes conceptions sur les devoirs de l'amitié.

Petit-Jean prit donc là-dessus sa résolution : Un matin, — non pas un beau matin, car il n'y avait plus de beaux matins aux Genêts, — il monta son cheval, un vieux petit cheval qu'il avait hérité d'Amédée la seule année où il avait eu un prix, et il piqua des deux vers Rochebelle.

— Mademoiselle Solange? dit-il hardiment au vieux cocher, en arrivant à la porte du château.

Le vieux cocher cumulait nombre d'emplois depuis la guerre.

— Mademoiselle Solange est dans la bibliothèque. Et chez vous, monsieur Petit-Jean, comment va-t-on ?

Petit-Jean hocha la tête sans répondre ; il n'avait pas envie de se mettre à pleurer avant d'entrer.

Solange avait les mains croisées, un livre sur les genoux et les yeux au plafond.

— Bonjour, mademoiselle, je viens vous voir, dit Petit-Jean en faisant un grand salut.

— Bonjour, Petit-Jean ; vous êtes très gentil de venir me voir.

— Non, mademoiselle, non, je ne suis pas très gentil ; je viens pour vous demander quelque chose. — Petit-Jean faisait ses exordes *ex abrupto.* — Vous comprenez, mademoiselle, que je ne suis guère de loisir, maintenant !

Solange pensa qu'il avait toujours été la personne la plus affairée de l'Aveyron.

Petit-Jean s'assit dans un fauteuil dont le dossier à supports lui couronnait de fort haut la tête et dont le siège trop élevé ne lui laissait poser que la pointe des pieds à terre.

— Je suis donc venu pour vous demander quelque chose, reprit-il ; mon Dieu ! une grande chose.... on peut tout dire à ses amis, n'est-ce pas ?

Et, d'une haleine, Petit-Jean raconta ses chagrins :

— Mademoiselle, quelquefois le cœur me faut.

Il avait une petite larme au bord des paupières ; mais il tenait les yeux en l'air pour qu'elle ne tombât point.

— Voyez-vous, mademoiselle, si Amédée était là, il donnerait de la patience à mon père, du repos à ma mère.... les grandes personnes savent dire de ces choses qui relèvent le courage. Amédée m'a répété plusieurs fois : " Petit-Jean, tu me remplaceras ; " mais, mademoiselle, j'ai beau faire, je ne

suis pas assez grand pour valoir Amédée ; et même je ne suis pas si grand que je le croyais.

Petit-Jean baissa la tête ; la petite larme glissa sur sa joue.

Solange prit la main de Petit-Jean ; elle ne comprenait pas où il voulait en venir.

— Oh ! les grandes personnes ! poursuivit Petit-Jean marquant un grand point admiratif. Quand madame Léonce nous a fait une petite visite, le reste de la journée passe tout seul.

Il baissa la voix :

— Mademoiselle, on vous aimait bien, aux Genêts.

Les grands sourcils de Solange se froncèrent brusquement. Mais Petit-Jean n'était pas venu de si loin pour reculer devant un froncement de sourcils.

— Mademoiselle, il n'y a que vous qui puissiez souvent venir nous voir et réellement nous secourir, que vous pour suppléer Amédée.

Solange laissa tomber la main de Petit-Jean.

— Mademoiselle, si Amédée était en Russie, je ne vous demanderais pas de le remplacer aux Genêts. Ce n'est pas pour lui, ce n'est pas pour nous : c'est parce qu'il est à la guerre.

Petit-Jean releva la tête et regarda Solange d'un air si noble, qu'il lui parut grandi à la stature de son fauteuil.

Avec ce tact particulier des enfants, il avait deviné le point sensible de l'âme de Solange. Amédée, l'ami

d'autrefois, elle fût restée sourde à ce souvenir; mais Amédée, le soldat blessé à peine guéri, qui venait de quitter son père mourant et sa mère malade pour retourner où le devoir l'appelait: comme les raisons de fierté mal placée se faisaient petites, les rancunes d'amour-propre mesquines! Est-ce qu'il ne fallait pas, devant les malheurs du pays, être tous frères? et, là aussi, suppléer de son courage, au lieu de le remplacer de ses mains, le soldat absent?

Solange se leva.

— Petit-Jean, dit-elle, je préviens ma grand'mère et je vais avec vous aux Genêts.

Elle avait l'air si fier, que Petit-Jean n'osa pas lui dire merci. Les Bozouls avaient quelquefois une grande figure qui l'intimidait.

Resté seul, il se mit à se frotter les mains ainsi qu'il l'avait vu faire à de vieilles gens. Tout à l'heure l'ombre de la mort était étendue sur sa maison; maintenant son père était déjà patient, sa mère forte, et Amédée.... qui sait?

— Vous venez, Jean? dit Solange sur le seuil de la porte.

Elle était en costume d'amazone; le pan de sa robe balayait le parquet.

— Eh bien, Petit-Jean, à quoi pensez-vous?

— Me voici, mademoiselle, me voici.

Il pensait à Fahal.

Dans le vestibule, Solange appela :

— Bernard !

— Bernard, sellez Pégase.

— Pour monsieur Petit-Jean ? demanda Bernard.

Bernard n'avait pas pu se défaire de cette détestable habitude de dire : monsieur Petit-Jean.

— Non, Bernard, pour moi.

— Pour.... mademoiselle ? pour mademoiselle Solange ?

— Sellez Pégase, pour moi, répéta Solange.

— Bien, mademoiselle ; bien, mademoiselle Solange.

— " Sellez Pégase, pour moi ! " marmotta le vieux cocher en descendant vers l'écurie. Si j'aurais pensé que j'entendrais dire un jour à mademoiselle Solange : " Sellez Pégase pour moi ! " A la guerre comme à la guerre.

Tout en sellant Pégase, Bernard continua, s'adressant à Pégase :

— Une selle de dame ! sellé pour mademoiselle Solange ? En voilà une aventure hein, Pégase ! Tu peux trotter, va, et sur la pointe des pieds, mon vieux.

Vous savez que Pégase entrait, en effet, dans cette période de l'existence où les hommes se plaisent à se souvenir et les chevaux à se reposer.

Tout prévenu que devait être Pégase par les menus propos de Bernard, il se montra d'abord fort

étonné. Jamais Pégase, dans le cours de sa carrière, n'avait eu l'honneur de porter une femme. Sans doute cette nouveauté aurait dû lui paraître pleine de charme ; mais Pégase n'était pas une bête d'imagination : il n'avait pas rêvé à ces pans traînants sur son flanc, à cette petite main fine serrée sur sa bride. Il avait la bouche dure et les sentiments peu raffinés. L'idéal de Pégase, — car, pour dure que soit la bouche et grossiers les sentiments, on a toujours un idéal, — c'était un gendarme.

D'ailleurs, jeune cheval, Pégase n'avait porté que des gendarmes ; le moyens que les premiers souvenirs de jeunesse ne se colorent pas un peu des premières amours ?

Au lieu d'analyser ses impressions, Pégase essaya de ruer. Toutefois, quand il s'avisa que ces petits doigts tenaient ferme la bride et que ce mince fardeau était solidement en selle, Pégase réfléchit. Et, si vieux qu'il fût, si peu sentimental, aussitôt que la main fine de Solange lui caressa le col, il se laissa flatter par cette douceur inaccoutumée ; il se mit au trot en sabotant, sans penser davantage aux gendarmes.

Le vieux cocher, les bras croisés, les regarda filer sur la route. C'était assez plaisant, ce gros Pégase à l'allure longue et tranquille et le cheval de monsieur Petit-Jean, qui, pour suivre Pégase, faisait de fois à autre quelques enjambées au galop, comme les

enfants qui cheminent de conserve avec les grandes personnes.

Mademoiselle Jacquette, qui revenait du village, tira le vieux cocher de sa contemplation.

— Qu'est-ce qu'il y a de curieux par-là, Bernard ?

Bernard désigna d'un geste les deux chevaux qui tournaient à l'angle de la route.

— Mademoiselle Solange et monsieur Petit-Jean qui vont aux Genêts.

— Mademoiselle Solange, aux Genêts !

— Oui, mademoiselle Jacquette, et montée sur Pégase !.... Mademoiselle Solange montée sur Pégase ! Quand on pense que, tandis que j'avais l'honneur de l'accompagner.... "Plus loin ! Bernard, plus loin ! " L'ai-je assez entendu ce *Plus loin !* Et puis : "Les sabots de votre horrible bête me fendent la tête ; vous finirez par me donner ma...." Je ne sais plus comment elle appelle ça, mademoiselle Solange.

— Sa névralgie.

— C'est ça, ma nébralzie. Ah ! c'est ce soir que mademoiselle Solange l'aura, sa nébralzie !

Mademoiselle Jacquette prit une mine grave et répondit au vieux cocher :

— Bernard, c'est une belle action que mademoiselle Solange fait là.

— Oui, mademoiselle Jacquette, c'est tout de même une belle action, répéta Bernard.

Déjà il avait songé au jour où il avait sellé Fahal; il riait de ce rire attendri et niais qu'ont les paysans quand ils ne sont pas sûrs qu'il convienne de pleurer.

Pendant que mademoiselle Jacquette et Bernard devisaient ensemble, — ils devisèrent longtemps, car tous deux aimaient la conversation, — Solange et Petit-Jean arrivaient aux Genêts.

Petit-Jean entr'ouvrit la porte de la chambre de son père et fit un signe à Solange.

— C'est vous, Geneviève? dit monsieur de Gores, qui, à ce froufrou de robe, essaya d'avancer la tête.

— C'est presque Geneviève, répondit cette mélodieuse voix que les vieux échos des Genêts avaient presque oubliée.

— J'ai été lui dire que nous avions bien besoin d'elle, expliqua laconiquement Petit-Jean.

Solange alla droit au malade, puis à madame de Gores, et leur tendit son front.

— Comme autrefois, murmura madame de Gores en l'embrassant.

— Dieu soit béni, mon enfant, dit monsieur de Gores, puisque le malheur ramène les vrais amis!

— Il lui semblait que, sous cette forme jeune et belle, c'était l'espérance qui rentrait dans sa maison.

On se mit à causer de toutes choses : des passées, des présentes, des futures, comme autrefois. Mais on ne parla point d'Amédée.

Petit-Jean, plongé dans un grand fauteuil, se

reposait, un repos d'esprit. Il réfléchissait sur les douceurs de l'amitié.

Lorsque Solange remonta à cheval :

— Mademoiselle, murmura Petit-Jean, car il avait besoin de dire quelque chose, je suis content que vous soyez mon amie.

Et il lui baisa la main.

— Moi aussi, Petit-Jean, je suis contente de vous avoir pour ami. — Va ! dit-elle à Pégase.

Pégase renifla deux ou trois fois, et reprit au trot le chemin de Rochebelle.

Quand Pégase s'arrêta frappant dur et soufflant court à la porte de l'écurie, le vieux cocher dit à mademoiselle Solange par manière d'excuse :

— Il sabote beaucoup.

— Pas mal, répondit Solange d'un air distrait.

Elle prit la longue traîne de sa robe, et descendit par le sentier qui conduisait chez Catinou. Car il ne faut pas supposer qu'on passe aisément à cheval à travers les rues du village de Rochebelle ; si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise ! on y passe en voiture, le village de Rochebelle ne sera plus.

— Il y a un temps pour tout ; celui des nébralzies est passé, dit à part lui le vieux cocher, en la voyant s'en aller ; elle est vaillante, la demoiselle !

Et secrètement, dans l'intimité de soi-même, la plus serrée, car Dieu gardât que quelqu'un eût entendu sa pensée :

— C'est grand dommage qu'elle épouse ce fainéant de monsieur Robert, qui dort son somme dans son château neuf, pendant que les braves se battent à la belle étoile.

Le soir, mademoiselle Agathe dit à Solange :

— Tu n'as pas peur, toute seule par les grandes routes ?

Elle employait grande route au sens figuré.

— Solange sait que nous n'avons pas assez de domestiques ni de chevaux ; qu'il est impossible de l'accompagner tous les jours, répondit madame de Bozouls.

— De fait, dit mademoiselle Jacquette, on n'a jamais enlevé personne sur le chemin des Genêts.

On pouvait en croire mademoiselle Jacquette, qui connaissait à fond l'histoire galante de son pays.

Dès lors, il y eut toujours une partie des journées de Solange consacrée aux Genêts. Pégase s'habitua vite à reprendre le trot de sa verte jeunesse, pas tout à fait le trot de Fahal, et la distance des Genêts se raccourcit. Pégase soufflait un peu plus, voilà tout. On a vu que, sur ses dernières années, — les infirmités n'épargnent pas toujours la vieillesse la plus vertueuse, — Pégase devenait poussif.

Malgré les tristesses, il y eut donc de bonnes heures aux Genêts ; madame de Gores put se reposer : Petit-Jean put travailler. Car maintenant, — et ce

n'était pas une nouveauté peu considérable aux Genêts, — maintenant Petit-Jean travaillait.

— Ce vieux professeur est un puits de science, disait un jour Petit-Jean à Solange.

— Il est vrai qu'il en a la mine, la mine d'un puits de science, répondit Solange; vous allez devenir un grand savant, Petit-Jean.

— Oh! un grand savant!

Les rêves de Petit-Jean s'ornaient de tout autres palmes. Se laissant aller sur la pente des confidences, Petit-Jean continua :

— Voulez-vous, mademoiselle, que je vous raconte comment je me suis décidé tout de bon à travailler ?

— Voyons, Petit-Jean.

— Il faut tout d'abord vous dire, mademoiselle, que, lorsque Amédée a dû repartir, — mon père n'était pas encore malade, — je m'étais mis dans la tête de l'accompagner.

Petit-Jean omettait sa première mésaventure dans les bureaux.

— De regarder tout le monde s'en aller, cela tente.... Mais Amédée a beaucoup de raison.

Solange fit un geste d'assentiment.

— Il m'a donc appelé, et, d'un air grave, vous savez cet air que prend Amédée dans les grandes circonstances, il m'a dit : "Petit-Jean, tu le vois, ce ne sont pas les soldats qui nous manquent pour se faire tuer, ce sont les chefs pour ne pas les faire tuer

inutilement. Les enfants de ton âge ne se battent point; mais, quand ils ont un peu de sens et un peu de cœur, en face de nos désastres ils réfléchissent, puis ils travaillent; prépare-toi à être plus tard un bon officier. Ce n'est plus le temps d'étudier pour éviter un pensum, ni même seulement pour obtenir des prix: il y a quelque chose de plus haut et de mieux: il faut travailler pour ton pays." J'ai répondu à Amédée : "J'ai compris."

— Pas encore! a dit Amédée. L'amour de la patrie, Petit-Jean, ce n'est pas une poussée de bonne volonté pour travailler pendant un mois ; ce n'est pas même un éclair d'enthousiasme pour mourir à l'heure de la bataille : il faut aimer sa patrie tous les jours. Ne l'oublie jamais, Petit-Jean, si je ne revenais pas pour te le redire : commencer tout jeune à travailler de toute son intelligence, de toute son âme, pour se rendre capable d'être plus tard le plus utile possible à son pays; quand l'âge est venu, le servir à sa place, par tous ses moyens, avec toutes ses facultés, s'efforçant sans cesse à les agrandir. Après avoir vécu pour son pays, le jour où il faut mourir pour lui, mourir de bon cœur : voilà comment on aime son pays.

— Vous avez bien retenu les conseils de votre frère, dit un peu bas Solange.

— Je les écoutais attentivement, mademoiselle, afin de les savoir s'il ne revenait pas.... S'il revient,

il m'aidera ; il m'a dit qu'il veut se remettre lui-même sérieusement au travail. Il me semble voir encore Amédée ; il était là, assis où vous êtes, mademoiselle ; il cachait avec sa main son front tout couturé, tout violet.... C'était la veille de son départ.

Solange avait l'air si distrait, que Petit-Jean pensa qu'elle ne l'écoutait plus. D'ailleurs, il se l'avouait : il avait parlé fort longtemps.

XVII

DEPUIS le 9 novembre, la bataille de Coulmiers, Geneviève attendait chaque jour le passage du facteur.

— Une lettre de monsieur Arthur?

Le facteur branlait la tête; il connaissait bien l'écriture du jeune Bozouls.

— Pécaïré, madame, rien.

On savait que le 15e corps, auquel Arthur appartenait, s'était battu à Baccon, à la Renardière, et avait fourni quelques troupes pour emporter Coulmiers.

Mais les courriers passaient en vain après les courriers; le facteur n'osait plus regarder madame Geneviève.

Le dixième jour, le facteur fit tout le tour du château pour remettre les journaux aux domestiques; il posa par-dessus une grande lettre, il frappa deux ou trois petits coups sur l'enveloppe maculée de timbres et marmotta:

— Mauvaise mine!

Léonce et Geneviève étaient seuls dans leur salon quand on leur apporta le courrier.

Léonce prit la grande lettre, la tourna, la retourna. Il n'osait pas l'ouvrir : cette écriture inconnue, cet aspect étrange lui saisissait le cœur. En la lisant, il devint blême, puis il demeura interdit, les yeux fixes sur le papier.

— Léonce, d'où vient cette lettre ? demanda Geneviève.

Léonce écarta la lettre et, d'une voix basse :

— Ma pauvre Geneviève !.. répondit-il.

— Mais d'où vient cette lettre ? Dites.... oh ! par pitié ! s'écria Geneviève.

— De là-bas.

— Et de qui ?

— De l'aumônier du régiment.

— Mon Dieu ! Arthur est blessé !

Elle s'approcha de Léonce et voulut prendre la lettre. Léonce la repoussa doucement ; il serrait le papier dans ses mains.

— Mort ! cria Geneviève.

Elle se recula et tomba dans un fauteuil. Elle n'était pas évanouie ; elle ne pleurait point. La taille droite, la tête haute, les yeux démesurément ouverts, elle avait l'air d'une statue d'albâtre.

— Geneviève, balbutia Léonce, il faut avoir du courage.... pour moi.... pour nos enfants....

Et, voyant qu'elle ne l'écoutait point :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! elle n'y résistera pas.

Quelqu'un frappa à la porte, et du dehors une voix murmura :

— Léonce, c'est moi.

A ce "C'est moi" mélodieux, on reconnaissait Solange.

— Solange, Dieu ait pitié de nous ! dit Léonce.

Il lui montra Geneviève et lui tendit la lettre. Car déjà ce n'était plus cette Solange d'autrefois qui s'épargnait jusqu'aux douleurs d'autrui. Elle parcourut bas la lettre ; puis elle se pencha vers Geneviève :

— Geneviève, écoute !

Et, tout haut, d'une voix ferme, elle lut la dernière page qu'écrivait l'aumônier :

"Le matin du 9, pendant que je causais avec un officier, votre fils et un de ses camarades passèrent.

"— Pauvres enfants ! m'écriai-je ; ils avaient l'air si jeunes. — Oh ! de fameux enfants, me répondit l'officier ; en marche, durs au froid, à la fatigue, aux privations, toujours le visage gai, ils relèvent les courages de tous leurs camarades ; devant l'ennemi, ardents comme de jeunes lions et déjà solides comme de la vieille garde ; ils avancent ou ils meurent ; des figures d'enfants, des bras de héros."

" La journée fut rude, mais belle pour une aussi nouvelle armée ; le combat finit tard ; les troupes couchèrent sur le champ de bataille. Nous eûmes la nuit pour chercher les blessés : ils étaient presque

disparus dans la boue, pêle-mêlés avec les morts ; la neige cachait les traces de sang.

" On m'appela auprès d'un jeune soldat ; je reconnus votre brave enfant. Il était étendu sur le manteau d'un frère de la Doctrine chrétienne ; on n'osait l'emporter, de crainte que la secousse ne l'achevât. Il parlait peu, difficilement : il avait la poitrine criblée de balles.

" Je m'agenouillai près de lui et, pour ne pas l'effrayer, avant de lui donner les derniers secours de la religion, je me mis à lui parler doucement, comme on parle aux enfants.

" — Monsieur l'aumônier, me répondit-il, dites-moi toute la vérité ; ce doit être le moment.

" Il me regardait, ses yeux pleins de courage.

" — Oui, mon enfant, c'est le moment de vous dire la vérité.... Est-ce que vous êtes prêt à faire à Dieu, s'il le demandait si tôt, le sacrifice de votre vie ?

" — A Dieu et à mon pays, volontiers, répondit-il d'une voix ferme.

" Il me chargea de vous écrire et me fit ces deux recommandations :

" — Vous direz à mes parents que je les aime de tout mon cœur, ma mère plus tendrement.... et à mon père, que je meurs content parce que je n'ai jamais reculé.

" Après l'avoir confessé, je lui demandai s'il par-

donnait à ses ennemis. Il sourit d'un sourire d'enfant et me fit signe qu'il n'en avait point. Mais tout à coup son visage reprit sa ferme et belle expression; il se souleva, et, étendant la main dans la direction où les Allemands faisaient leur retraite :

" — Ceux-là, dit-il, les ennemis de la France ; que jamais on n'oublie cette haine : il faut que mes petits frères nous vengent.

" Il retomba ; je me penchai vers lui ; mais c'était son dernier souffle."

Solange se tut; Geneviève s'affaissa dans les bras de Léonce.

— C'est bien, c'est bien; j'aime mieux qu'elle pleure, dit Léonce, à qui ces grands sanglots déchiraient le cœur.

Cette rude mort du fils aîné de la maison fut une poignante douleur pour tous les Bozouls. La douairière et les vieilles demoiselles pleuraient; monsieur Élie dit à Solange :

— Cet enfant est mort en bon Français et en vrai Bozouls.

Il se relevait, fier, pour porter cette dernière affliction et ce dernier honneur de ses cheveux blancs.

Ce fut un grand deuil aussi au village, où l'on avait vu naître monsieur Arthur, qui semblait, par la bonté de monsieur Léonce et de madame Geneviève, être le frère des pauvres.

— Ils se sont toujours battus comme ça, là-haut.

Telle fut l'oraison funèbre des paysans.

De génération en génération, en effet, les paysans de Rochebelle avaient vu pousser de leurs seigneurs une épaisse moisson sur le champ de bataille ; les fauchées du canon parmi les Bozouls ne les étonnaient pas. Maintenant, lorsqu'ils voyaient passer les frères d'Arthur, les petits Bozouls, ils prédisaient :

— Et ces petits aussi mourront comme ça.

Au reste, Léonce et Geneviève devaient bientôt donner à ces petits les mêmes enseignements que leur grand frère avait si bien suivis, et mettre dans ces jeunes cœurs la haine, une haine immense, contre les ennemis de la patrie.

— Ils ont tué Arthur, leur disait-on maintenant, en attendant de leur répéter plus tard :

"Ils nous ont pris l'Alsace et la Lorraine ! "

Aussitôt que Robert de Chéroy eut appris le malheur des Bozouls, il accourut au château. Il avait peu connu Arthur ; mais il avait déjà de l'amitié pour lui : sa peine était sincère et ses larmes venaient du cœur. Il avait même le chagrin plus expansif que les Bozouls, qui conservaient de l'antiquité je ne sais quelle retenue et quelle dignité dans les marques de la douleur.

Aussi les gens du château, en le voyant tout éploré, disaient entre eux :

— C'est un bon cœur, que monsieur Robert; mademoiselle Solange doit penser qu'elle sera heureuse avec lui.

Les gens du château ne devinaient pas toujours juste les pensées de mademoiselle Solange.

Lorsque Robert quitta Rochebelle, Solange lui fit signe de la suivre sur la terrasse.

— Je voudrais vous parler, dit-elle.

Son visage était triste, ses yeux flétris de pleurs; Robert ne remarqua pas que, dans son regard, il y avait une expression de force inaccoutumée et dans ses manières, ce calme digne qui suit une grande et coûteuse résolution.

— Vous aimiez bien ce pauvre enfant, dit Robert, dès qu'ils furent dans la première allée d'arbres.

— Oui, je l'aimais bien. C'était un brave enfant.

Elle essuya deux grosses larmes qui perlaient à ses paupières.

Robert voulut lui prendre la main.

— Attendez, dit-elle.

Elle le regarda : il avait des larmes plein les yeux.

— Robert, reprit-elle d'une voix plus assurée, nous ne sommes pas au temps de pleurer vainement les morts. Vous le voyez, Arthur était un enfant, et pourtant il a pensé à tout; il a dit en mourant : " Il faut que mes petits frères nous vengent. "

Elle croyait que Robert allait comprendre ; il ne comprit point.

— Ses petits frères, c'est trop loin.... Vous, Robert, vous devez être presque son grand frère : c'est à vous de le remplacer.

Elle parlait de sa voix douce et persuasive ; mais, sous ce timbre d'argent, on sentait un accent de fermeté inébranlable.

Le visage de Robert s'assombrit.

— Ma chère Solange, je crois que nous avons assez souvent agité cette question. Dans les familles d'épée, comme la vôtre, on envisage ces choses d'une façon particulière ; vous avez des préjugés de fille de militaire. Vous savez que je n'aurais pas demandé mieux que de partir à mon tour, n'était ma mauvaise vue.

— Il est vrai, répondit Solange, nous avons souvent agité cette question.... Aussi bien j'ai transigé avec mon devoir trop longtemps, Dieu me pardonne ! vous avez failli me faire oublier d'aimer mon pays. Au premier malheur, quand tous ceux qui étaient jeunes et forts allaient à la frontière, il n'y avait pas à attendre votre tour ; lorsque vous étiez à Paris et que vous pouviez prendre votre part à la défense, il fallait y rester. Et maintenant que le pays est envahi, que les ennemis sont au cœur de la France, ce n'est pas le moment d'être myope.

— Solange, vous me parlez durement, dit Robert ; il semble que vous oubliiez de parti pris toutes les raisons d'affection, et que nous avons des devoirs

envers nos parents. Malgré la difficulté que j'aurais à me battre, sur votre désir, je serais parti, s'il n'y avait pas là ma mère, dont je connais le cœur et dont j'ai pitié. Je vous assure que j'ai été bien en peine entre ma mère et vous.

— Il ne s'agit ni de votre mère ni de moi ; le pays passe devant. Tous les soldats ont des mères, et ils ne se battent que mieux.

— Ma chère enfant, reprit doucement Robert, je ne veux pas me blesser de vos paroles, j'aime mieux essayer de vous faire entendre raison. Aujourd'hui, la mort de ce cher Arthur vous a encore exaltée. Dans quelques jours, vous redeviendrez plus calme. Alors vous m'écouterez, vous me comprendrez ; vous ne voudrez pas que j'abandonne ma mère, au risque qu'elle en meure de chagrin, pour faire un soldat bon à se laisser tuer sottement ... Solange, est-ce que vous ne regrettez pas ces premiers moments où notre tendresse était sans le plus petit nuage? Songez combien je vous aime et que vous aussi vous m'aimez.... Aimons-nous comme autrefois, ne gâtons pas notre bonheur.

Solange se recueillit, et dit d'une voix qui tremblait :

— En vous donnant ma parole, j'ai voulu m'engager à un homme d'honneur ; j'ai compris dans ce mot un bon Français et même un brave, car je vous croyais brave.... Si vous n'êtes pas celui à qui j'ai

voulu faire mes promesses, je crois que je peux les reprendre ; pour vous aussi bien que pour moi, cela vaut mieux. Je vous aurais excusé de méconnaître d'autres devoirs, car j'ai le cœur indulgent ; jamais je ne vous estimerai si vous avez failli à celui-là.

— Ma chère Solange, je vous en prie, ne disons pas de grands mots.

— Je suis fâchée si j'ai dit de grands mots ; ce serait mal exprimer mon cœur qui vous a aimé et qui aime mon pays si simplement. Entendez-moi, Robert ; je n'épouserais pas quelqu'un qui aurait manqué à un rendez-vous d'honneur, n'est-ce pas?

Et, comme Robert faisait un geste pour l'interrompre :

— Oh ! je sais, vous vous êtes battu ; — vous êtes, d'ailleurs, fort en escrime, comme beaucoup de jeunes gens aujourd'hui, — vous vous êtes battu pour une futilité.

— Pardon, dit Robert, il y a des futilités qui touchent à l'honneur.

— Non, à la vanité. On veut bien risquer sa vie pour sa vanité, mais non pas pour l'honneur du pays. Je vous le répète. Ici, c'est le premier, le suprême rendez-vous d'honneur....

Alors, sans lui tendre la main, sans le regarder, elle tourna court entre les arbres et rentra au château.

La douairière, monsieur Élie et Solange achevaient une conversation qui avaient dû être pénible.

Solange, les mains jointes sur les genoux de madame de Bozouls, disait avec je ne sais quelles fluctuations de voix douloureuses :

— Ma mère, il faut en finir, n'est-ce pas ?

— Tu l'aimes, pourtant, répondit madame de Bozouls.

Madame de Bozouls était grand'mère ; elle craignait les retours probables du cœur et jusqu'aux retours possibles de l'égoïsme.

— Non, je ne l'aimerai plus, murmura Solange.

— C'est-à-dire que tu voudrais ne plus l'aimer, ma pauvre enfant ; mais il faut se méfier beaucoup du cœur. Encore est-il prudent de réfléchir avant de briser d'un seul coup son cœur et son avenir ; n'est-ce pas votre avis, Élie ?

Monsieur Élie avait les bras croisés, la tête haute. Il ne bougea pas et ne répondit rien.

— Solange, poursuivit madame de Bozouls, crois à ma vieille expérience et à mon affection.... En mettant à part la sympathie qui ne se retrouve presque jamais, il n'arrive guère de rencontrer derechef les mêmes biens qui s'étaient présentés une fois. Tu n'es pas pour te contenter d'une vie simple, mon enfant ; bien souvent tu l'as reconnu. Ce mariage réunissait tout pour toi ; c'était le bonheur, tel que tu le rêvais.... les rêves de ton âge sont beaux ; tel que, moi-même, je l'avais rêvé pour toi.... ceux du mien sont sages.

— Ma mère, de grâce, ne parlons plus de rêves, dit Solange.

Et, se tournant vers monsieur Élie :

— Mon oncle, voulez-vous demander à monsieur de Chéroy ou d'aller joindre l'armée ou de nous rendre notre parole?.... Ni pour le bonheur, ni pour la fortune, je n'épouserai quelqu'un qui aura manqué à sa patrie.

Monsieur Élie lui tendit ses deux mains :

— Ma nièce, j'aime mieux ça.

Le lendemain, monsieur Élie se rendait à Grangenières.

Madame de Chéroy ni Robert ne s'effrayèrent pas de cette visite. Madame de Chéroy comptait sur l'éloquence de son amour maternel ; Robert s'assurait en ses bonnes raisons, en ses répliques aux objections du vieux Bozouls, qui ne paraissait pas un dialecticien bien remarquable.

Mais ils trouvèrent que monsieur Élie avait le cœur et la tête durs dans de certaines questions.

Lorsque monsieur Élie revint à Rochebelle, il était grave.

— J'ai vu madame de Chéroy et son fils, dit-il ; je le comprends, ils espèrent encore à la fin de la guerre. Je dois rendre cette justice à monsieur de Chéroy que, sans le touchant appareil de la tendresse et des pleurs de sa mère, il serait parti. Ce jeune homme croit sacrifier l'amour à l'affection filiale ; ces

gens-là n'ont jamais pensé à la patrie. De telles mères ne font pas des enfants vaillants.

— Il ne part pas ? dit madame de Bozouls.

— Il ne part pas, et j'ai retiré votre parole.

Monsieur Elie se tournait vers madame de Bozouls comme s'il avait peur de l'émotion de Solange.

Solange répondit simplement.

— Mon oncle, je vous remercie.

Les gens de Rochebelle pensèrent que mademoiselle Solange avait sa névralgie. Elle avait, comme madame Geneviève, un grand rayon noir autour des yeux ; mais on voyait que mademoiselle Solange n'avait pas pleuré.

La vieille Catinou, qui savait le fond des choses, disait à la petite Mariette :

— Mademoiselle Solange a eu raison ; l'amour ne suffit pas.... ni l'argent non plus : ce n'était pas un mari pour une demoiselle de Bozouls. Est-ce qu'il pouvait seulement passer devant le cimetière et regarder le tombeau des Bozouls, pour lire sur leur vieille pierre, répété comme le "priez pour nous !" des litanies : *Mort sur le champ de bataille.* Je le pensais bien, que tout cela finirait mal. Là-haut, — elle se tournait vers le château perché sur son roc, — là-haut, ils ne se marient qu'entre braves.

XVIII

DU haut du château de Rochebelle, on apercevait le village, sous un nouveau chaume de neige enfumée, les ruelles verglacées, qui miroitaient aux éclairs du soleil, et, derrière les arbres sans feuilles, comme à travers une tenture dont il ne reste que la trame, le Tarn immobile, tout d'une glace.

L'hiver avait apporté dans un premier tourbillon les grandes nuées de neige, et en une seule nuit la forte épaisseur des glaces. Quand la saison est aussi rigoureuse, il y a un moment d'arrêt dans la vie de certaines parties de l'Aveyron. On ne voit plus de moineaux aux champs, ni de petits colporteurs dans la campagne. Les diligences ne marchent point. Le courrier devient rare, parce que, par-ci par-là, la voiture roule dans le précipice, le cheval se brise les jambes, l'homme se casse le cou.

C'était le temps de se cloîtrer sous les épaisses voûtes du château ; de lire et de deviser doucement au coin du feu, en regardant les grandes flammes monter dans la cheminée comme des ramoneurs.

Cependant, lorsque les paysans de Rochebelle

s'en allaient çà et là, marchant avec leurs chaussons de laine, leurs sabots sous le bras, s'ils avisaient une noire amazone retenant son cheval au rapide pendant, ou l'excitant à sauter sur le bord de la ravine glacée, ils reconnaissaient bien mademoiselle Solange, et ils faisaient pour elle le signe de la croix.

Seuls alors, mademoiselle Solange avec Pégase, et monsieur Léonce avec son beau mulet, chevauchaient autour de Rochebelle.

On avait apporté beaucoup de blessés dans le pays tandis que les chemins avaient été praticables: les blessés d'ici, ceux du haut de la montagne; les autres, on ne savait pas d'où. Quelques-uns étaient soignés par leurs familles dans les maisons éparses de la vallée; la plupart à l'ambulance de Rochebelle.

L'ambulance de Rochebelle était installée au bas du rocher, dans les dépendances du château, abritées des vents les plus froids; car Léonce ne pouvait pas songer à faire monter la rude côte aux blessés.

Quand Léonce n'avait pas trouvé dans les boutiques de la petite ville les ressources suffisantes, il avait puisé sans ménagement chez lui, chez ses tantes, chez la douairière; il avait "dédoublé les lits", disait-il. Si au château on couchait sur la dure, à l'ambulance on avait d'excellents matelas.

Mais les bonnes infirmières? A Rochebelle, il n'y avait pas encore de religieuses, et, dans chaque

maison, un fils manquait que la mère ou la sœur devait remplacer.

Les quelques femmes du village qui pouvaient apporter leur concours montraient plus de bonne volonté que d'adresse, leurs grosses mains faites à de rudes travaux; elles n'avaient pas précisément l'esprit tourné à l'exécution des ordonnances, ce qui n'a jamais été la partie des paysans de l'Aveyron.

Les gens du village disaient avec leur foi habituelle : " Là-haut, il y a le château."

Au premier matin de l'installation de l'ambulance, Léonce dit à Solange :

— Vous avez des mains douces et légères que Dieu a faites exprès pour soigner des malades ; venez, ma cousine.

Solange le suivit.

Pourtant, devant la première blessure béante, elle chancela, elle sentit son cœur faillir ; elle s'appuya à la muraille.

— Cette enfant est trop délicate pour de tels soins, dit mademoiselle Agathe à Léonce.

Léonce se tourna vers Solange :

— Ma cousine, ces gens-là ne s'évanouissaient pas au moment de se battre pour nous; à chacun sa besogne.

Solange se redressa ; le sang revint à ses joues :

– Ce sera la dernière faiblesse, murmura-t-elle.

Dès lors, elle fut la meilleure infirmière de l'ambulance.

Il y avait du travail pour tout le monde, d'ailleurs: pour la douairière, à qui on donnait le bras en descendant la côte ; pour les vieilles demoiselles, qui mettaient leurs lunettes afin de mieux examiner les malades : on se partageait les veillées. Maintes fois, il est vrai, l'âge ou la fatigue faillit trahir mademoiselle Agathe et même mademoiselle Jacquette ; mais, au moment où peut-être allaient-elles succomber sous le sommeil, toujours une douce voix leur murmurait à l'oreille :

— Ma tante, voulez-vous me céder votre place ; vous prendrez la mienne un autre soir ?

Et, le soir où l'on devait remplacer Solange n'arrivait jamais.

Il semblait aux pauvres malades que les journées et les nuits de douleur s'accourcissaient quand elle était là : elle avait la main si délicate sur les blessures ; elle marchait si légère entre les lits ; ses paroles étaient si bonnes, et si doux ses sourires !

Lorsque les mauvaises fièvres survinrent à l'ambulance, Solange dit aux femmes qui avaient de petits enfants :

— Demeurez au logis ; ceci est mon affaire.

Et elle répétait après mademoiselle Jacquette, sans remarquer la différence :

— Nous, nous ne prenons plus de fièvres.

Quelquefois, si les vieilles demoiselles trouvaient un petit instant pour la conversation, elles s'entretenaient sur ces choses tout en tricotant; car où étaient les belles patiences d'antan? il fallait des chaussettes pour les pauvres soldats.

— Te souviens-tu, disait mademoiselle Jacquette à mademoiselle Agathe, qu'il y a un an Solange faisait faire une demi-lieue à la voiture pour éviter la grande route, parce qu'il y avait une fièvre muqueuse au village?

Et les grandes aiguilles des vieilles demoiselles battaient vite l'une contre l'autre, avec un air d'émotion.

— Par exemple, ajoutait mademoiselle Jacquette, tâchant à réagir contre son attendrissement, cette petite ne saura jamais faire un talon de bas.

Mademoiselle Agathe baissait la tête.

Mademoiselle Agathe s'était chargée d'initier Solange à la science, plus maligne qu'on ne croit, du tricot; et, soit que mademoiselle Agathe ne professât pas asser doctement, soit que Solange fût mal douée pour cet art pacifique, il se trouvait toujours aux talons de ses chaussettes quelques mailles fuyantes, que Geneviève seule savait reprendre.

C'était lorsque Solange voyait Geneviève immobile, ses mains pâles jointes sur ses genoux, regardant au loin, comme jusqu'à l'autre monde à travers celui-ci, qu'elle lui tendait ses aiguilles et sa laine.

— Veux-tu relever mes mailles, Geneviève?

Elle s'efforçait d'intéresser Geneviève à toutes les petites choses de circonstance pour l'empêcher de penser aux grandes ; elle la poussait à ces mille petits soins qui ne distraient pas le cœur, mais qui détournent un moment l'esprit. Solange savait bien que Geneviève était celui de ses malades qui portait la plus dangereuse blessure. Geneviève ne parlait pas, elle songeait toujours. Dans son visage amaigri, ses grands yeux s'agrandissaient de jour en jour. Chaque ressouvenir, chaque émotion nouvelle lui causait des ébranlements qui faisaient peur. Il ne s'agissait pas de la consoler, mais de la sauver de sa douleur et de permettre au temps d'apporter son lent remède.

Tandis que les devoirs avaient grandi, avec eux, aussi la vaillance. Pas une heure gardée pour soi-même ; pas une minute échappée dans le désœuvrement, les journées de Solange, doublées de ses nuits, valaient les semaines de naguère. La remplaçante de Pierril n'avait pas négligé le ménage de Catinou ; on eût dit que Pierril était là. L'amie de Petit-Jean trouvait encore un instant pour les Genêts.

Alors Pégase, son pied montagnard ferré à glace, prenait à l'aventure le sentier effacé sous la neige ; il poussait fort, et son haleine chaude laissait dans l'air des traînées de fumée ; par-ci par-là, il s'arrêtait tout net, flairant le vide : Pégase, qui n'avait jamais eu de désillusions, ne mésestimait pas l'existence.

Ils allaient, ores repoussés ou précipités par le vent glacial de la montagne, ores revêtus de neige, tels que des blancs-manteaux. Durant de longues distances, ils ne rencontraient âme vivante, pas même un braconnier; seulement, au tournant des routes, une croix qui élevait ses bras au-dessus du remblai de neige, pour remémorer aux passants le charretier tombé l'année dernière par le talus. De lieue en lieue, à quelque petite maison dressée sur le bord du chemin, ils faisaient halte et secouaient leur neige sous le hangar.

Dans ces petites maisons, naguère, quand passait la fière châtelaine montée sur le beau Fahal, que de fois on l'avait regardée en disant, reculés derrière les vitres :

— C'est la demoiselle !

Maintenant, dès qu'on entendait les sabots de Pégase sur la neige durcie, malgré la bise, vite on ouvrait la porte, on poussait les enfants sur le seuil :

— Ote ta casquette, petit ; c'est mademoiselle Solange.

Mademoiselle Solange répondait :

— Bonjour, Janou. Bonjour, Jacquet.

Mademoiselle Solange avait appris le nom de tout le monde.

Aux Genêts, on recevait des lettres d'Amédée, courtes et rares : " Nous nous battons ; le général tient bon."

En effet, le général en chef tenait bon. Depuis plus de deux mois, il soutenait presque seul le poids des ennemis. Eux, avaient l'appui d'une direction unique, la discipline, le prestige de la victoire. Lui, avait derrière soi un gouvernement qui brisait ses plans, qui disséminait ses dernières forces : il avait avec lui le spectre des récents malheurs.

Il tenait bon, non pas avec une vieille armée, telle qu'il la faut pour la défensive, les bras faits à l'arme, les courages faits au feu, mais avec une armée de recrues, improvisée après les défaites, démoralisée avant de combattre, qui avait tour à tour des élans de conscrit et des peurs d'enfant.

Après chaque défaillance, ces soldats s'arrêtent ; ils se rallient. Ici, un général met pied à terre, les entraîne, tombe au premier rang pour se faire venger ; là, un bataillon de zouaves gravit des kilomètres sous une pluie de fer, et, du haut du plateau montre, à ces jeunes soldats, aussi bien qu'aux ennemis, ce que valent le vieux courage et la vieille baïonnette française.

Ils se battent sans repos, sans halte ; leur canon ne s'est pas encore tu. Ils disputent le terrain pied à pied ; ils nous garderont, non pas entier le sol de nos pères, mais intact leur héritage d'honneur.

C'est au cœur du général en chef qu'il faut chercher le secret de cette invincible ténacité ; là est demeurée toute la valeur de nos vieilles armées. Il a

préféré sacrifier son expérience et son génie à l'omnipotente incapacité des gouvernants, plutôt que de compromettre la patrie dans l'anarchie militaire. Cette jeune armée qui ploie, comme une épée mal trempée, à chaque coup qu'il porte, plusieurs fois il a été tenté de la faire voler en éclats et de " courir les risques suprêmes " ; il a fait mieux : c'était la dernière épée de la France, il la lui a gardée ; mais toujours hors du fourreau, dans sa main inébranlable. Il a eu cette belle qualité dont il accuse la France d'avoir manqué, la foi en soi-même. Jamais il n'a désespéré de la patrie. On a loué justement les généraux victorieux ; pourtant ils ont déjà reçu leur récompense ; salut aux généraux des jours d'adversité !

Le 12 janvier passé, on ne reçut plus aucune nouvelle d'Amédée.

Le 20, les vieux Bozouls étaient chez leur belle-sœur, après leur dîner de midi, quand on annonça Petit-Jean.

Petit-Jean était enveloppé d'un paletot fourré aussi long que lui et chaussé de bottes qui avaient la mine de bottes de sept lieues.

— Encore quelque mauvaise nouvelle ! s'écria mademoiselle Jacquette.

Petit-Jean répondit par un hochement de tête significatif : " Bien mauvaise."

— Allons, parle, dit mademoiselle Jacquette.

Petit-Jean commença lentement, s'arrêtant à chaque phrase pour reprendre haleine, ne regardant personne de peur de s'attendrir, ce qui était la chose du monde qu'il détestait le plus.

— Amédée a été blessé le 15...., grièvement blessé ; il va très mal ; il est à Laval. — Petit-Jean allongea ses jambes et croisa ses pieds le plus loin qu'il le pût ; non pas pour en imposer à autrui, c'était à ses propres yeux qu'il tâchait à se faire grand, s'imaginant ainsi grandir son courage. — Moi, je pars pour aller le chercher.

— Tout seul ?

— Oh ! vous savez, je me tire toujours d'affaire, répondit Petit-Jean avec son aplomb, qui, dans de certaines circonstances, avait quelque chose de touchant. Je suis venu vous dire adieu. — Et, se tournant vers Solange : — Je n'ai pas rencontré monsieur Léonce ; je vous recommande mes parents.

Solange répondit :

— Je m'en charge.

Il y eut un moment de silence ; puis monsieur Élie se leva.

— Il faudrait préparer ma valise, Jacquette, dit-il simplement.

Mademoiselle Jacquette, qui ne manquait pas à l'ordinaire de menues observations à présenter, se contenta de murmurer :

— Ta valise ? c'est bien.

— Mon enfant, dit monsieur Élie à Petit-Jean, tu as de la résolution et du cœur : là où l'expérience et l'autorité te manqueraient, mes cheveux blancs te serviront ; tu es trop jeune et je suis trop vieux ; à nous deux !.... Nous partons ensemble.

Il tendit la main à Petit-Jean, Petit-Jean se jeta dans ses bras. Le pauvre enfant n'avait pas encore versé une larme ; à présent qu'il ne risquait plus rien de s'amollir, il n'était pas fâché de sangloter à son aise.

Le 28 janvier, on reçut d'une petite distance un télégramme de monsieur Élie, qui annonçait l'arrivée du blessé pour le lendemain : Léonce alla au-devant d'eux.

Ce n'avait pas été trop de dévouement du vieux Bozouls et du zèle de Petit-Jean pour pénétrer jusqu'à Laval, et pour revenir de Laval avec Amédée. Ce n'était pas non plus chose légère que de transporter le malade aux Genêts, par le seul côté où les chemins étaient moins impraticables. Ils avaient été longs aux Genêts, ces jours d'angoisse !

A deux heures, monsieur Élie, après avoir laissé Amédée entre les mains de Léonce, arriva à Rochebelle.

La douairière, les vieilles demoiselles et Solange l'attendaient ; Geneviève était chez mère Catinou.

— Tu verras mon oncle ce soir, lui avait dit Solange.

Geneviève avait doucement incliné la tête. Elles comprenaient toutes deux que ces nouvelles d'un blessé, racontées toutes chaudes, toutes saignantes, l'aurait trop fait songer à son pauvre Arthur. Elle avait encore quatre petits enfants.

— Eh bien, le malade ? s'écrièrent mademoiselle Jacquette et mademoiselle Agathe, avant d'embrasser leur frère.

— Amédée est encore en vie : c'est, pour le moment, tout ce qu'on peut dire, répondit monsieur Élie qui se laissa tomber sur un fauteuil.

Il était temps que monsieur Élie fût au terme de son voyage. En le voyant pâle, défait, sa longue taille ployée, sa tête blanche renversée sur un coussin, la tristesse serra le cœur de tous. Monsieur Élie s'en aperçut et dit seulement :

— C'est une guerre de barbares !

A la vérité, ce n'était pas la fatigue du voyage, ni le chagrin de ramener un ami mourant, c'étaient les ravages de l'invasion, l'insolence de l'ennemi, les malheurs du pays vus sur le fait, qui l'avaient vieilli d'un seul coup. Six mois auparavant, il portait, léger, ses quatre-vingts ans ; à mesure que les tristes événements étaient survenus, il s'était affaissé ; ces derniers jours, il avait vécu vingt ans. A présent, c'était un vieillard.

— Vous devriez vous reposer, Élie ; nous causerons demain, dit madame de Bozouls.

De causer le lendemain, c'était bon à la douairière ; ce n'était pas mademoiselle Jacquette qui pouvait attendre vingt-quatre heures la réponse à toutes les questions qui lui venaient à l'esprit.

— Quand vous avez retrouvé Amédée, avait-il sa connaissance, Élie ?

— Par éclairs. Dès qu'il a aperçu son frère, il lui a dit : " Voici l'heure d'avoir du courage, Petit-Jean. " En me reconnaissant, il a été ému ; il a fait un effort pour me tendre la main, il a balbutié : 'Oh ! les vrais amis ! " Depuis lors, il n'est pas revenu à lui.

— Et son colonel ? vous avez vu son colonel ?

— Un instant ; assez pour qu'il ait fait un bel éloge de notre soldat.

Monsieur Élie se redressa et, tout en racontant, parut se ranimer.

— Quelques jours auparavant, Amédée avait été blessé ; il appela cela une égratignure — toutes ses blessures étaient des égratignures — et remonta à cheval. Le 15, à Saint-Jean-sur-Erve, vers midi, sa batterie à peine en position, un obus lui déchira l'épaule et lui fracassa le bras. Il ne branla point ; il tint héroïquement à son poste, qui était le plus important ; il soutint son feu jusqu'à cinq heures et demie, presque toutes ses pièces détériorées, lui tout saignant. Ce ne fut qu'au dernier coup de canon qu'il roula avec son cheval. On le releva. Cependant,

une heure après, les ennemis débordèrent par une trouée que, faute de monde, on n'avait pu garder. Force fut d'abandonner le village, mais en bon ordre, fièrement, sans laisser ni un canon, ni une voiture. Amédée se fit emporter. La fatigue du trajet, les cahots par des chemins affreux, envenimèrent ses blessures. Deux jours après, il était avec l'armée à Laval, dans un état désespéré.

Mademoiselle Jacquette s'essuya les yeux.

— Que vous a dit le colonel?

— Il apportait la croix de la Légion d'honneur à Amédée. Amédée n'entendait pas et n'y voyait plus. Le colonel l'a donnée à Petit-Jean en lui disant: "Si votre frère vit, ce que plaise à Dieu! vous la lui remettrez; jamais croix d'honneur n'aura été mieux portée. S'il meurt, vous la confierez à monsieur votre père et vous lui direz de ma part que le capitaine de Gores était un fameux brave.... Vous-même, mon petit ami, vous vous en souviendrez."

— Et Petit-Jean?

— Petit-Jean a répondu de son air résolu: "Monsieur le colonel, si mon frère vit, il sera à la première guerre pour m'enseigner à me battre; s'il mourait... je vous remercie de m'avoir dit ce qu'il a fait, je ferai comme lui.

Le colonel s'est tourné vers moi et m'a demandé: "Est-ce qu'il y a beaucoup de gens comme ceux-là

dans votre pays ? " Au reste ce colonel savait mieux que personne qu'il y en a encore dans toute la France : il avait bon air de louer les actions d'un autre, car lui-même se connaissait en vaillance.

Monsieur Élie, épuisé par ce long effort, ferma les yeux.

La douairière, avec les vieilles demoiselles, continua de deviser à demi-voix.

Solange ne disait rien, elle regardait à terre. Elle allait peut-être s'oublier longtemps dans une oisiveté qui n'était plus dans ses coutumes ; mais Léonce ouvrit la porte et dit de ce ton brusque qui lui était particulier :

— Ma cousine Solange est ici ?

Solange leva les yeux.

— Moi ?

En même temps, mademoiselle Jacquette s'écria :

— Amédée ? comment va Amédée ?

Et mademoiselle Agathe :

— Tu retournes aux Genêts ?

— Amédée va mal, très mal, grommela Léonce. — Léonce était de méchante humeur tant que ses malades étaient en fâcheux état. — L'épaule n'est pas grand chose ; le bras est mutilé.... de très mauvaises blessures ; s'il n'a pas l'âme chevillée au corps, il est perdu.

— Tu l'as pansé, ce matin ? demanda monsieur Élie.

— Ce matin, légèrement, pour le laisser reposer quelques heures ; je dois maintenant m'occuper sérieusement de ce bras.

Il se tourna vers Solange et ajouta sans périphrase :

— Voulez-vous venir avec moi aux Genêts ?

— Aux Genêts ! moi ! à présent ! s'écria Solange.

Et madame de Bozouls :

— Y songez-vous, Léonce ? ma petite-fille soigner Amédée !

Léonce regarda Solange et dit froidement :

— Toutes ces exclamations veulent-elles dire non ?

Solange répondit par un signe de tête très clair : toutes ces exclamations voulaient dire non.

— C'est bon ; je vais chercher Geneviève.

— Non, non, pas Geneviève ! s'écria Solange.

Léonce se rapprocha et dit plus bas :

— Je sais bien que Geneviève s'émeut trop auprès de certains blessés ;.... mais il me faut quelqu'un pour m'aider à panser ce bras ; je n'aime pas les mères, et surtout les mères malades, dans de pareilles besognes ; les domestiques des de Gores sont des brise-tout. Ce ne sont pas mes tantes qui peuvent aller aux Genêts par des chemins où à peine passe-t-on à cheval.

Il ajouta tout haut, de cette voix d'honnête homme qui imposait :

— Voilà un temps singulièrement choisi pour des

scrupules de convenance ! — Et, regardant madame de Bozouls : — Ce n'est pas un jeune homme, c'est un moribond.— Puis, s'adressant à Solange : — C'est un soldat blessé.

Madame de Bozouls et Solange se consultèrent du regard. Solange répondit :

— J'y vais.

Monsieur Élie se redressa :

— Bien, Solange, dit-il d'une voix ranimée.

Lorsque Solange, montée sur Pégase, et Léonce sur son grand mulet, se trouvèrent l'un devant l'autre dans le chemin des Genêts, Léonce, élevant la voix, commença par dire :

— Un temps affreux !

Solange répondit :

— Affreux !

De petites rafales de neige glacée, dure comme des balles, leur tourbillonnaient en plein visage.

— Mon oncle Élie a bien vieilli, reprit Léonce.

— Bien vieilli, répondit Solange.

— Votre grand'mère s'est aussi trop fatiguée pour son âge et vu ses habitudes.... Ma tante Agathe baisse un peu.

Léonce et Solange conversèrent ainsi tout le long du chemin, en phrases courtes, interrompues par des bouffées de petits glaçons.

Arrivés aux Genêts, Léonce passa devant.

— Voici le médecin de campagne et sa première infirmière, dit-il en entrant.

Dans les moments de pire douleur, il savait conserver son visage tranquille et je ne sais quelle bonhomie brusque qui relevait les cœurs.

Léonce n'avait pas trompé madame de Bozouls, Amédée n'était qu'un moribond. Sur son front livide, sa grande cicatrice ressortait comme une marque de sang. Dans son visage décomposé, les yeux seuls vivaient encore ; jusque dans le suprême accablement qui succédait à la fièvre, ils gardaient leur étincelle d'inextinguible énergie.

— Vous allez nous laisser faire notre métier, n'est-ce pas ? dit Léonce à madame de Gores.

— J'ai du courage, répondit madame de Gores.

Elle s'avança : dès que Léonce eut découvert le bras d'Amédée, elle s'évanouit.

Une larme vint aux yeux de Léonce.

— Allons ! à nous deux ! dit-il à Solange.

XX

PENDANT deux semaines, l'état d'Amédée était allé chaque jour empirant. Aussitôt qu'on avait pu les appeler, un fameux chirurgien était venu, qui avait examiné ses blessures, et un grand docteur, qui en avait discuté savamment. Quand ils avaient désespéré de guérir ce bras, ils avaient voulu l'amputer ; mais, au moment de l'opération, ils avaient trouvé le malade si faible et l'agonie si proche, que le succès même en eût été inutile.

— Laissons ce brave garçon mourir tranquille.

Tel fut le dernier mot de la science ; au moins c'était un mot de miséricorde.

Cependant la science n'était pas seule au chevet d'Amédée ; il y avait encore l'amitié. Léonce avait donné aux Genêts toutes les heures que l'ambulance n'avait pas exigées, les heures du jour et les heures de la nuit. Cette assiduité du médecin, ce dévouement de l'ami, Dieu les bénissant, firent plus que n'avaient fait les doctes consultations. Aux derniers jours du mois de février, Léonce put dire chez les de Gores :

— Je crois que nous le sauverons.

Ce n'était que justice de dire "nous". Durant la douloureuse période, Solange, non plus que Léonce, n'avait pas ménagé ses jours ni ses veillées auprès du soldat blessé; ses mains fines et son courage étaient de moitié au salut d'Amédée.

Le travail avait diminué à l'ambulance de Rochebelle. Quelques blessés, en bon train de convalescence, rentraient à leurs foyers; les autres pouvaient monter au château, où on leur faisait de grands feux dans la salle de billard, tandis que monsieur Élie leur tenait compagnie et que mademoiselle Jacquette leur donnait à déguster ses liqueurs les plus savoureuses.

La saison devenait plus douce. Ni la grande berline, ni la petite berline des demoiselles de Bozouls ne roulaient encore; mais déjà mademoiselle Jacquette pouvait aller aux Genêts dans la petite voiture de Léonce, si le temps était sec: mademoiselle Jacquette devançait chaque année la première hirondelle.

Le 26 du mois de février, Amédée recouvra quelque connaissance entre ses accès de fièvre. Il reconnut son père, presque immobile dans un fauteuil; il embrassa sa mère; il fit asseoir Petit-Jean sur le pied de son lit; il serra la main de Léonce. Il ne vit pas Solange.

Le lendemain et le surlendemain, il dit quelques

mots, il fit quelques questions ; on lui répondit prudemment.

Le quatrième jour, en ouvrant les yeux, Amédée aperçut mademoiselle Jacquette.

— Ah ! bonjour, mademoiselle, dit-il avec un air de plaisir.

Au sortir des grandes maladies, on se plaît à retrouver un vieil ami à son chevet, comme au retour d'un long voyage, un ancien camarade sur le port.

— Bonjour, mon enfant, répondit mademoiselle Jacquette ; voilà un joli réveil : il y a longtemps que vous ne m'avez dit bonjour.

Elle se tourna du côté de la fenêtre.

— Petit-Jean !

Petit-Jean s'avança, embrassa Amédée et tout de suite retourna à sa place. Avant de s'asseoir, il poussa respectueusement un long pan de robe d'amazone, qui déjà l'avait fait broncher.

— Encore quelques jours, et vous serez sur pied, mon enfant, reprit mademoiselle Jacquette.

Elle était assez belle diseuse de ces contes que l'on donne aux malades avec le premier potage.

— Quelles nouvelles de là-bas ? demanda Amédée.

Mademoiselle Jacquette se rapprocha, et, à demi-voix, pour ne pas le fatiguer, avec circonspection pour ne pas l'émouvoir, elle lui raconta les derniers événements, l'armistice, les préliminaires de la paix.

— Mademoiselle, dit Petit-Jean du fond de son

embrasure, Amédée fera mieux de penser tout d'abord uniquement à se guérir ; plus tard, il réfléchira sur toutes ces choses.

Petit-Jean parlait du ton autorisé de quelqu'un à qui la sapience elle-même, assise à son côté, dicte ses paroles.

Mademoiselle Jacquette tourna la tête vers la fenêtre d'un air de déférence et chercha un sujet de conversation mieux accommodé à l'état d'un malade.

— Je serais venue vous voir plus tôt et plus souvent, dit-elle, n'eût été la saison si froide et si rude... Ah ! vive la jeunesse !

— Vous êtes si bonne ! dit Amédée, pour répondre à la première partie de sa phrase.

— Par bonheur, poursuivit mademoiselle Jacquette, qui brûlait de pousser une petite pointe vers la croisée, il y a à Rochebelle des personnes aussi bonnes que moi et plus vaillantes.

— Léonce, dit Amédée avec attendrissement ; il était là toujours. Comment va madame de Bozouls ?

— Geneviève ? pas mal, répondit rondement mademoiselle Jacquette.

Elle s'aperçut qu'il allait songer à Arthur, et, pour tourner la conversation, elle fit une de ces grandes enjambées qui lui étaient familières dans le discours.

— Je vous ai apporté de petits biscuits ; vous les trouverez bons ; c'est Agathe qui les a faits.

— Je connais depuis longtemps l'excellence des biscuits de mademoiselle Agathe, répondit Amédée avec son doux sourire.

— De fait, reprit mademoiselle Jacquette, peu de personnes les font aussi légers ; Agathe a une manière à elle de souffler sa pâte ; ce sont des plumes. Je les crois prédestinés aux malades, et, puisque vous en avez gardé un bon souvenir....

Elle se pencha vers Amédée et acheva très bas, faisant glisser le nom pour éviter toute secousse :

— Je vous en enverrai d'autres par Solange.

Mademoiselle Jacquette ne croyait pas au danger des émotions, pourvu qu'elles soient agréables et habilement ménagées.

— Votre nièce ? répondit Amédée ; elle vient ici ?

Mademoiselle Jacquette eut un sourire plein de secret ; elle lui montra l'embrasure de la fenêtre qui servait de retraite à Petit-Jean.

Amédée se souleva. Il aperçut aux pieds de Petit-Jean une longue traîne noire, à demi roulée, que les rayons du soleil couchant tachetaient de clair ; dans le vague de ses idées, il s'imagina voir quelque salamandre fantastique.

— C'est elle, murmura mademoiselle Jacquette avec sentiment.

— Madame de Chéroy ? dit Amédée.

Mademoiselle Jacquette branla négativement la tête :

— Solange de Bozouls.

Elle remit ses lunettes qu'elle avait posées sur ses genoux et elle essaya de lire, à travers le visage d'Amédée, jusque dans son âme. Est-ce que le moment était venu de lui donner la bonne nouvelle? car une bonne nouvelle, c'est le remède du cœur, lequel mademoiselle Jacquette avait toujours cru être pour la gent humaine la panacée souveraine. Mademoiselle Jacquette n'était pas sans quelques connaissances en médecine.

Elle se baissa jusqu'à l'oreille d'Amédée et murmura deux ou trois phrases; puis elle se recula et le regarda comme on fait un miraculé.

— Rompu? c'est singulier, marmotta tranquillement Amédée.

Mademoiselle Jacquette pensa se laisser choir du haut de sa chaise. Avait-elle profané son baume divin sur un cœur de pierre?

Quelques minutes après, Solange sortit furtivement; on entendait le frôlement glissant de sa robe sur le parquet.

Amédée posait à peine la tête sur son oreiller; il ne rouvrit pas les yeux.

— Au revoir, dit tout bas mademoiselle Jacquette à Petit-Jean; je vais remmener Solange avec moi en voiture; Bernard, qui est au village, prendra son cheval.

— Mademoiselle Jacquette! dit Amédée.

Mademoiselle Jacquette s'avança avec empressement.

— Mademoiselle, je vous prie de remercier de ma part mademoiselle Agathe de ses biscuits.

— Ah! les petits biscuits d'Agathe!

Aussitôt que mademoiselle Jacquette et Solange furent assises ensemble au fond de la voiture, Solange commença la conversation :

— Amédée vous a bien reconnue, ma tante?

— Très bien.

— Il ne s'est pas aperçu que j'étais là, sans doute?

— Sans doute.... Au fait, pourquoi n'es-tu pas venue lui dire bonjour?

— Non.... pas encore; on lui a dit si peu de choses, depuis trois jours..... d'ailleurs, à quoi bon?

— Oui, à quoi bon? répéta mademoiselle Jacquette en haussant les épaules, ce qui était sa pantomime favorite.

Mais, parce que mademoiselle Jacquette haussait les épaules à tout propos Solange ne sut quelle signification particulière y attacher.

— Vous avez causé peut-être un peu longuement avec lui pour une première fois : il vous entendait, ma tante?

— Ni peu ni prou, répondit tout sec mademoiselle Jacquette.

— Ni peu ni prou, marmotta Solange, qui ne trou-

vait pas ce renseignement très clair ; mais, ma tante, il a bien sa raison !

— Sa raison.... oui...., c'est le sentiment qui n'est pas encore revenu complètement.

— Le sentiment ? Pourtant, ma tante, lorsque vous lui avez parlé des préliminaires de la paix, j'ai entendu qu'il s'est écrié, et avec quel accent : " L'Alsace et la Lorraine, mon Dieu ! " Il a bien recouvré ce sentiment-là.

— Celui-là, certainement, balbutia mademoiselle Jacquette ; ce sont les sentiments qui ont laissé les dernières impressions que l'on recouvre tout d'abord.... les autres plus reculés....

— Plus reculés ? répéta Solange.

— Cette petite est fort bavarde, pensa mademoiselle Jacquette.

Et, pour trancher court ces paroles inutiles, dont il lui revint à l'esprit qu'il faudrait rendre compte au jugement dernier, ainsi qu'on le lui avait dit fort souvent, elle répondit à Solange :

— Mon enfant, je vais réciter mon chapelet.

Pendant quelques minutes, en effet, Solange distingua, à travers le bruit des roues, un petit murmure dévot ; puis, le murmure cessé, mademoiselle Jacquette ayant eu le temps de dire à peine deux dizaines, elle conjectura que sa tante dormait. Quand mademoiselle Jacquette ne parlait pas, on s'imaginait toujours qu'elle dormait.

Solange se trompait. Mademoiselle Jacquette, qui avait l'esprit préoccupé, s'était laissé glisser, par mégarde, de la prière dans la songerie.

Elle qui s'était plu à voir dans Amédée de Gores le dernier représentant de toutes les vertus antiques! le respect, la politesse, la modestie, la fermeté, la vaillance...., aurait-elle pensé que pour la fidélité?.... Mais quoi! elle s'en avisait bien! les meilleurs jeunes gens d'aujourd'hui — car on pouvait bien dire les meilleurs — ne valaient pas ceux d'autrefois.

A cet endroit de ces réflexions, mademoiselle Jacquette soupira.

— Que pensez-vous donc de triste, ma tante?

Mademoiselle Jacquette poussa encore cinq ou six petits soupirs.

— Il est certain qu'autrefois...., dit-elle.

— Autrefois, ma tante?

— Autrefois, mon enfant, les vertus étaient plus hautes; au fur et à mesure que la taille des hommes va se rapetissant, de même leurs vertus: tous les jours, on baisse la toise. C'est avec raison que personne ne s'appelle plus chevalier; quand on en portait le nom, on en prenait les sentiments.... Ainsi il y avait une manière de fidélité....

— De fidélité?

— Plus désintéressée, mon enfant, et, je ne crains pas de le dire, plus noble.... On se croit bien

fidèle, à présent, pour l'être à celle qui vous aime.. Alors, on gardait toute sa vie, au fond de son cœur comme dans un reliquaire, un amour malheureux, et même un amour dédaigné.

— C'est le sublime de la fidélité, ma tante.

— Il ne passait pas pour une rare merveille du cœur, ce sublime-là, répondit mademoiselle Jacquette un peu émue ; j'en ai vu maints exemples dans ma jeunesse : c'était l'ancien temps.

— Ma tante, c'était l'âge d'or, murmura Solange.

Et dans sa voix, doucement railleuse, mademoiselle Jacquette crut saisir un chevrotement de mélancolie.

Le surlendemain, mademoiselle Jacquette s'apprêta de bonne heure pour aller aux Genêts avec Léonce ; Léonce commençait toujours par là sa tournée de malades.

Avant de sortir, mademoiselle Jacquette dit à sa nièce :

— Voudras-tu, à quatre heures, faire atteler la berline et venir me chercher ?

Mesdemoiselles de Bozouls s'étaient avisées depuis quelques jours, que leur nièce n'osait pas aller aux Genêts, si quelqu'un ne l'y conviait.

— Votre petite berline ? oh ! ma tante, très volontiers.

Mademoiselle Jacquette ne fut pas dupe de cette réjouissance à propos de sa petite berline. Il y avait

longtemps que le cœur ne battait plus à personne pour monter dans la petite berline des vieux Bozouls.

Mademoiselle Jacquette trouva Amédée beaucoup mieux. Il n'avait pas de fièvre ; il était content d'écouter des histoires.

Ce fut donc une belle journée pour mademoiselle Jacquette. Combien de choses s'étaient passées dont Amédée n'était pas au fait ! Il y avait là un beau champ pour les récits. Mais mademoiselle Jacquette n'entendait pas le franchir d'un seul trait, ni le parcourir à l'aventure, comme c'était sa coutume, lorsqu'elle contait pour son seul agrément. Elle avait, ce jour-là, son sentier marqué ; et si elle fit, par-ci par-là, quelques lacets, elle n'en arriva pas moins à son but.

Il n'est rien de tel que les petits détails pour nous faire assister d'esprit aux événements que nous n'avons pas vus et pour nous faire connaître un personnage divers. Madame de Gores avait eu beau louer, depuis deux jours, les soins de Solange, et Petit-Jean parler d'elle avec onction, comme d'une sœur de charité en renom de miracles, Amédée voyait toujours, en son imagination, la première Solange enfoncée dans les plumes de son fauteuil ou pendant les périodes successives de ses névralgies. Mais mademoiselle Jacquette n'était pas au milieu de ses merveilles que déjà, il apercevait dans un nimbe de dévouement une nouvelle Solange : au

foyer de Catinou, à l'ambulance de Rochebelle, à son chevet même ; car mademoiselle Jacquette, pour lui expliquer comment Solange l'avait soigné, ne lui épargna pas sa propre histoire. Et que de jolis devis sur les nobles actions de Solange ! Comme elle démêlait bien les menus fils du cœur de sa nièce ! A la vérité, pour quelqu'un qui parlait autant, mademoiselle Jacquette observait beaucoup.

— Que l'on souffle un peu sur ces Parisiennes dit-elle, on trouve de vraies Françaises.

Mademoiselle Jacquette en était là, c'est-à-dire au dernier mot de son discours, lorsque Solange entra.

— Je suis heureux de vous voir, mademoiselle, dit Amédée à Solange.

Mademoiselle Jacquette l'arrêta sans façon :

— Tiens, Solange, tu ajusteras ceci mieux que moi.

Elle lui tendit une petite bande de toile qui venait de se détacher du bras du malade. Puis, se tournant vers Amédée :

— Je vais dire un petit bonjour à votre père.

Mademoiselle Jacquette crut qu'elle gênait peut-être l'expansion des actions de grâces d'Amédée, car elle trouvait qu'il les entreprenait un peu pesamment.

Solange prit la petite bande des mains de mademoiselle Jacquette, l'enroula autour de la blessure, de sa façon vive et légère ; elle posa le bras d'Amédée sur le lit et elle dit :

— Est-ce bien ?

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était la nouvelle Solange.

— Mademoiselle, murmura Amédée, d'une voix où l'on sentait plus de gratitude que d'émotion, j'ai beaucoup de remerciements à vous faire ; trop peut-être pour ce que j'ai la force de dire.... Vous avez été le bon ange des Genêts, durant les mauvais jours : un ange de consolation pour mes pauvres parents, de courage pour Petit-Jean, et, pour moi, je ne sais quel ange qui s'est si bien dévoué à me soigner, qu'il a fini par me guérir.

Solange fit un geste pour l'interrompre.

— A tous les soldats que vous avez soignés, que vous avez veillés, que vous avez guéris, vous avez permis de vous remercier et de vous bénir, n'est-ce pas ? Vous ne pensez point que seul je sois ingrat ? Mademoiselle, c'est un soldat blessé qui vous remercie, et de tout son cœur.

Il prit la main de Solange et la serra dans la sienne.

La main de Solange tremblait. Combien de soldats blessés en mourant, et de soldats blessés en s'en allant guéris, n'avaient pas si bien remercié, mais avaient baisé cette main, et avec quel tendre enthousiasme !

Lorsque mademoiselle Jacquette et Solange se trouvèrent toutes deux dans la petite berline, made-

moiselle Jacquette remarqua que Solange n'avait plus son humeur du matin, pleine d'enjouement et d'espérance. Si sa tante lui parlait, elle répondait par monosyllabes, comme mademoiselle Jacquette avait fait l'autre jour.

Mademoiselle Jacquette ne lui demanda point ses raisons. Elle se mit à réciter son chapelet et poussa des soupirs entre les *Ave Maria :*

— Les meilleurs jeunes gens d'aujourd'hui ne valaient pas ceux d'autrefois.

XXI

PETIT-JEAN, monté sur son vieux petit cheval, Solange, montée sur Pégase, s'en allaient, chevauchant de conserve, par le sentier des Genêts.

— Il y a bien longtemps que vous n'êtes venue nous voir, mademoiselle ! disait Petit-Jean.

— Cinq jours.

— Et nous qui nous figurons qu'il y a un mois ! Mon père dit tous les matins : " Solange viendra ;" ma mère dit tous les soirs : " Comment Solange n'est-elle pas venue ? " — Il y eut un temps d'arrêt dans la période de Petit-Jean, quelques points suspensifs. — Moi, je dis toute la journée : " La voici ! "

— Vous êtes.... tous très aimables, répondit Solange à demi contente.

Elle avait noté ces points suspensifs qui avaient coupé le discours de Petit-Jean : évidemment Amédée n'avait rien dit du tout.

— Bref, pour en finir avec tous ces dires, j'ai fait ce matin mon projet : je vais chercher mademoiselle Solange. Certes, c'est de la hardiesse, mademoiselle ; mais entre si vieux amis....

— Assurément, répondit Solange, entre si vieux amis....

Déjà le gai renouveau s'annonçait; monsieur de Gores recouvrait les forces, le mouvement et l'espoir; les blessures d'Amédée commençaient à se cicatriser: la joie rentrait aux Genêts, timide encore comme les rayons du soleil de mars.

Solange trouva Amédée assis dans une de ces grandes embrasures de fenêtre qu'on a si bien comparées à des chapelles, le bras posé sur un coussin.

La veille, tandis qu'il se regardait dans son miroir, à la clarté de la lampe, il ne s'était pas reconnu; si détaché qu'il fût des vanités éphémères, sa laideur l'avait frappé. Mais il faisait bon le voir au milieu de ce rayon de soleil qui le ravivait. Solange pensa que, transparent comme il l'était, dans cette auréole dorée, il avait l'air d'une figure de croisé sur un vitrail du moyen âge.

— Un vrai temps de convalescent, n'est-ce pas? dit-elle en lui tendant la main. A propos, comment trouvez-vous la convalescence, qui est une chose si vantée?

— Un peu au-dessous de sa réputation, mademoiselle, je vous l'avoue, répondit Amédée; je crois qu'il faut avoir des nerfs extrêmement sensibles et l'esprit subtil pour goûter de n'être qu'à moitié vivant par comparaison d'avoir été quasi mort. Ces plaisirs raffinés ne sont que pour les délicats.

— Et moi qui me figurais que ce vivre à peine, ce revivre, devait être une chose exquise avec ce pâle soleil de printemps qui a la mine du roi des convalescents !

— C'est que vous avez l'esprit sensible et les nerfs subtils, dit hardiment Petit-Jean.

Il avait remarqué maintes fois que les phrases n'ont ni envers ni endroit.

Solange sourit ; elle ne demandait pas mieux que de sourire ; elle souriait presque sans savoir pourquoi. C'était un de ces jours de printemps où la nature, dans un premier ébat de gaieté, se détend de la morosité de l'hiver ; un de ces jours où les cœurs qui ont longtemps pâti sont pris de la fantaisie d'être contents et se réjouissent volontiers, même des sensations exquises de leur prochain.

— Nous trouvions, pendant que nous cheminions dans les petits bois bourgeonnants, qu'il faisait un jour délicieux.... tiède.... gai.... et un air de violettes, un air de muguets.

— Exquis pour vos nerfs subtils, comme dirait Petit-Jean, hasarda Amédée.

— Un air qui pénètre, un air qui épanouit ... continua Solange. Et ce soleil des Genêts avec ces reflets fauves que je n'ai trouvés que dans cette petite vallée...., et ces chatoiements, là-haut, sur les mousses verdoyantes du toit, sur les pierres

diamantées des gargouilles, sur les ailes blanches miraillées d'argent des jeunes pigeons.

Solange ne prenait pas garde que c'étaient la toiture recroquevillée, les gargouilles ébréchées, les pigeons éternels de l'année précédente.

— Ouf! fit Petit-Jean, qui posait un petit paquet ici, un petit paquet là.

Aussitôt que Solange se taisait, Petit-Jean saisissait la parole. Tous deux semblaient n'avoir pas de temps à perdre pour exprimer l'exubérance de leurs pensées; mais ni l'un ni l'autre n'avaient que des pensées fort ordinaires, telles que ces foisons de fleurettes sans parfum que le premier soleil fait éclore. Toutefois les bouquets mêmes de ces fleurettes peuvent plaire: leur joyeuse humeur commençait à gagner Amédée.

— En vérité, mademoiselle, dit-il en regardant Solange, qui déficelait à son tour une ribambelle de petits paquets, il sort des merveilles de vos poches: ce sont des cornes d'abondance.

— A Rochebelle, — Solange reprenait la parole, — quand on va visiter un voisin malade, il est d'usage de lui apporter tout ce qu'on aurait eu le plaisir de lui offrir s'il était venu; c'est la moitié de l'hospitalité de mes tantes, l'hospitalité.... comment dirai-je?

— *Extra muros*, lui souffla Petit-Jean.

— L'hospitalité *extra muros*, c'est cela; Petit-Jean

fait d'excellentes applications de ses réminiscences classiques. Voici deux oranges ; c'est ma tante Jacquette qui les a choisies. Tout le monde ne se connaît pas en oranges ; chez ma tante Jacquette, c'est une intuition : elle répond de celles-là comme de son âme.. Ceci....

Elle dépliait un petit paquet qui pointait hors de la poche de Petit-Jean.

— Ça ressemble à un étui de lunettes, interrompit Petit-Jean.

— Vous ne devinez donc pas de la pâte de coing ? de la pâte de coing de ma tante Agathe ?

Elle s'arrêta en face d'Amédée :

— Tout de bon, je ne vous trouve pas une mine très enthousiaste devant les surprises d'une aussi grande variété.... à moins que ce ne soit le premier saisissement de la joie....

— Mais, mademoiselle, c'est la confusion, un sentiment trop légitime, tandis que vous apportez vous-même....

— Bah ! la confusion ! Lorsque vous veniez à Rochebelle, autrefois, — vous veniez souvent à Rochebelle quand j'étais petite — vous rappelez-vous ces fagots de branches de haies, toutes chamarrées de ces graines rouges qui mûrissent en automne ? Et, au printemps, les fraises des bois que vous rouliez dans des feuilles de rose ? Et puis, l'hiver, ces petits gâteaux blancs qui renferment une

fleur d'oranger; et ces violettes sucrées, si supérieures aux violettes de ma tante Jacquette? Au reste, cette hospitalité qui s'étend jusqu'au logis des amis est une coutume de l'Aveyron qui ne me déplaît pas. Quand on est malade, tout semble meilleur qui vient d'un peu plus loin et que quelqu'un nous envoie.... il est vrai que vous n'avez peut-être pas l'esprit assez subtil?....

— Et que quelqu'un nous apporte.... Pardon, mademoiselle, j'ai le cœur assez sensible pour éprouver tout ce que vous dites. J'estime ce qui vient d'un peu plus loin d'autant meilleur que cet un peu plus loin est Rochebelle, et l'attention me paraît d'autant plus aimable, qu'on choisit mieux les messagers.

— Ah! maintenant, de la flatterie! Comme si nous ne savions pas que les oranges de ma tante Jacquette et la pâte de coing de ma tante Agathe sont des choses parfaites par elles-mêmes, aux mérites de quoi un messager, fût-il céleste, ne pourrait rien ajouter.

— Permettez, mademoiselle; un messager céleste peut ajouter, je crois, quelque charme, même à la perfection.

Solange devint un peu rouge.

— A propos, Petit-Jean...., dit-elle.

Mais, faute de trouver quelque chose qui fût à propos, elle n'alla pas plus loin.

— A propos, continua Petit-Jean, qui n'était pas si puriste, nous avons vu Pierril ; il est en congé. Il est venu nous annoncer son mariage, mademoiselle.

Amédée sourit.

— " Mademoiselle Solange m'a dit : Marie-toi " avec la petite Mariette, voilà pourquoi je me marie " avec la petite Mariette." C'est ainsi que Pierril communique cette nouvelle.

— Oh ! voilà pourquoi ! Pierril aime la petite Mariette, et la petite Mariette aime Pierril. Voilà pourquoi....

— S'aimer est une très jolie raison, mademoiselle ; mais il me semble qu'il y avait à ce mariage quelques difficultés. Mariette n'était pas assez vaillante, n'avait pas un assez grand cœur, que sais-je ? Il faut beaucoup de qualités pour épouser Pierril ; mère Catinou avait de plus hautes visées, autrefois.

— Autrefois ; mais depuis lors la petite Mariette a su porter sa vaillance et grandir son cœur bien au-dessus des idées les plus ambitieuses de Catinou. Si vous l'aviez vue pendant la guerre, cette petite Mariette : quelle affection pour soigner la malade ! Jamais elle n'a murmuré contre le devoir de Pierril.... Elle ne pleurait que tout bas.... Voilà pourquoi j'ai dit à Pierril : " Marie-toi avec la petite Mariette."

— C'est un mariage bien assorti, dit Petit-Jean à tout hasard, d'un air entendu.

Solange alla droit à la chambre de madame de Bozouls.

— Ma mère, dit-elle, j'ai dit vos amitiés à Amédée.

— C'est bien.

Madame de Bozouls avait gardé l'habitude de parler très courtement d'Amédée.

— Il vous remercie, reprit Solange.

— C'est fort bien.

— Il va beaucoup mieux, Amédée, il s'est levé, il était devant la fenêtre.... le bras appuyé....

Madame de Bozouls ne fit qu'un signe de tête : les petits détails n'intéressent pas tout le monde.

— Il faisait un beau soleil aux Genêts.

— Il faisait un beau soleil partout, mon enfant.

— Surtout aux Genêts. Je n'ai jamais vu le soleil si clair aux Genêts.... excepté jadis, comme dirait ma tante Jacquette, tout à fait jadis, quand j'étais enfant.

Madame de Bozouls regarda Solange : ce soleil si clair, était-ce un symptôme particulier ?

— Solange, dit-elle, j'ai à causer avec toi de choses sérieuses. Sais-tu que les Chéroy vont, peut-être, quitter ce pays-ci.

— Ma tante Jacquette me l'a annoncé depuis longtemps.

— Elle t'a dit qu'ils vendraient Grangenières.... à moins....

— Elle m'a dit qu'ils vendront Grangenières.

— Ta tante Jacquette assure fort souvent ce qu'elle ne sait point.... Il faut pourtant songer à ton avenir, mon enfant.

— A mon avenir, ma mère? je ne vous comprends pas.

— Oui, à ton avenir; tu me comprends très bien. J'ai reçu une lettre de madame de Chéroy, une lettre touchante. Moi, j'écoute toujours les mères, surtout les mères qui cherchent le bonheur de leurs enfants.... elle te supplie, oh! avec des larmes.... Lis sa lettre.

Madame de Bozouls tendit la lettre à Solange; Solange la repoussa.

— Dieu me garde d'excuser madame de Chéroy, qui a été la vraie coupable, et Robert, reprit madame de Bozouls; moi aussi, j'avais attendu autre chose de lui. Mais ce n'est pas à eux seulement que je songe, c'est à toi-même, Solange. La jeunesse est bien entière dans ses jugements; tu verras peut-être qu'elle ne l'est pas toujours autant dans ses sentiments.... La vie est longue.... Tu es révoltée; tu as encore le cœur frappé des malheurs du pays; cependant le temps fermera ses plaies et il adoucira ton indignation. Quand on a aimé, l'indulgence arrive vite; la première affection se glisse sous l'indulgence.... D'ailleurs, cette terrible guerre est finie.

— Et l'estime, ma mère, est-ce qu'elle se glisse

aussi? Cette guerre finie, quoi! ma mère, vous ne voulez pas dire qu'on pourra oublier que quelqu'un y a manqué? Et la revanche?

— La revanche, oui, Solange, nous l'attendons bien; quand la France sera prête cette fois. Mais ce ne seront peut-être pas les soldats d'aujourd'hui.... que sais-je? leurs enfants.

— Si on les a élevés pour elle, répondit tout bas Solange. Ma mère, savez-vous ce qu'Amédée disait un jour à Petit-Jean? "Ce n'est pas en mettant un bâton ou un fusil aux mains des enfants qu'on en fera des soldats, c'est en leur poussant au cœur l'amour de la patrie."

— Amédée.... Amédée a raison, mon enfant.... Mais, si madame de Chéroy n'a point su enseigner à son fils ses devoirs de Français, est-ce que tu ne crois pas qu'une autre femme ferait mieux?

Solange regarda madame de Bozouls bien en face:

— Mon oncle Élie m'a raconté que vous, pour enseigner à votre fils ses devoirs de Français, vous lui disiez tout simplement: "Sois vaillant comme ton père."

— C'est vrai, murmura madame de Bozouls, son père était si vaillant! Et lui aussi, mon pauvre enfant, il est mort vaillant.

Elle s'arrêta un instant, émue; puis elle reprit:

— Cependant, Solange, estimer et admirer sont deux grandes choses; mais il faut un peu d'amour

dans la vie. Il y a tels capitaines qui ont fait héroïquement leur devoir.... un jour peut-être, ils gagneront des batailles.... et non pas un cœur de jeune fille.

— Pardon, ma mère, ces héroïques capitaines par leurs belles actions, par leur vaillance, avant de gagner des batailles....

— Ah! un jour de soleil, n'est-ce pas? Ce clair soleil des Genêts aurait dû m'avertir. Regarde-moi, mon enfant, tu aimes Amédée?

— Oui, j'aime Amédée.... peut-être trop tard.

— Eh bien, Solange, s'il était trop tard?

— Ma mère, je ferais ainsi que ma tante Jacquette m'a dit qu'il advenait de son temps. — Solange souriait, mais sa voix était ferme, et, dans son regard, il y avait l'expression d'une volonté irrévocable. — Je garderais toute ma vie au fond de mon cœur, comme dans un reliquaire, cet amour malheureux et même dédaigné.

XXII

IL y a du nouveau, paraît-il, aux Genêts disait mademoiselle Jacquette en entrant chez sa belle-sœur ; Léonce ne vous a rien conté ?

— Rien.

— Voilà comment est Léonce, toujours secret. Quand je ne serai plus, les montagnes de l'Aveyron pourront piquer une tête dans les rivières ou dans les vallées, vous n'en saurez pas la nouvelle.

— Voyons, ma tante, votre nouvelle, dit Solange avec un sourire mal assuré : c'est la colline des Genêts qui est à bas dans la vallée ?

— C'est monsieur de Gores le millionnaire, qui, très glorieux de la conduite d'Amédée, lui offre de nouveau, une fois la guerre terminée, sa fortune et son adoption.

— Est-ce qu'Amédée accepte ? demanda madame de Bozouls.

Solange devint un peu pâle.

— Que sais-je ! répondit mademoiselle Jacquette. Monsieur de Gores exige toujours les mêmes sacrifices : coûte que coûte, il faudra devenir Russe.

Solange hocha la tête.

— Nous allons aux Genêts, Élie et moi, reprit mademoiselle Jacquette ; mais nous prenons la petite voiture, veux-tu nous accompagner à cheval, Solange?

— Comme un garde à la portière, répondit Solange.

C'eût été, un an auparavant, un singulier office à proposer à Solange, que celui de garde d'honneur à la portière de mademoiselle Jacquette, garde d'honneur monté sur Pégase ; mais le temps, qui a l'air de muser en de certaines choses, a bientôt fait, par-ci par-là, de changer les cœurs.

— Va, Solange, dit madame de Bozouls avec malice, tu trouveras aux Genêts le soleil clair d'avant-hier.

La petite voiture emporta monsieur Élie et mademoiselle Jacquette. Solange les escorta au petit trot de Pégase.

A l'entrée du village des Genêts, mademoiselle Jacquette mit la tête à la portière.

— Nous allons faire une visite à monsieur le curé. Passe devant, Solange : tu nous annonceras aux Genêts.

Solange hésita. Assez souvent elle était arrivée seule aux Genêts. Ce jour-là, sans savoir pourquoi, elle aurait préféré entrer avec mademoiselle Jacquette.

Mais, tandis qu'elle tiraillait la bride de Pégase,

à droite, à gauche, du côté des de Gores, du côté du curé, Pégase trancha la question : il enfila le chemin des Genêts.

Pégase avait ses raisons. Le presbytère n'était pas également hospitalier aux gens et aux bêtes : ni écurie ni remise ; on ne vous offrait pas un grain d'avoine. Les hôtes de l'espèce chevaline, attachés à une borne sise devant la porte, faisaient ce qu'on appelle en terme d'argot " croquer le marmot ". Pégase avait parfois, causant avec soi-même, quelque réminiscence de la parlure des corps de garde. A la dernière visite que Pégase avait faite chez monsieur le curé, il neigeait et il ventait très fort. Pégase s'était trouvé contre cette borne, houspillé par la rafale, aspirant la neige, soufflant la neige, de la neige fondante plein les oreilles, les pieds bottés de neige, la tête encapuchonnée de neige, enfin plus blanc que le cheval du moulin.

Toute autre, il est vrai, était aujourd'hui la température ; mais, à un certain âge, on ne se plaît guère même au soleil, à ressasser contre une borne ses mauvais souvenirs.

Pégase prit donc son trot le plus allongé et arriva tout glorieux, sabotant sec et gai sur les cailloux de la cour des Genêts.

— Ah ! voici mademoiselle Solange ! s'écria Petit-Jean à la fenêtre de la bibliothèque, sept ou huit livres dans les bras.

Petit-Jean allait retourner au collège ; mais cette fois de bon air et de bon cœur : sous les chaudes exhortations d'Amédée, son zèle ne s'était pas ralenti.

Il faisait ses préparatifs de départ. Les rayons de la bibliothèque étaient déjà vides ; d'énormes tas de volumes encombraient le parquet ; de tous côtés on bronchait aux classiques. Petit-Jean emballait autant d'ouvrages divers que s'il se fût agi d'aller fonder une université au Kamtchatka.

Une voiture roula dans la cour.

— Voici mon oncle Élie et ma tante Jacquette, dit Solange, à peine entrée : ils n'ont pas trouvé le curé.

Petit-Jean marmotta :

— C'est dommage qu'ils n'aient pas trouvé le curé.

Madame de Gores ouvrit la porte du salon ; Solange la suivit. Mais, avant son départ, Petit-Jean avait des affaires à régler.

— Mademoiselle, on dit adieu à ses amis. Nous ne sommes pas si hardis que de faire entrer mademoiselle Jacquette, une personne si ordonnée, au milieu d'un tel déménagement ; mais il y a place pour trois : la jeunesse avec la jeunesse, comme dit mademoiselle Jacquette.

Petit-Jean citait mademoiselle Jacquette avec autant de déférence qu'il faisait les auteurs latins.

Rien ne convainc si vite qu'une citation ; madame de Gores referma la porte : Solange resta.

La jeunesse se trouva donc en un tête-à-tête à trois ainsi que disait Petit-Jean, et, si peu de timidité que doive causer, semble-t-il, ce genre de tête-à-tête, il se glissa une manière de gêne entre eux.

Petit-Jean, qui tenait le chapeau de Solange pour le poser sur une pile de livres, se mit à en caresser la plume, tout doucement, comme un oiselet. Solange, après avoir ôté ses gants, en prit chaque doigt l'un après l'autre et s'amusa à les étirer. Amédée, le moins embarrassé du tête-à-tête à trois, ne choisit aucune occupation manuelle : il se livrait à la contemplation.

Quelle grâce avait Solange dans cette amazone noire qui l'enroulait de ses plis moelleux ; quelle grâce plus simple qu'autrefois, et avec quoi donc de plus touchant ? Dans le vert clair de ses yeux, quels chatoiements glissait la lumière ! et sur ses cheveux quelles paillettes d'or, les petits rayons de soleil !

— Vous êtes venue à cheval, mademoiselle ? demanda-t-il tout à coup.

— Vous le voyez, répondit Solange.

— Nous l'avons même entendu, dit Petit-Jean, qui voulait placer son mot ; nous avons reconnu de loin le pas de.... Pégase.

— Oh ! Pégase ne marche pas discrètement, comme par exemple ma tante Jacquette.

— Vous montez Pégase ? dit Amédée sans le moindre étonnement.

— Oui, je monte Pégase. Au fond, il a d'excellentes qualités.

Amédée sourit. Solange se remit à étirer son gant. Petit-Jean recommença de caresser la plume du chapeau.

— Ces jours-ci, reprit Amédée, nous avons beaucoup causé de Rochebelle avec....

— Avec ma tante Jacquette, sans doute ; ma tante Jacquette parle beaucoup de tous les pays.

— Non, mademoiselle, pas avec mademoiselle Jacquette ; et, à ce sujet, je vous dirai même qu'on ne se méfie pas assez que mademoiselle Jacquette puisse taire quelque chose. Alors qu'elle raconte beaucoup, elle ne raconte pas toujours tout ce qu'elle sait.

Il approcha un fauteuil et dit de cette voix ferme et persuasive qui lui était particulière :

— Mademoiselle, veuillez vous asseoir là.

Petit-Jean venait de prendre une chaise, et, le chapeau de Solange définitivement posé sur ses genoux, il soulevait une à une les barbes de la plume :

— C'est avec Léonce, reprit Amédée, que nous avons beaucoup causé de l'Aveyron, de Rochebelle.... de la guerre.

Il arrangea le coussin qui soutenait son bras et se plaça bien en face de Solange.

— A propos de Pégase, puisque nous parlions de

lui tout à l'heure, voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire? — vous aimiez fort les histoires quand vous étiez petite — une histoire de cheval, le cheval que m'a procuré Petit-Jean.

Solange ne répondit pas. Amédée continua.

— Petit-Jean, il est vrai, avait mis quelque secret dans cette affaire; il présentait ce cheval avec une mine un peu sentimentale; mais un cheval de guerre n'est pas un cheval comme un autre, me fit-il remarquer, et la veille de mon départ n'était pas pour moi le moment de faire trop de façon. D'ailleurs, je sais que Jean goûte assez les mystères; je compte beaucoup sur mon petit frère. Je pris tout cela pour bon.

"Si vous aviez vu, mademoiselle, quel admirable cheval! un arabe gris, d'un gris éclairé tel que de la poussière d'Afrique, avec une physionomie fière et vaillante; par exemple, toute l'apparence d'un cheval né pour courir les grands prix du sport. Mais Petit-Jean en répondait: "Jarret d'acier et cœur d'or." Il fallait seulement le traiter avec aménité, comme un compagnon d'armes, et lui parler d'une voix gracieuse, une voix de jeune fille.

"Quelqu'un m'a raconté, ajouta Petit-Jean, que les Arabes disent: "Il peut la misère, il peut la soif, il peut la faim....," et même on dit: "Il peut la mort." Est-ce que vous m'écoutez, mademoiselle? Ce cheval s'appelait: *Va-toujours;* au moins c'était son nom de guerre, car à peine au lendemain, il me

sembla que je reconnaissais cet arabe gris, et que j'avais entendu son nom qui n'était pas : *Va-toujours*.

"Mais nous étions à des moments trop graves, je n'y pensai plus.

"Vous nous disiez, l'autre jour, mademoiselle : "Au premier malheur, le cœur s'éveille." Au premier canon, *Va-toujours* s'éveilla : il s'éveilla soldat. Il faisait beau le voir sous le feu, la tête sérieuse, l'œil ardent, l'élan furieux, comme un Arabe, et l'allure dégagée, l'air insolent devant le péril, comme un Français.

"Le 15 janvier, à Saint-Jean-sur-Erve, quand ma batterie commençait à engager la lutte, l'obus qui m'atteignit laboura le flanc de mon cheval. *Va-toujours* chancela. Je ne pouvais que mal le soutenir, je lui dis seulement : "Va, mon brave, va !" Il redressa la tête et hennit si crânement, que je le crus à peine effleuré. Après trois heures, il avait perdu beaucoup de sang, ses plaies étaient tout ouvertes. Je vis qu'il s'affaissait.

"Cependant, autour de nous, neuf chevaux avaient été tués : presque tous les servants des pièces étaient blessés ; le lieutenant gisait sur un affût. Je sentais mes forces s'épuiser. Si je tombais, on ne me relevait point, et moi à terre, on risquait, de ce côté, de lâcher pied. Et le combat n'était pas fini ; la batterie ennemie nous foudroyait toujours Au moins lui fermer la bouche ! Ce petit combat

devait être le dernier joli mot de notre artillerie. Alors les recommandations de Petit-Jean me revinrent à l'esprit : "Il peut la misère, il peut la mort...." et, comme un éclair, le nom de Fahal. Je me penchai sur son col : "Fahal ! allons ! encore un moment de courage ; tout à l'heure nous nous coucherons."

"A ce nom, il tressaillit ; d'un suprême, je peux bien dire d'un sublime effort, il se releva ; il tint ferme tant que dura le combat.... Vous aviez raison, mademoiselle, "il pouvait la mort." Il est resté là, couché parmi bien des braves. C'est grâce à lui que j'ai fait mon devoir jusqu'au bout et que j'ai tiré mon dernier coup de canon.

Amédée appuya sa main sur le fauteuil de Solange.

— Voilà donc de quoi nous causions avec Léonce; je lui racontais la fin de l'histoire de Fahal ; lui me racontait le commencement.

Amédée s'arrêta ; sa voix tremblait.

— Je vous en prie, ne me remerciez pas, murmura Solange.

— Oh ! ne craignez point, mademoiselle, Dieu m'en garde ! Il y a des choses dont on ne remercie pas.

Ils se turent. On n'entendait que Petit-Jean qui soufflait sur la plume pour faire envoler quelques larmes tombées là, il ne savait comment.

— Est-ce que vous partez pour la Russie? demanda tout à coup Solange.

— Pour la Russie ? dit Amédée.

Et avec un léger sourire :

— C'est mademoiselle Jacquette qui vous a donné cette nouvelle ?

—Oui, ma tante Jacquette. N'est-ce pas que mon sieur de Gores vous appelle de nouveau auprès de lui ?

— Oh ! je ne veux pas dire que mademoiselle Jacquette ne soit pas au courant des nouvelles ! Mon oncle a écrit à mon père, oui, mademoiselle ; il veut bien m'offrir son adoption, moyennant que je m'engage formellement à me faire naturaliser Russe aussitôt que la chose sera possible. Mon oncle ne donne ses biens qu'en imposant sa patrie. Je dis : sa patrie ; car nous n'avons plus la même, voilà pourquoi nous ne pouvons pas nous accorder. Vous le voyez, mademoiselle, il n'a fallu que deux générations pour que cette branche de notre famille ne soit plus française que de nom ; je n'en fais pas un reproche à monsieur de Gores, mais c'est un exemple. Moi, je veux rester Français ; on n'abandonne pas sa patrie quand elle a perdu deux provinces : on lui garde soi ou ses enfants pour les reconquérir.... Est-ce que vraiment vous auriez pu croire, mademoiselle....?

Solange eut un superbe sourire.

— Non.... vous avez compris que je resterai dans l'armée française, plus Français après les malheurs

de la France ; pauvre, il est vrai, mais fier de la pouvoir servir.

— Oui, pauvre, répéta Solange, fier, et toujours Français.

— Solange !.... murmura Amédée.

Mais sa voix faillit.

Petit-Jean n'avait encore rien dit. Il se leva, s'avança vers eux, et, d'un accent ému :

— Mademoiselle, dit-il à Solange, Amédée vous aime ; il vous aime bien plus qu'autrefois, parce que vous avez aimé votre pays.

Petit-Jean s'arrêta pour reprendre haleine.

— Et vous, mademoiselle, vous aimez Amédée parce qu'il est un brave soldat.... Vous avez des cœurs qui se ressemblent. Moi, je suis votre ami ; je vous demande votre main pour mon frère.

— Oui, vous êtes mon ami, balbutia Solange.

Elle tendit sa main à Petit-Jean ; Amédée la prit. Il la baisa avec une joie respectueuse, mais si tendre !

Alors Petit-Jean ouvrit la porte du salon.

— Je viens vous communiquer un mariage que j'ai décidé, dit-il avec un magnifique aplomb.

— Toi ?

Petit-Jean se redressa :

— Le mariage de mademoiselle Solange avec mon frère.

Et, par la grande porte, il montra Amédée qui tenait encore sur ses lèvres la main de Solange.

— Que Dieu te bénisse, mon enfant ! s'écrièrent monsieur et madame de Gores ; c'est la joie de tes vieux parents.

— Et l'honneur des vieux Bozouls, dit monsieur Élie.

Il tendit une main à monsieur de Gores, l'autre à Petit-Jean.

Mademoiselle Jacquette, qui pleurait de liesse, murmurait au milieu de ses larmes :

— Mon Dieu ! voilà une grande nouvelle !

FIN.

CONTES CHOISIS.

It is intended that this series should contain short stories and *nouvelles* by the best French writers, thus giving at every moderate price specimens of the very best French fiction.

Each number hansomely printed and published at the uniform price of **25 cents** paper; **50 cents** cloth.

No. 1.—LA MERE DE LA MARQUISE, par EDMOND ABOUT.

No. 2.—LE SIEGE DE BERLIN et autres contes, par ALPHONSE DAUDET.

No. 3.—UN MARIAGE D'AMOUR, par L. HALÉVY.

No. 4.—LA MARE AU DIABLE, par GEORGE SAND.

No. 5.—PEPPINO, par L. D. VENTURA.

No. 6.—IDYLLES, par MME. HENRY GREVILLE.

No. 7.—CARINE, par LOUIS ÉNAULT.

No. 8.—LES FIANCÉS DE GRINDERWALD, par ERCKMANN-CHATRIAN.

No. 9.—LES FRÈRES COLOMBE, par GEORGE DE PEYREBRUNE.

No. 10.—LA BUSTE, par EDMOND ABOUT.

No. 11.—LA BELLE-NIVERNAISE, *histoire d'un vieux bateau et de son équipage*, par ALPHONSE DAUDET.

No. 12.—LE CHIEN DU CAPITAINE, par LOUIS ENAULT.

No. 13. -BOUM-BOUM, par JULES CLARETIE, avec autres historiettes.

No. 14.—L'ATTELAGE DE LA MARQUISE. By LÉON DE TINSEAU. UNE DOT par E. LEGOUVÉ.

No. 15.—DEUX ARTISTES EN VOYAGE avec autres contes, par COMTE A. DE VERVINS.

No. 16.—CONTES ET NOUVELLES, par GUY DE MAUPASSANT.

THE FRENCH LANGUAGE.

Educational French Works

By PAUL BERCY, B.L., L.D.

LIVRE DES ENFANTS. *Pour l'étude du français.* By PAUL BERCY, B.L., L.D. With upwards of fifty illustrations. 12mo, cloth, 100 pages.....50c

LE SECOND LIVRE DES ENFANTS. By PAUL BERCY, B.L., L.D. A continuation of "LIVRE DES ENFANTS," illustrated with over fifty pictures. 12mo, cloth, 148 pages.....75c

LA LANGUE FRANÇAISE. *1ère partie.* Méthode pratique pour l'étude de cette langue. BY PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth, 292 pages.....$1.25

LA LANGUE FRANÇAISE. *2ème partie* (for intermediate classes), variétés historiques et littéraires. By PAUL BERCY. B.L., L.D. 12mo, cloth, 276 pages..... $1.25

SANS FAMILLE, By H. MALOT. abridged and arranged for school use by PAUL BERCY, B.L., L.D. 12mo, cloth.....1.25

ANTONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE, Exercises gradues pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités. Par PROF. A. MUZZARELLI, A.M., Director of the N. Y. Sauveur School of Languages.....

Livre de L'Élève. Cloth, 185 pages.....$1.00

Livre du Maître. Cloth, 185 pages.....$1.50

LÉGENDES FRANÇAISES.

BY PROF. B. MÉRAS.

ROBERT LE DIABLE.....25c

LE BON ROI DAGOBERT.....25c

MERLIN L'ENCHANTEUR.....40c

These three legends offer the most interesting reading, and can be used as exercises for "Syntaxe Pratique."

SYNTAXE PRATIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE POUR LES ANGLAIS, suivi d'exercises distribués dans l'ordre des règles et d'une nouvelle arrangée pour servir d'exercises, par B. MÉRAS 12mo, cloth, 206 pages.....$1.25

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410